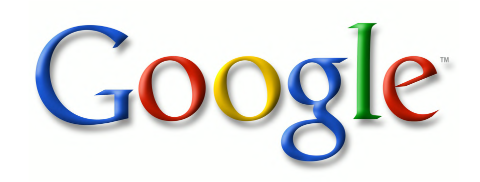
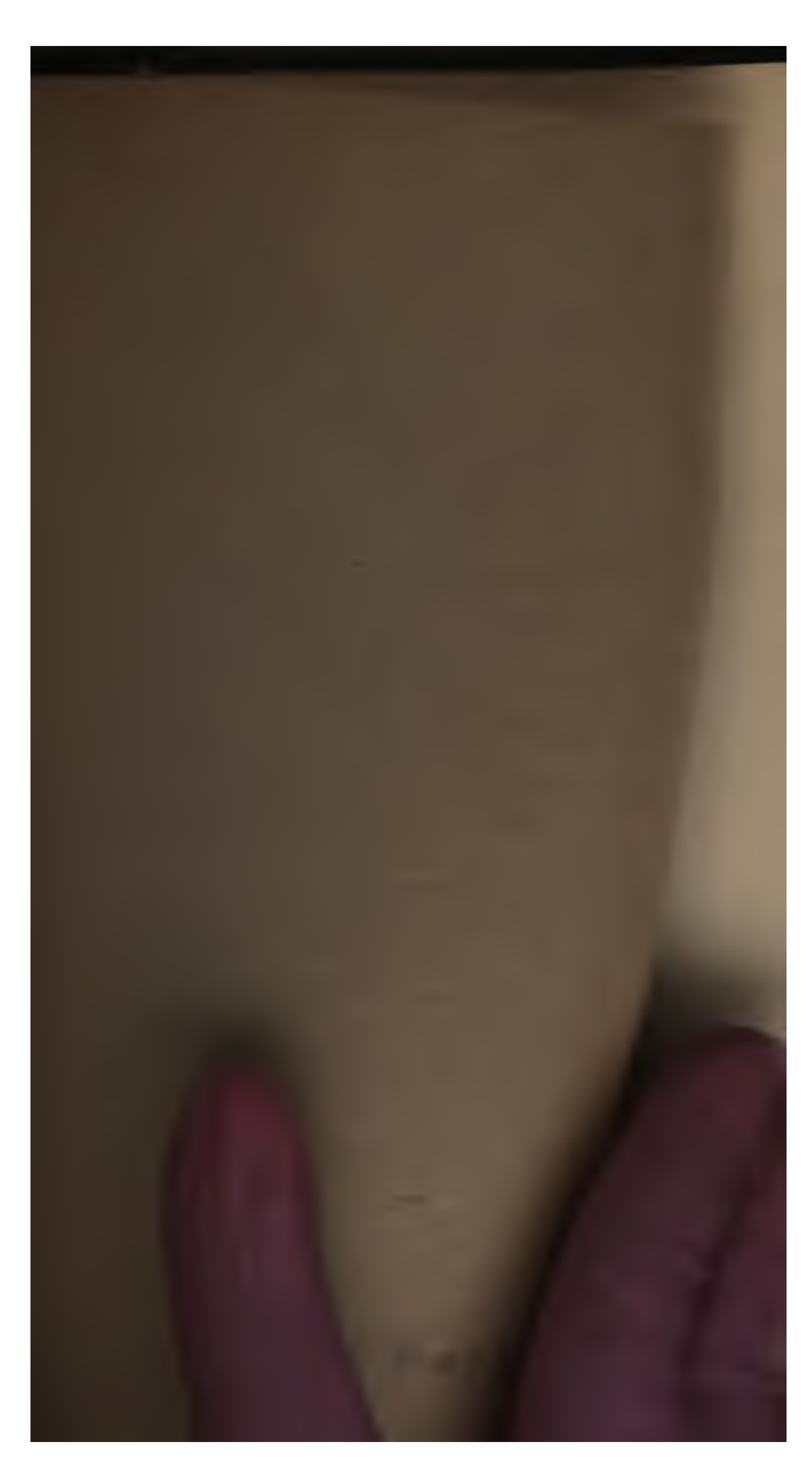

Google





ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES
FAITS EN EUROPE.

TOME III.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES
FAITS EN EUROPE,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les Mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts et Sciences, Commerce, Manufactures; enrichie de Cartes géographiques et de figures.

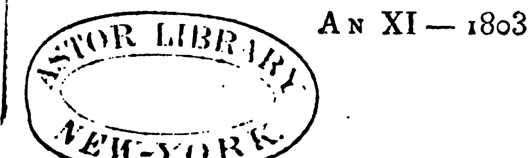
Par le Continuateur de l'Abrégé de l'Histoire générale des Voyages fait par La Harpe.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

CHEZ MOUTARDIER, LIBRAIRE,
Quai des Augustins, n.° 28.

AN XI — 1803



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES
FAITS EN EUROPE.

VOYAGE EN NORWÈGE,
PAR MALLET.

LIVRE VIII.

CHAPITRE PREMIER.

Erreur des voyageurs au sujet du Royaume de Norwège. — Son climat, sa température. — Départ de Mallet de Copenhague. — Passage du Sund. — Dimensions de ce fameux détroit. — Arrivée à Frédérieshald, où Charles XII fut tué. — Ville de Christianie. — Mines d'argent de Konsberg. — Description de l'intérieur de cette mine. — Commerce des Norwégiens, leur caractère, leurs mœurs.

Si la plupart des voyageurs ont décrit le Danemarck avec peu d'équité, la Norwège Norwège.

Norwège.

a été encore moins épargnée. Il y a beaucoup d'écrivains assez ignorans pour la confondre avec la Laponie, et faire de ses habitans et de leurs mœurs des descriptions qui conviennent à peine aux sauvages de ce pays-là. L'idée qu'on a communément du climat de ce royaume, n'est pas non plus toujours fort juste. Il est vrai que dans une étendue de plus de treize degrés du sud au nord, la température de l'air ne saurait être la même ; ainsi les parties les plus septentrionales de ce royaume, celles qui regardent l'orient, et que les montagnes ne défendent pas des vents du nord, sont en effet exposées à des hivers rigoureux : mais presque toute cette longue côte que la mer borde au couchant, et qui fait une partie si considérable de la Norwège, jouit ordinairement d'un air assez tempéré au milieu même de l'hiver. Ce ne sont point *des lieux désolés où l'hiver ait fixé son empire, et règne eternellement parmi des monceaux de glaces et de neige*, comme l'ignorance l'a souvent fait dire de la *Norwège* aux voyageurs, et la commodité de la rime aux poètes. Il est rare qu'un froid excessif y continue quinze jours ou trois semaines de suite ; il pleut fréquemment à

Bergue au milieu de l'hiver ; et les ports de Lubeck, de Hambourg et d'Amsterdam sont dix fois fermés par les glaces, pendant que celui de cette ville le sera à peine une seule. On estime que cela n'arrive tout au plus que deux ou trois fois dans un siècle. Les vapeurs qui s'élèvent sans cesse de l'Océan, adoucissent sans cesse la rigueur du froid ; et ce n'est que sur les côtes d'*Islande* et de Groenlande que l'on trouve ces glaçons flottans dont les voyageurs ont fait tant de bruit. **Norwège.**

Le plus grand inconvénient de cette vaste contrée est donc sans sontredit l'inégalité du terrain, les rochers et les pierres dont elle est presque couverte, et les hautes montagnes qui la traversent en différens sens, et en rendent inculte une grande partie. On recueille cependant des grains dans quelques provinces ; celles qui en manquent, en tirent avee facilité de la Jutlande, ou des îles danoises, par le moyen de la navigation. Divers produits, propres à ce pays, compensent abondamment ce désavantage.

On n'a pu ignorer en Europe qu'une grande partie du goudron, des mâts, des planches, et des bois de différentes sortes

que l'on y emploie, venait de Norwège. Norwège. Cet objet seul suffirait pour assurer un état aisé aux habitans de l'intérieur et de la partie orientale du pays. La côte occidentale n'a pas une ressource moins riche, ni moins sûre; c'est une pêche d'une abondance prodigieuse. La *morue*, le *saumon*, et surtout le *hareng*, ne sont nulle part en plus grande quantité. Les Norwégiens en pourvoient une partie de l'Europe; et cette branche si féconde de commerce s'étend tous les jours davantage par les soins d'un sage gouvernement. Enfin, les montagnes mêmes de ce pays, si stériles au premier coup-d'œil, renferment souvent de grandes richesses dans leur sein. Il y en a qui sont toutes entières d'un beau marbre, que le luxe de toutes les villes de l'Europe ne saurait épuiser. On trouve dans d'autres du jaspe, du crystal, et quelques pierres précieuses, quelques mines d'or, jusqu'ici peu riches, deux mines d'argent assez abondantes, beaucoup de cuivre, mais surtout une si grande quantité de fer, que ce seul article fait entrer dans ce royaume des sommes presque égales au produit de la vente des bois.

La situation de ce royaume n'invite pas

Norwège.

les étrangers à y voyager. Il n'est sur le chemin d'aucun pays, d'aucune ville remarquable ; il n'est plus depuis long-temps le séjour de ses maîtres ; ainsi il n'y a point de cour qui puisse engager par l'attrait des plaisirs ou par l'espérance de la fortune, à tenter un long et pénible voyage. Il est vrai que les Anglais, les Hollandais, les habitans de plusieurs villes de la Basse-Allemagne ont de grandes liaisons avec les Norwégiens ; mais ce ne sont que des liaisons de commerce. Ils fréquentent leurs ports, ne pénètrent point dans le pays, ne songent guère à l'étudier, et encore moins à le décrire, et s'en retournent aussitôt que leurs affaires sont finies. Rien de plus rare qu'un voyageur qui va par terre en Norwège, et parcourt ce royaume uniquement pour satisfaire sa curiosité.

Il est résulté nécessairement de là que la Norwège est un des pays de l'Europe les moins connus, et sur lesquels on trouve le moins de lumières dans les livres, en proportion de son importance, de sa vaste étendue, des choses curieuses qu'il renferme et du mérite de la nation. Je ne connais en français aucune relation de la Norwège qui mérite la moindre attention.

Norwège.

Ce qu'on trouve dans cette langue sur ce pays, dans des ouvrages qui avaient le Danemarck pour objet principal, se réduit à quelques pages, à quelques faits tronqués, ou à des simples ouidires, le plus souvent très-peu fondés.

Cette considération m'a engagé à présenter au public la relation du voyage que j'ai fait en Norwège. Un long séjour en Danemarck et des liaisons avec des personnes très-instruites m'ont mis en état de rectifier mes propres observations et de les étendre.

J'ai d'ailleurs voulu suppléer au silence de M. Coxe, qui dans son ouvrage, nous fait connaître tous les royaumes du nord excepté celui-ci. Au désir de voir un pays singulier et nouveau pour moi se joignit celui de me mettre en état de parler de la Norwège avec connaissance de cause, dans l'histoire de Danemarck que je venais d'entreprendre. La Norwège fait depuis long-temps une partie si considérable de la monarchie danoise, qu'il me paraissait indispensable de la connaître au moins dans ses rapports principaux à la politique, au commerce et au caractère des habitans. Muni de lettres de recommandation pour

des personnes qui pouvaient m'être les plus utiles, je partis de Copenhague le 8 juin 1755, et j'arrivai le même jour à Elseneur, sur les bords du détroit du Sund. Norwège.

La partie la plus étroite de ce *détroit*, est entre les villes d'Elseneur et d'Elsingbourg. Le *canal du Sund* s'étend au midi de ces deux villes, entre la Scanie, aujourd'hui province de Suède, et l'île de Sélande en Danemarck dans une longueur d'environ 120 lieues, et va toujours en s'élargissant. Rien de plus commun que les méprises et la confusion dans laquelle les auteurs de livres de géographie et de voyages sont tombés faute de distinguer le détroit du Sund, proprement dit, d'avec le canal du Sund.

Des personnes qui l'ont passé sur la glace prétendent qu'il a 5578 pas ordinaires, mais cette mesure est bien vague. Je trouve dans l'atlas de Pontoppidan que le Sund a 1331 brasses. Le géographe Busching lui donne le même nombre de toises. Le spectacle de ce fameux détroit a quelque chose de magnifique. Il est bien rare dans cette saison où la mer est libre d'en jouir pendant quelques heures sans le voir animé par le passage d'un grand nombre de vais-

Norwège.

seaux qui entrent dans la mer Baltique ou qui en sortent; et on comprend sans peine que cela doit être, puisqu'il passe par le détroit du Sund, environ huit mille vaisseaux annuellement. D'un côté ce sont les rivages de la Sélande, la ville d'Elseneur, le beau château de Cronembourg, des villages, des parcs, des belles prairies, des maisons de plaisance; de l'autre, les côtes moins peuplées, mais pittoresques de la Scanie, avec Elsinbourg et son vieux château. Dans l'éloignement, on voit s'élever au Sud, entre les deux rivages, la petite île de *Huenne*, si célèbre par le château d'uranibourg, et les belles observations de Tyco-Brahé. A peine existe-t-il aujourd'hui quelques ruines d'un établissement qui devait être éternel, et elles rappellent peut-être même plutôt les tristes effets de l'envie que les découvertes sublimes de ce grand homme.

Ce qui relève la magnificence de ce spectacle unique peut-être dans le monde, c'est la beauté de la couleur de la mer Baltique. Ses bords sont composés de collines entremêlées de superbes forêts de hêtres, de champs, de belles prairies. Ses eaux sont de couleur bleuâtre, et le plus souvent,

très-claires. On peut, à plus d'un égard, comparer cette mer à un grand lac. Elle n'a presque point de marées; elle est si peu profode que la sonde y compte rarement au-delà de cinquante toises; il s'y jette tant de rivières, que l'eau n'en est que peu salée, et ces rivières y versent tant d'eau, qu'elle se vide à son tour continuellement dans l'Océan par trois détroits qu'on peut regarder comme de larges fleuves, les deux Belts et le Sund, dont les courans vont du Sud au Nord, à moins que des vents longs et violens n'en changent la direction pour un temps.

Norwège.

Ce serait grand dommage qu'une mer si belle et si utile ne jouit pas d'une aussi longue existence que tant d'autres qui ne la valent pas. J'ai eu long-temps quelqu'inquiétude à ce sujet, sur la parole de *Celsius*, de *Dalin* et d'autres savans Suédois, dont l'autorité m'en imposait avec raison. J'avais lu dans l'histoire de Suède de Dalin qui s'appuyait lui-même sur des autorités respectables, que quelque temps avant l'ère chrétienne, cette mer couvrait presque toute la Suède, et parconséquent une étendue immense de pays voisins, et que les sommets seulement des hautes

Norwège.

montagnes de Norwège et de Suède étaient découverts et habités. Cette diminution était selon *Celsius*, au moins de quarante-cinq pouces par siècle, d'où l'on pouvait conclure qu'une mer aussi peu profonde était menacée d'une fin prochaine. Ce systême alarmant était appuyé sur une infinité d'observations et de calculs qui ne laissaient pas le moindre rayon d'espérance.

Et je trouvais moi-même dans l'ancienne histoire de Danemarck plusieurs faits qui lui prêtaient une nouvelle force ; mais j'ai été rassuré par le continuateur des lettres sur le Danemarck, M. *Reverdit*, qui a fait sur ce sujet des recherches et des réflexions bien judicieuses.

« Si les eaux baissaient de niveau, dit « M. Reverdit, il en serait de même dans « toute l'étendue des mers, leur décrois- « sement serait surtout sensible dans le « pays plat, et les monumens nous en four- « niraient la preuve. Je fus frappé de cette « réflexion après un petit voyage que je fis « dernièrement à *Sattholm*, c'est une île « d'un mille de long, dans le canal du Sund, « à deux lieues de Copenhague, elle est « si basse qu'elle est inondée tous les hi- « vers, la mer s'y éleve de trois ou quatre

« pieds. Suivant le systême de la diminu- « tion de la mer, cette île devrait être tout « à fait nouvelle, et cependant il est prou- « vé que depuis deux siècles et demi, elle « sert de pâturage aux bestiaux de la co- « lonie hollandaise de l'île d'Arnac, que « même en 1230, elle fut donnée à l'évêque « et au chapitre de Vorschild : or, il est « visible que six pieds d'eau l'inonderaient « toute entière, et que si la mer dimi- « nuait de quarante-cinq pouces par an, « elle aurait dû être encore ensevelie dans « les flots, il n'y a guère plus d'un siècle. »

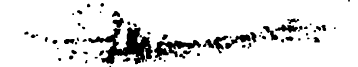
Norwège.

Je ne pouvais me résoudre à perdre de vue ce bassin magnifique que forment les deux bords du Sund et l'île de *Huenne* : outre tout ce que cette vue a d'enchanteur en elle-même, elle rappelle à l'esprit un grand nombre d'événemens mémorables dont le détroit du Sund a été le théâtre.

Le 9 juin, je passai le Sund par un temps très-favorable, et en moins d'une heure. Je ne dirai rien de la ville d'Elsinbourg où l'on met pied à terre, elle n'a rien de remarquable; mais comme c'est de ce côté la première ville de Suède, on y visite les malles des voyageurs, et ils y prennent ordinairemet de la monnaie du pays, j'y en

Norwège. changeai pour la valeur de trente écus de Danemarck, et la monnaie qu'on me donna étant toute de cuivre, me mit dans un grand embarras ; ni mes poches, ni celles de mon domestique ne pouvaient en contenir qu'une petite partie, sans nous mettre hors d'état de nous mouvoir ; il fallut en laisser beaucoup dans les malles et dans la voiture. Les choses ont bien changé depuis. Sous le règne actuel, les opérations du gouvernement ont rendu la monnaie d'argent bien plus commune, et les voyageurs peuvent s'en procurer partout.

Je traversai ce jour-là et une partie du suivant, la province de Scanie, allant toujours au nord sans perdre de vue les côtes. Les chemins étaient très-bons, le pays inégal, mais en général agréable et assez bien cultivé ; de belles forêts que je trouvais de temps en temps, variaient le paysage. J'avais déjà assez de connaisance de la langue du pays pour m'apercevoir qu'elle différait de celle que parle le paysan de Sélande ; moins, à la vérite dans l'essence des mots, que dans les terminaisons et l'accent. De la Scanie, je passai dans la province de Hallande, où je vis les villes d'*Angeholm* et de *Laholm* qui ne sont que des bourgs. Les



auberges y sont assez propres et on y est reçu avec honnêteté ; mais il ne faut pas chercher beaucoup de commodités dans des pays peu riches et peu fréquentés par les voyageurs : ils doivent se contenter de trouver partout de bonnes gens, d'excellens chemins, des postes très-bien servies et à très-bon marché.

Norwège.

Le 11 juin, *Helmstadt* que je trouvai après Laholm, est la capitale de la Hallande : c'est une assez jolie ville, petite, mais bien bâtie, les rues en sont droites et larges, un rang d'arbres plantés des deux côtés, lui donne quelque ressemblance avec les villes de Hollande. Les habitans témoignèrent une assez grande curiosité de savoir ce qui m'appelait en Suède, et pour m'engager à m'expliquer, ils me marquèrent un empressement dont je ne pus d'abord qu'être flatté, mais je ne tardai pas à m'apercevoir que je leur étais bien moins obligé que je ne pensais. Ceux qui étaient les plus sincères, m'apprirent enfin sans détour qu'on espérait que j'avais su cacher dans ma voiture des étoffes de soie, des rubans, de la gaze, et d'autres choses de cette espèce, qui sont fort chères en Suède, depuis qu'on y a établi des fabriques. Quand

Norwège.

je les eus désabusé, je cessai bientôt d'être un homme intéressant pour eux. Ce n'est pas tout à fait sans raison qu'on regrette dans quelques États du nord, le temps où l'on y introduisait librement des marchandises étrangères: celles qu'on y a substituées n'ont sur les premières que le mérite d'être fabriquées dans le pays, elles leur sont très-inférieures pour la qualité, et elles coûtent beaucoup plus. Il faudra bien du temps pour anéantir cette double différence, si jamais elle peut être tout à fait détruite. Le défaut de matières premières, le peu d'abondance des denrées, la rareté des hommes, les longs hivers, les longues nuits, etc., tout est ici contre les peuples du nord. Ce n'est pas dans la carrière de l'industrie qu'ils peuvent espérer de l'emporter sur ceux du midi, ou même de les égaler; mais tous leurs voisins doivent souhaiter qu'ils s'affermissent dans le systême qu'ils ont adopté à l'imitation du reste de l'Europe, qu'il deviennent des peuples de commerçans, de fabriquans, d'artisans, qu'ils rendent hommage aux richesses et au luxe, qu'on ne puisse plus dire de leur pays, qu'il ne produit, *au lieu d'or que du fer et des soldats.* Après tout, en deve-

nant moins redoutables aux autres nations, en jouant un rôle moins brillant dans l'histoire, ils seront peut-être encore, quoiqu'avec une industrie et des succès bornés dans les arts, un peuple plus nombreux et plus heureux, que ne l'étaient les hordes pauvres, inquiètes et toujours guerroyantes des Goths et des Normands leurs ancêtres.

La province de Hallande est montueuse, mais assez bien cultivée, elle offre presque partout des paysages et des points de vue charmans. On la quitte pour passer sur une langue de terre qui s'avance dans la mer, et qui fait partie de la province de *Vestro-Gothie*, quand mon postillon m'apprit que j'étais en Vestro-Gothie, et par conséquent suivant l'opinion commune, dans la patrie des anciens Visigoths qui ont brûlé, pillé, saccagé Rome, l'Italie et la plus belle partie de l'Europe, je ne pus me défendre d'un sentiment confus de surprise, d'admiration et d'effroi. Je cherchais avec inquiétude dans la physionomie des habitans, ces traits que devaient conserver encore les descendans d'Alaric et de ses compagaons, de *ces vainqueurs des vainqueurs de la terre*, comme disait *Scudéri*, si digne de chanter les Visigoths; mais ces

Norwège. idées se dissipèrent bientôt : plus j'observais, plus je croyais voir une nation douce et hospitalière, et j'ai eu depuis occasion de m'assurer que la Vestro-Gothie et l'Ostro-Gothie même, sont peuplées d'hommes très-éelairés et très-polis.

Gothenbourg était bien propre à me replacer dans le vrai point de vue. J'y arrivai le 12 juin, cette ville doit être comptée dans le nombre des plus jolies de l'Europe. Rien de plus riant et de plus singulier au premier coup-d'œil ; elle est très-peuplée et assez bien bâtie, quoique presque toute en bois, mais on aurait tort de se figurer les maisons de bois qu'on trouve dans les bonnes villes de Suède et de Norwège, comme des cabanes qui annoncent la misère, ce sont de jolis bâtimens réguliers et bien construits, avec de bonnes fenêtres, peints extérieurement, et très-propres dans l'intérieur : le beau fleuve de Gothie traverse cette ville et y forme plusieurs canaux par le moyen desquels d'assez gros vaisseaux peuvent pénétrer bien avant. Les femmes paraissent ici très-bien faites, mais comme elles ne sortent que scrupuleusement voilées, je ne puis rien dire sur ce sujet intéressant.

En sortant de Gothenbourg, j'ai suivi long-temps le fleuve, dont la largeur, la limpidité et les bords pittoresques me faisaient un grand plaisir. Norwège.

Je passai devant la forteresse de *Bahus*, d'où la petite province qui en dépend, a pris son nom. Le château de *Bahus* joue un grand rôle dans l'histoire des guerres du Danemarck et de la Suède, et il a souvent changé de maître, comme toutes les places frontières : c'est, par la nature des lieux, un poste de conséquence. Il est bâti sur un rocher qu'environne le fleuve. On m'assura qu'il était très-fort. Tout ce que j'en puis dire, c'est que sa situation et sa construction singulières, forment de loin et pendant long-temps un point de vue très-intéressant.

Après avoir traversé le Gotha dans un endroit où il y a une cataracte, je suis arrivé à *Uddewalla*, petite ville où se fait un assez grand commerce de mâts, de poutres et de planches. La montagne voisine qui est assez élevée, n'est dans sa totalité qu'un banc immense de coquillages pétrifiés, à peine recouvertes de quelques pouces de terre.

En s'éloignant d'*Uddewella*, on trouve

Norwège. un pays de plus en plus inégal et montueux; les bancs de granit paraissent et s'étendent dans tous les sens.

La province de *Bahus* est limitée au nord par une baie qui la sépare de la Norwège. Cette baie est d'une espèce qui est presque particulière aux trois royaumes du nord et à l'Écosse. Ce sont des baies étroites, et qui pénètrent très-avant dans les terres, où elles se divisent en plusieurs bras. En Norwège et dans une partie de la Suède, ces baies sont souvent bordées des deux côtés de rochers de granit, presque toujours élevés à la même hauteur. Encore un mot sur ces baies, les côtes de la mer Baltique, et plus encore celles de Norwège, en sont criblées, si je puis ainsi parler. En Norwège, elles pénètrent si avant dans les terres que ces bras de mer se trouvent quelquefois à plus de trente lieues des côtes au travers desquelles elles se sont fait jour. Les mers de la Laponie sont dans le même cas. Les baies de l'Écosse lui rendent de grands services : celles de Norwège, les plus profondes de toutes, lui sont extrêmement utiles. Sans leurs services la navigation y serait bien plus difficile à cause des rochers escarpés qui bordent toute la côte :

elles sont à la Norwège ce que les canaux des villes de la Hollande sont à leurs habitans. Je ne vois pas que les mers du midi de l'Europe offrent la même commodité, car les embouchures des grandes rivières, comme la Tamise, la Garonne, le Tage, etc. sont toute autre chose : quoique souvent une baie du nord reçoive une rivière, on voit d'abord que ce n'est pas la rivière qui l'a formée. Elle semble plutôt l'ouvrage de quelque grand bouleversement qui a crevassé et brisé les rochers des bords de la mer, et dont le nord de l'Europe a été particulièrement affecté. Norwège.

Quoi qu'il en soit, le grand nombre de ces baies donne à la côte de Norwège une apparence très-singulière, et qui n'est pas aisée à décrire. Ces bras de mer tortueux, encaissés partout dans un banc de rocher de même hauteur, presque nus et de couleur de cendre, dont la forme est presque partout la même dans des sinuosités très-fréquentes, étonnent beaucoup un voyageur qui parcourt pour la première fois ce pays. J'en fus très-frappé en arrivant au bord du *Swine-Sund*, où je m'embarquai pour passer en Norwège : cette navigation fut fort courte : dans deux heures

Norwège.

de temps j'arrivai à *Frédérieshald* le 1 juin.

C'est la première ville de Norwège qu'c trouve sur cette frontière : elle est situé à l'embouchure d'une rivière qui se jett dans la baie dont je viens de parler : ell n'est pas grande, mais assez riche et bie peuplée. On y fait un grand commerce d bois de charpente : elle n'est défendue qu par trois petits forts et par la citadelle d *Frédéricstein*, bâtie sur un rocher qu touche à la ville, et qui est si escarpé, qu'o n'y monte qu'avec peine. C'est devant cett place qu'il avait déjà vainement assiégé deux ans auparavant, que Charles XII fu tué. Le 11 décembre 1718, tout imprénabl qu'est ce fort, il était sur le point de s rendre faute de provisions, lorsque la mor de ce prince extraordinaire sauva la place la Norwège méridionale, et peut-être la Suède même qu'il allait replonger, ains qu'une partie de l'Europe dans les horreurs d'une guerre d'autant plus à craindre, que la misère et l'épuisement des peuples étaient déjà portés au plus haut degré. Le roi de Danemarck Frédéric IV, délivré d'un si dangereux ennemi avec lequel il n'avait presque cessé d'être en guerre, fit élever

sur la place où Charles avait reçu le coup mortel, une pyramide de vingt pieds de haut, surmontée d'une couronne avec trois inscriptions, une en latin et deux en Danois, sur le piédestal qui était de marbre. Mais son successeur Chrétien VI, fit détruire ce monument qui ne pouvait servir qu'à perpétuer les inimitiés qu'on voulait sagement éteindre, et il n'en reste aujourd'hui qu'un dessein gravé, qui est même devenu fort rare, et qu'on me fit voir à Frédérieshald. On m'assura en Norwège que les paysans de plusieurs provinces de Suède étoient persuadés que Charles XII était encore vivant, mais qu'on l'avait enlevé et qu'on le tenait caché dans quelque prison ignorée. Cela n'a rien de surprenant, et tous les peuples qui regrettent un roi chéri ou qui n'aiment pas son successeur, sont disposés à se bercer de pareilles chimères dès que les circonstances leur prêtent la moindre vraisemblance.

Norwège.

Pendant mon séjour à Frédérieshald, je relus en partie l'histoire de Charles XII, écrite par Voltaire, et que la mort de ce prince me rappelait. J'applaudis à la rapidité, à la facilité, à l'élégance de la narration, et j'aurais été disposé à passer à ce

Norwège.

grand écrivain ses inexactitudes ordinaires, si je l'avais trouvé moins impitoyable pour celles des autres. Ce pauvre chapelain norberg me faisait pitié. Avec quel acharnement il le poursuit ! et pourquoi ? Parce qu'il avait relevé quelques erreurs dans les premières éditions de son ouvrage, et parce qu'il était chapelain. Mais quand on veut avoir le droit de relever avec tant de sévérité les erreurs des autres, il serait juste de prendre plus de peine pour ne pas en commettre soi-même de pareilles ou de plus grandes. Voltaire était bien éloigné de se donner cette peine-là. Je vais sans m'éloigner de Frédérieshald en citer un exemple assez remarquable.

Il ne parle que deux fois de la Norwège à l'occasion des deux expéditions qu'y fit son héros, l'une en 1716, l'autre en 1718; et tout ce qu'il dit au sujet de l'une et de l'autre ne fait pas la valeur d'une page. On voit combien de méprises il a su accumuler dans ce court espace.

On ne peut aller, dit-il, *de Suède en Norwège que par des défilés, après lesquels on rencontre de distance en distance des flaques d'eau que la mer y forme entre des rochers.* Il ne peut être

question ici que des baies dont j'ai déjà parlé, et en particulier, de celle de *Swine-Sund* que Charles XII traversa nécessairement pour entrer en Norwège. Or, ce bras de mer ou ce golfe et tous les golfes pareils n'ont pas le moindre rapport à une flaque d'eau. Norwège.

Charles s'étant avancé jusqu'à Christiania, capitale de Norwège, la fortune commença à lui devenir favorable dans ce coin du monde. Charles ne trouva d'abord aucune résistance, parce que cette partie de la Norwège était absolument dégarnie de troupes; il entra avec la même facilité dans la capitale qui est une ville toute ouverte; mais à cela près, la fortune bien loin de lui être favorable, lui fut constamment contraire : il ne put prendre ni le château d'*Aggershus*, ni la citadelle de Frédérieshald, ni pénétrer plus avant dans le pays; et lassé de ces efforts inutiles, il abandonna quelques mois après la Norwège après y avoir essuyé des pertes considérables.

Le 16 juin, je partis de Frédérieshald après un séjour assez court, et je me rendis à Frédériestadt, qui n'en est qu'à quelques lieues. C'est une petite ville ou plutôt

Norwège.
une forteresse bâtie par le roi Frédéric II; et qui est devenue par des additions continuelles, une des meilleures places du royaume. Sa destination est d'empêcher les invasions d'un ennemi qui pourrait sans cette barrière remonter à la rivière de *Ghummen*, sur laquelle cette ville est située. Cette rivière est la plus considérable de la Norwège, dont elle parcourt une partie dans sa longueur : aussi est-elle nommée *Stor-Elv, le grand fleuve* par excellence. On y fait flotter beaucoup de bois ; mais la navigation en est souvent interrompue par des cataractes. Il y en a une au-dessus de Frédériestadt que tous les étrangers vont voir. La chute ne me parût pas considérable, mais ce fleuve est si large et si profond qu'elle ne laisse pas de former un très-beau spectacle.

En sortant de Frédériestadt, on traverse un pays ouvert, assez égal et fort agréable ; et on arrive à *Mosa*, après quelques heures de route. C'est une jolie petite ville et bien située sur le bord d'un *fiord*, ou baie profonde, où les vaisseaux sont en sûreté. Les habitans au nombre d'environ trois mille, sont tous employés au commerce de planches et de

fer. Les scies et les forges y sont en grand nombre, et il y aurait de quoi occuper bien plus de bras. Les négocians que j'ai vus se plaignent de la rareté des ouvriers, et ce qui en est une suite, de la cherté de la main-d'œuvre. Les fils cadets des paysans vont en grand nombre servir sur les vaisseaux anglais et hollandais, surtout quand l'Angleterre équipe ses flottes, et se procure des matelots à tout prix. D'autres causes encore auxquelles j'aurai occasion de revenir mettent ici des obstacles aux progrès de la population et de l'industrie.

Norwège.

Je ne fis pas un long séjour à *Mosa*, je repartis donc le lendemain matin et j'arrivai le même jour à *Christiania*. Le pays est coupé fréquemment par des valons très-agréables, et des forêts de sapins qui me semblaient délicieuses, parce qu'une chaleur déjà très-incommode me rendait l'ombre nécessaire. On n'en sera pas surpris, si l'on considère combien le soleil reste long-temps sur l'horizon dans le mois de juin au 60.e degré de latitude. Les nuits sont si claires qu'il m'est arrivé souvent de lire à minuit toute sorte de caractères sans la moindre difficulté.

Norwège.

Christiania est le séjour ordinaire des vice-rois de Norwège quand il y en a, et quand il n'y en a point ou qu'il est absent, de celui qui en exerce les fonctions. C'est aussi le siége de la cour suprême de justice du royaume : elle est aussi le siége d'un evêque. Cette ville a été bâtie en 1624 par le roi Chrétien IV, à qui tant de villes doivent leur existence : elle est régulière, composée de rues larges et droites, et de maisons en général assez bien bâties. J'ai compté environ trente vaisseaux dans le port, destinés, la plupart, à charger des planches pour l'Angleterre et la Hollande. Ce commerce a enrichi quelques maisons dans cette ville, et dans les autres villes commerçantes de la Norwège ; mais il a l'inconvénient de dégarnir trop le pays de bois, et les profits s'en divisent en trop peu de mains ; au moyen des rivières sur lesquelles on flotte le bois, et des scies où se font les planches, le travail des hommes se réduit à bien peu de chose.

Christiania est située à l'extrémité du *Fiord* ou baie qui en porte le nom. Ce golfe pénètre par différens bras bien avant dans les terres et procure de grands avantages à cette ville dont il favorise le commerce

et la pêche : il forme diverses îles dont une est très-voisine et très-agréable. Le roi y a une maison de plaisance et des jardins.

Norwège.

J'ai séjourné quelque temps à Christiania ; j'y ai été engagé par la grande hospitalité des habitans et par la facilité que j'ai trouvée de m'instruire dans la conversation de diverses personnes distinguées par leur rang, leurs emplois et leurs lumières. S'il est vrai, comme on le dit, qu'on aime plus les plaisirs de la table dans le nord que dans le midi, cette observation n'est pas démentie par les Norwégiens : ils font très-bonne chère, et se procurent par les vaisseaux qu'ils ont dans toutes les mers de l'Europe les vins les plus recherchés. Le climat permet ici ce qui passerait peut-être ailleurs pour un excès. Il n'y a ni raison ni justice à juger de la sobriété des divers peuples par ce qu'ils consomment en boisson et en alimens. Il faut mesurer ce que la nature demande d'eux où leur permet du moins de faire sans incovénient. Ce qui a achevé de me convaincre de l'influence du climat à cet égard, c'est de voir des femmes bien nées, très-décentes et très-réservées, ne boire presque pendant de longs repas que du vin pur et très-fort,

[redacted] sans qu'on pût s'apercevoir que ni leur maintien, ni leur discours eussent rien perdu de ce qu'ils avaient au commencement de froid et de mesuré.

Sauvages.

Je ne saurais comprendre comment des voyageurs attentifs qui on fait quelques centaines de lieues du sud au nord peuvent révoquer en doute l'influence du climat sur les mœurs et le caractère des hommes. Les raisonnemens du célèbre David Hume sur ce point ne me paraissent point du tout dignes d'un aussi bon observateur, et d'un logicien aussi exact qu'il était. De ce que des causes morales d'une grande force font taire pendant quelque temps l'inspiration lente, mais continuelle du climat ; de ce que les hommes sont partout essentiellement les mêmes, il conclut que tout ce qu'on attribue au climat est le produit de l'imitation, du gouvernement, du hasard. La meilleure réponse à ce raisonnement serait peut-être de mettre à côté les unes des autres quelques familles de paysans de Sicile ou d'Andalousie, et quelques familles de montagnards, de Norwège et de Dalécarlie, de les observer, de les comparer dans leur travaux, dans leurs repas, dans leurs amours, dans leurs divertisse-

mens, dans leurs chants, dans leurs danses, dans leurs langages, leurs accens, leurs gestes, le jeu de leur physionomie, et tout ce qui peut enfin servir à exprimer le caractère, la nature et les nuances des sentimens et des passions. Norwège.

On me conseilla de ne pas m'éloigner de Christiania sans aller voir les mines d'argent de *Kongsberg*, qui n'en sont qu'à deux petites journées; et le désir de connaître l'intérieur du pays, autant que celui de voir un spectacle nouveau pour moi, me firent suivre ce conseil.

Le chemin qui mène à *Kongsberg* est fort agréable dans cette saison : on suit le fond d'une vallée qui offre alternativement de belles prairies et de hautes forêts de sapins. Ces forêts, ces prairies du plus beau vert, les maisons éparses sur le penchant des montagnes, les torrens, les ruisseaux qui en tombent, tout rappelle les vallées des Alpes, de Suisse, à ceux qui y ont voyagé; et en effet, le climat de la Suisse, pris à un certain degré d'élévation au-dessus du niveau de la mer, est à peu près le même que celui de la Norwège; un peu plus haut c'est celui de la Laponie : c'est une remarque que nous devons aux bo-

Norwège.

tanistes, et surtout à messieurs Linnæus et Haller. On pouvait la deviner, mais elle n'eût été qu'une conjecture si ses savans ne l'eussent établie par une preuve sans réplique, par l'identité des plantes qui croissent dans des pays trés-éloignés les uns des autres, mais exposées à la même température, comme les Alpes de Suisse, les Pyrennées, le mont Olympe, le mont Ararat, etc. Il faut bien se garder de croire que le même climat soit toujours le même degré de latitude.

La première ville que je rencontrai dans cette vallée est *Bragnès* et *Stromsæ* : ce sont à proprement parler, deux villes séparées par la *Drame*, belle et grande rivière sur laquelle on transporte une grande quantité de bois dont le commerce fait la ressource des habitans. Ce fleuve se jette près de-là dans un bras de la baie de Christiania, et communique aussi facilement avec la mer. Les maisons ne sont que de bois, mais propres et bien bâties. La situation est belle, et l'une et l'autre ville ont un air remarquable d'aisance et de prospérité. De *Bragnès*, je continuai à suivre les bords du fleuve en le remontant le long d'une vallée très-peuplée, et dont

la vue est des plus riantes jusqu'à *Hogsund*, où il y a une verrerie considérable nouvellement établie. Norwège.

De Hogsund on entre dans un pays montueux, où par des chemins très-mauvais, on arrive enfin à *Konsberg*. C'est-là que des mines d'argent découvertes par le hasard ont engagé à bâtir une ville considérable dans le pays du monde le plus sauvage, borné de tous côtés par des montagnes absolument stériles, dont les sommets étaient encore pour la plupart couverts de neige lorsque j'y arrivai. La mine s'est trouvée si riche que le nombre des mineurs augmentant avec ses produits, on a vu s'élever dans l'espace d'un siècle une ville peuplée de dix à onze mille ames dans un pays où il y avait à peine autrefois une cabane de berger, et où il faut porter de loin les choses les plus communes et les plus nécessaires à la vie. Tout ce peuple de mineurs à l'air de la santé, de l'aisance, de la satisfaction; ils sont bien nourris, bien vêtus, leur travail est modéré.

J'ai vu d'abord les fourneaux où l'on fond et l'on épure l'argent, ensuite la monnaie, et le lendemain je suis parti de bon matin à cheval, et après avoir atteint, non sans

Norwège.

peine, le sommet d'une montagne, j'y ai trouvé l'intendant des mines, M. de *Stuchenbrock*, qui a eu la bonté de m'accompagner partout. Ce vieillard respectable, parlait fort bien latin, et ne me refusait aucun des éclaircissemens que je pouvais lui demander en cette langue : il était encore très-vigoureux et très-actif, et ses grandes connaissances dans la minéralogie et la mécanique ont beaucoup contribué à la prospérité de ces vastes établissemens. Après nous être vêtus en mineurs, ou en ramoneur, il m'a conduit à l'entrée de la plus riche mine qui s'exploitait dans ce moment, et là, après une nouvelle et courte exhortation en latin et très-pur qu'il m'a adressée pour m'engager à considérer mûrement que je serais obligé de descendre à peu près perpendiculairement, et par des échelles à une profondeur de sept cents pieds au moins, voyant que je persistais dans ma résolution, il m'a donné quelques conseils, et ayant fait allumer des lampes, nous avons commencé à descendre lentement et silencieusement.

Cet exercice est fatigant pour ceux qui n'y sont pas faits, mais éclairés et escortés comme nous l'étions, avec la facilité de

de faire une pause au bas de chaque échelle : il n'y a guère de danger, les échelles sont très-solides et appuyées d'espace en espace, sur le bord d'un nouveau puits. Tous ces puits sont creusés dans le rocher, et sans les eaux qui y filtrent, et qui mouillent les échelons qu'il faut pourtant saisir avec la main, il n'y aurait pas beaucoup plus d'incommodité que de danger dans cette manière de cheminer.

Norwège.

Quand nous fûmes arrivés au point où nous devions nous arrêter, je me trouvai dans un labyrinthe immense, où s'ouvraient de tous côtés des allées ou de longues voûtes remplies d'ouvriers qui taillaient le roc, dans lequel l'argent plus ou moins pur se trouve semé par veines dans un petit nombre d'endroits : ce roc est si dur qu'on ne peut l'entamer qu'après l'avoir échauffé par un feu violent. Mais les ouvriers chargés de cette tâche incommode sont bientôt relevés par d'autres, et l'habitude leur fait supporter un degré de chaleur dont je fus extrêmement étonné. Les autres sont relevés tous les jours et couchent dans leurs maisons ; ils s'éclairent au moyen d'éclats de bois de sapin allumés ; et quand on voit de loin cette multitude d'hommes travail-

Norwège.

lant dans de longs et vastes souterrains à la lueur de ces flambeaux brillans, il faut convenir qu'on jouit d'un spectable dont rien de ce qui se passe à la surface de la terre ne saurait donner une juste idée.

Il paraît que cette mine a une très-grande étendue ; les découvertes qu'on a faites et que l'on continue de faire dans des lieux assez éloignés les uns des autres confirment ces espérances.

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'au lieu que dans les autres mines on trouve partout plus ou moins d'argent divisé et épars dans la mine, ici il y a des intervalles qui en sont absolument dénués, et en revanche des masses souvent très-considérables d'argent presque pur qui dédommagent en un moment du travail infructueux de quelques mois ou même de quelques années. L'espérance de découvrir de pareilles masses fait que l'on continue de creuser dans le roc stérile une fois ouvert sans se rebuter ; et en effet, la mine paye toujours ces frais tôt ou tard et produit tout compte fait un revenu net considérable que les auteurs Danois estiment de 2 à 300000 écus annuellement.

Il y a de ces masses d'argent qui sont

d'une grosseur prodigieuse. On en conserve une dans le cabinet du roi de Danemarck qui pèse cinq cents soixante livres, elle a cinq pieds six pouces de longueur et quatre pieds de circonférence. Norwège.

Il y a plus de vingt mines pareilles autour de Konsberg. Quelques-unes se communiquent sous terre, et il y en a dont la profondeur est bien plus grande que celle où je descendis. En sortant, je pris congé de M. l'intendant, et je ne pus m'empêcher en le remerciant de m'applaudir d'avoir aussi bien soutenu la fatigue de cette journée, mais il me conseilla de ne me féliciter que le jour suivant, et il eut raison, car presque tous les voyageurs à qui cet exercice est aussi nouveau qu'il l'était pour moi n'en ressentent les effets que quelques jours après. C'est ce qui m'arriva le lendemain; nous étions, mon domestique et moi, hors d'état de nous lever et de faire le moindre mouvement. Nous fûmes donc obligés de rester au lit, où j'eus tout le loisir nécessaire pour repasser les diverses scènes dont je venais d'être le témoin.

Dès que je pus remonter en voiture, je repartis pour *Christiania*, où j'arrivai

[redacted] Norwège.

parfaitement guéri, et où je fis encore quelque séjour pour tâcher d'acquérir de nouvelles connaissances sur la Norwège, dans la conversation des mêmes personnes que j'avais vues précédemment. Il y en avait, dans ce nombre, que leurs lumières, leurs emplois, de fréquens voyages dans toutes les provinces du royaume, avaient mis dans le cas de l'étudier et de le connaître à fonds. Je sentais cependant que mon objet eût été mieux rempli, si j'eusse pu aller voir encore quelques autres villes considérables de la Norwège, comme *Bergen* et *Drontheim*. La première la plus peuplée et la plus commerçante du royaume; la seconde, moins peuplée et moins riche, mais importante encore et digne de l'attention des étrangers par son ancienneté et par sa situation à l'extrémité septentrionale du royaume qui lui a valu de conserver plus fidèlement les traces du caractère et des mœurs nationales. Malheureusement je ne pus point me satisfaire à ces deux égards. Il fallut me borner à quelques nouvelles excursions dans le pays autour de *Christiania*, et recourir aux lumières d'autrui pour ce que je ne pouvais voir par moi-même. Je vais faire part au

lecteur de ce que ces informations et ces recherches me paraissent réunir de plus sûr et de plus intéressant.

Norwège.

Les géographes nous assurent que la Norwège est un peu plus grande que la moitié de la France, et que sa longueur prise depuis le cap *Lindenaer*, le point le plus méridional au cap nord, est de près de trois cent cinquante lieues de France. Sa largeur est inégale ; dans le midi, elle est d'environ soixante-dix à quatre-vingts lieues ; au nord, elle n'est que de douze à quinze en quelques endroits ; ils ajoutent qu'elle peut avoir cinq mille deux cent cinquante milles carrés géographiques, dont ils supposent que la France contient 10000. Tous ces calculs ne seront que des à-peu-près, jusqu'à ce que la Norwège soit mesurée, et qu'on en ait une bonne carte.

Il y a dans cette vaste étendue beaucoup de terrain inhabitable, et beaucoup plus d'inhabité.

La Laponie Norwégienne n'est guère peuplée, et le climat en est trop-rigoureux pour qu'elle puisse l'être jamais beaucoup. Plus au midi et surtout le long des côtes, l'air est assez doux pour que la terre pût

Norwège.

y payer les travaux des hommes, si elle n'était en grande partie hérissée de rochers et de hautes montagnes. Outre les grandes chaînes qui s'étendent du Sud au Nord, il y a des montagnes isolées. Souvent dans les plaines mêmes, on ne voit que des rochers nuds et stériles. Il n'y en a que peu d'une certaine étendue où l'on recueille du grain. Les vallées éparses çà et là, et souvent sans communications entre elles, sont les parties les plus fertiles et les mieux peuplées.

On conçoit que les productions d'un pays si étendu, en partie montueux, en partie maritime, doivent être d'une nature très-différente. Prises ensemble ces productions forment un objet très-considérable. C'est de l'argent, du cuivre, du fer travaillé et en barres, des mats, des poutres, des planches et d'autres bois de construction, de l'aiman, une grande quantité de poissons secs et salés, des cuirs, des peaux, des pelleteries, de l'edredon et d'autres plumes, du suif, de l'huile de baleine, du goudron, de l'alun, du vitriol, de la potasse, etc.

Les Norwégiens transportent une partie de ces marchandises sur leurs vaisseaux.

Les étrangers et surtout les Anglais et les Hollandais, viennent en charger une autre partie dans leurs ports. Les Norwégiens sont d'excellens marins. Depuis quelque temps on s'est donné beaucoup de peine pour établir des manufactures dans le pays.

Norwège.

La Norvège offre aux naturalistes un vaste champ d'observations, et ce champ commence seulement à être défriché. Il y a sans doute dans les mers profondes qui bordent ses côtes bien des découvertes à faire; et ses hautes montagnes si peu connues mériteraient que quelque observateur savant voulût les examiner avec ce soin, cette patience et cet esprit philosophique dont Saussure a fourni un si beau modèle dans sa description des Alpes.

Tout le monde sait que sous le nom de Normands, les Norwégiens ont été longtemps la terreur des pays maritimes de l'Europe, et cette gloire peut paraître douteuse dans un siècle philosophe, s'il y en a jamais un. Mais dans celui où tous les rois et tous les peuples vivaient plus ou moins sous la loi du plus fort, et dans une espèce de brigandage autorisé, les plus braves ou les plus heureux des brigands

Norwège.

vrages de sculpture en bois et en pierre, dont plusieurs méritent de l'admiration, et sont conservés dans les cabinets des curieux.

On chercherait vainement ailleurs une race d'hommes plus sains et plus vigoureux que dans les provinces orientales et montueuses de la Norwège ; car sur les côtes de l'ouest, la vie pénible et la nourriture des pêcheurs, les brouillards sècs, les villes, les étrangers, les matelots qui reviennent de leurs courses lointaines, ont une fâcheuse influence sur le physique des habitans; mais dans les montagnes et loin des villes, la force, la grandeur du corps, la beauté des couleurs et des formes, un nombre considérable de vieillards sains et vigoureux, tout annonce la plus belle conservation de l'espèce humaine. On voit avec plaisir sur presque tous les visages, cet air de vie, de sérénité, de gaîté même, qui est le signe certain de la santé et du bonheur. En effet, c'est en ce point seul peut-être que la physionomie n'est jamais trompeuse ; le fripon le plus décidé a souvent l'apparence de l'honnête homme, plus souvent le sot a les traits de l'homme d'esprit, et l'homme d'esprit, ceux du sot ; mais l'habitude des sentimens ou pénibles ou agréables, de la gaîté ou de

Norwège.

l'inquiétude, d'une végétation brillante ou languissante, est toujours fortement exprimée dans les traits, le regard et la contenance.

Si les montagnards de Norwège sont heureux, ils ont encore l'avantage de l'être long-temps; en général, leur vie est longue, et c'est, je pense, avec l'Écosse et quelques provinces de Suède, le pays où l'on trouve le plus de vieillards. Lorsqu'en 1733, le roi Chrétien VI passa à Frédérieshald, on lui présenta quatre hommes et quatre femmes mariées, dont l'âge passait de beaucoup les huit cents ans, puisque aucun des époux n'avait moins de cent ans, ils étaient tous du voisinage de cette ville, et se portaient si bien, qu'ils dansèrent leur danse ordinaire en présence du roi. La fécondité des femmes norwéginennes n'est pas moins remarquable, les familles composées de dix, douze, quinze enfans, ne sont point ici des merveilles, et le nombre des naissances excédant constamment celui des morts, la population deviendrait bientôt très-considérable sans la perte continuelle que le métier de matelot et celui de pêcheur lui fait nécessairement essuyer.

Ce que Tacite disait des Germains de son

Norwège.

temps, n'est presque plus vrai que des Norwégiens et de leurs voisins. Je ne prétends pas parler de l'hospitalité qui, selon un historien, *s'est réfugiée en Norwège en quittant la Germanie.* Je sais par expérience qu'elle existe en Norwège, et je pense que les Allemands l'exerceraient encore comme autrefois, s'ils en trouvaient plus d'exemples quand ils voyagent hors de chez eux. Je ne veux parler que de la haute taille et de la force du corps qui sont encore des prérogatives plus communes en Norwège qu'ailleurs, et qui justifient tout ce que disent César et Tacite, et d'autres auteurs anciens, des Germains de leur temps.

Sans avoir pénétré bien avant dans le pays, j'ai souvent rencontré de ces demi-géans, à l'aspect desquels il est difficile de se refuser à un sentiment de respect et d'humiliation quand on n'a pas l'honneur d'être de leur race. Toute la nation n'est pas à beaucoup près composée d'hommes pareils, mais ils sont sans doute plus communs qu'ailleurs, et ils donnent idée de ce qu'elle a dû être anci[illegible] comme ces vieux arbres [illegible] sister çà et là sans les

rêt souvent ravagée par la main des hommes. Quand on se représente le spectacle Norwège. que devait offrir une armée de pareils hommes, on conçoit aisément ce que les historiens nous disent de la terreur des Romains et de leurs défaites répétées, lorsqu'ils eurent pour la première fois les Cimbres à combatre.

On comprend pourquoi long-temps après ils regardaient encore les Germains comme les plus rédoutables de leurs ennemis : on n'ignore pas que les peuples des trois royaumes du nord étaient compris alors sous le nom général de Germains, et n'en différaient à aucun égard important. Aujourd'hui, les Allemands ne sont guère plus grands que les Italiens, ils ont perdu cet avantage qu'il savaient du temps de Tacite, mais ils ont acquis en revanche le talent de faire d'aussi bonne musique que celle d'Italie. Le séjour des villes qu'ils avaient autrefois en horreur, la mollesse, le luxe, l'étude du droit et des autres sciences, celles des arts et de tant de choses utiles et inutiles, ont influé chez eux sur les corps autant que sur les esprits, et affaibli la belle végétation qui produisit ces essaims d'hommes grands et vigoureux, aux yeux bleus et féroces

temps, n'est presque plus vrai que des Norwégiens et de leurs voisins. Je ne prétends pas parler de l'hospitalité qui, selon un historien, *s'est réfugiée en Norwège en quittant la Germanie.* Je sais par expérience qu'elle existe en Norwège, et je pense que les Allemands l'exerceraient encore comme autrefois, s'ils en trouvaient plus d'exemples quand ils voyagent hors de chez eux. Je ne veux parler que de la haute taille et de la force du corps qui sont encore des prérogatives plus communes en Norwège qu'ailleurs, et qui justifient tout ce que disent César et Tacite, et d'autres auteurs anciens, des Germains de leur temps.

Norwège.

Sans avoir pénétré bien avant dans le pays, j'ai souvent rencontré de ces demi-géans, à l'aspect desquels il est difficile de se refuser à un sentiment de respect et d'humiliation quand on n'a pas l'honneur d'être de leur race. Toute la nation n'est pas à beaucoup près composée d'hommes pareils, mais ils sont sans doute plus communs qu'ailleurs, et ils donnent une idée de ce qu'elle a dû être anciennement, comme ces vieux arbres qu'on a laissé subsister çà et là sans les élaguer dans une fo-

rêt souvent ravagée par la main des hommes. Quand on se représente le spectacle que devait offrir une armée de pareils hommes, on conçoit aisément ce que les historiens nous disent de la terreur des Romains et de leurs défaites répétées, lorsqu'ils eurent pour la première fois les Cimbres à combatre. Norwège.

On comprend pourquoi long-temps après ils regardaient encore les Germains comme les plus redoutables de leurs ennemis : on n'ignore pas que les peuples des trois royaumes du nord étaient compris alors sous le nom général de Germains, et n'en différaient à aucun égard important. Aujourd'hui, les Allemands ne sont guère plus grands que les Italiens, ils ont perdu cet avantage qu'il savaient du temps de Tacite, mais ils ont acquis en revanche le talent de faire d'aussi bonne musique que celle d'Italie. Le séjour des villes qu'ils avaient autrefois en horreur, la mollesse, le luxe, l'étude du droit et des autres sciences, celles des arts et de tant de choses utiles et inutiles, ont influé chez eux sur les corps autant que sur les esprits, et affaibli la belle végétation qui produisit ces essaims d'hommes grands et vigoureux, aux yeux bleus et féroces,

Norwège.

pour me servir des termes de Tacite ; aux longues chevelures blondes, au teint animé des plus belles couleurs que les Romains admiraient et redoutaient en même temps. Tout cela se trouve encore en partie dans les motagnes de Norwège, je ne suis point surpris que la tradition y ait placé un peuple de géans.

Les montagnards norwégiens, surtout dans des cantons éloignés, n'ayant eu que peu de commerce avec les étrangers, vivant presque aussi si simplement, aussi durement que les autres, ont dû conserver en grande partie ces dons de la nature que nous autres peuples du midi échangeons de plus en plus contre des avantages de notre invention. Il faut croire qu'avec autant d'esprit et de savoir que nous en possédons sans difficulté, nous savons bien ce que nous faisons, et que nous nous sommes rendus plus heureux par cet échange que les hommes du nord qui ont eu la simplicité de rester à peu près tels qu'ils étaient. J'ai déjà parlé de leur santé, de l'air de sérénité répandue sur tous leurs traits, et de la longue durée de leur vie. Ce que j'ai entendu dire de leur vigueur à des hommes très-dignes de foi qui ont vécu avec eux, doit aussi faire juger leur

sort assez digne d'envie, et coûter peut-être quelques soupirs à ces êtres faibles, languissans, vaporeux dont nos sociétés se peuplent de plus en plus ; êtres condamnés à la privation de la plus grande partie des douceurs de la vie, qui n'existent presque que par un cerveau sans cesse offusqué de pensées tristement philosophiques. On m'assurait qu'il était très-commun de voir ces paysans marcher pieds nus sur la glace, aller dans les bois au cœur de l'hiver, la poitrine nue et couverte de neige, avec leur longue barbe pleine de glaçons, et chargés de fardeaux qu'on ne ferait traîner ailleurs qu'avec des chevaux.

Norwège.

« Lorsque l'excès de la fatigue les avait « mis en sueur, je les voyais, dit Pontop- « pidon, se jeter sur la neige toutes les « demi-heures pour s'y reposer, et faire « des boules de neige pour s'essuyer le vi- « sage, ou s'en remplir la bouche pour se « désaltérer ; pendant ce temps, ils chan- « taient des chansons propres à les égayer, « et après neuf heures de travaux incroya- « bles, ils s'en allaient en courant chez « eux avec l'air de gaîté et de satisfaction « dont je n'en ai jamais vu d'exemple. » C'est à ce que cet évêque appelle l'humeur

Norwège.

joviale qui leur est naturelle, qu'il attribue surtout le grand nombre de centenaires qu'on trouve chez eux, et il est vraisemblable que cette circonstance y a beaucoup de part ; mais elle est peut-être autant un effet qu'une cause. Le sentiment habituel d'une brillante santé et de tous ses heureux attributs, ne peut manquer d'être accompagné de celui de la gaîté quand rien d'ailleurs n'y mêle de l'amertume et de l'inquiétude. Et qu'est-ce qui troublerait ce sentiment chez des hommes si simples, si occupés, si accoutumés à n'imaginer, à ne rien désirer que des choses qui sont sous leurs mains.

Les habitans des côtes, quoiqu'en général moins sains et moins vigoureux que ceux des montagnes, sont encore un des peuples pêcheurs, le plus sain et le plus vigoureux du monde ; ils supportent les fatigues de leur profession avec le même courage et la même gaîté que les montagnards. On les voit au milieu de janvier, se réunir par centaines, hommes et femmes, passer les jours entiers et les nuits, quand la lune leur prête sa lumière, sur la mer, dans des bâteaux ouverts, qu'ils ne quittent que rarement pour aller coucher dans de mau-

s huttes avec leurs habits mouillés, et [redacted]
nmencer le même travail le lendemain Norwège.
autant d'*empressement et d'un air si*
ent, dit toujours le même auteur,
n croirait qu'il est question pour eux
e partie de plaisir.

ı manière dont le paysan norwégien en-
ent cette santé et cette vigueur ne lui
e aucun sacrifice; il est à cet égard, fi-
aux usages de ses ancêtres, et n'a
t, à l'exemple des habitans des villes,
gé son régime pour adopter les nou-
s découvertes de la gourmandise, ou
ıt de la satiété et de la vanité. Le pain
oment ne lui est presque pas connu,
n est très-rare en Norwège, comme
tous les pays exposés au même degré
roid. C'est donc av de l'avoine que
presque tout le pain des habitans des
pagnes; ce grain est ici plus blanc et plus
rrissant que dans nos contrées, ...
le porte est ...
ord de la ...
e de faire le pain ...
e, on lui ...
ds et ...
e, il se ...
uelle ...

tous les autres ; et frais ou séché, il peut en avoir toute l'année. Norwège.

Sa boisson ordinaire est du lait mêlé avec de l'eau ou du petit lait aigre aussi trempé. Il connaît aussi la bière, et il réserve la plus forte pour les fêtes et les occasions d'éclat. Ajoutez à ces repas composés de ces alimens, de l'eau-de-vie et du tabac, et vous rendrez le paysan et le matelot Norwégien aussi heureux que si son dîner était le fruit d'une grande dépense, et de la longue méditation du plus savant cuisinier.

A l'égard du bourgeois des villes ou du marchand aisé, il n'est pas aussi facile à contenter, et il fait en général meilleure chère que les personnes du même état dans les autres pays. Le meilleur poisson, les coquillages les plus estimés, le gibier et surtout les meilleurs vins sont servis avec profusion sur sa table. Le commerce des Norwégiens étant très-étendu, et surtout dans la Méditerranée où ils vont vendre leurs poissons, il leur est aisé de se procurer au prix médiocre les vins les plus recherchés, et ils se prévalent de cette facilité au-delà de ce qu'exigent le besoin et la bonne économie.

Norwège.

Les Norwégiens sont logés proprement et chaudement, quoique dans des maisons de bois. Il est tout simple qu'un peuple qui fournit des poutres et des planches, à une partie de l'Europe ne les épargne pas pour lui-même. Aussi, ces maisons ont-elles de l'épaisseur et de la solidité, et quand elles sont revêtues de planches peintes à l'huile, comme c'est l'ordinaire dans les villes, et que les vides en sont bien remplis de mousse et de poix ou de goudron, elles joignent à un air de propreté qui plaît à l'œil, l'avantage d'être plus chaudes et moins sujettes à l'humidité que les maisons bâties de pierre. Mais les incendies aussi fréquens que terribles auxquels les habitans sont exposés, et dont en particulier la ville de Bergen a peut-être plus souffert qu'aucune ville du monde, peuvent faire douter qu'ils aient raison en ce point.

Les habitans appellent une chambre qui a des fenêtres, une *chambre de verre*, et c'est encore un luxe dans bien des provinces. l'évêque Pontoppidan observe que dans son diocèse de Bergen, des paysans même très-aisés, ne veulent point encore admettre cet usage fastueux ignoré de leurs ancê-

tres. Ils aiment mieux s'éclairer comme eux par un trou carré, pratiqué au haut du toit. Il faut observer que chez ces paysans philosophes les chambres n'ont point de plancher supérieur, que le toît seul en fait les fonctions, et que le trou se ferme à volonté au moyen d'un panneau de bois sur lequel on tend de la baudruche ou la vessie de quelque animal. On baisse ou on lève le panneau au moyen d'une longue perche qui est encore à d'autres égards un meuble de grande conséquence, car tout homme qui entre dans la maison pour y faire quelque commission importante, et en particulier pour y porter des propositions de mariage, doit tenir eette perche dans ses mains pendant tout le temps qu'il expose le sujet de sa visite. Ce même trou sert, comme dans beaueoup d'autres pays, au passage de la fumée, et par-là on évite la dépense d'une cheminée. Norwège.

Dans les campagnes, la crainte de l'incendie engage les habitans à bâtir leurs maisons assez loin les unes des autres, comme Tacite remarque que les Germains le pratiquaient de son temps. Ces maisons sont au milieu des terres qui appartiennent à la famille, et l'on en voit souvent qui

Norwège.

forment le point de vue le plus singulier, ou pour parler avec les Anglais, le plus romantique. Ce sont des habitations assises sur quelque pointe de rocher élevé, et quelquefois très-escarpé, au haut duquel on ne monte que par un sentier très-étroit, où il a fallu souvent pratiquer des degrés de bois ou de pierre. Ces maisons attirent d'autant plus l'attention des voyageurs dans ces situations bizarres, que ce ne sont pas de simples et chetives cabanes de paysan, comme en d'autres pays, mais ordinairement six, huit ou même dix bâtimens différens qui ont tous leur différente destination. Le plus souvent aussi, le maître de la maison a une forge et un moulin à eau pour son usage particulier; car ici, comme en Suisse, la nature a répandu d'une main libérale les fontaines et les ruisseaux.

On voit encore chez les Norwégiens modernes un autre effet attribué au climat, ou du moins une preuve qu'ils ne se sont pas beaucoup mêlés avec les étrangers. Ils ont tous les cheveux blonds et les yeux bleus et vifs, à la réserve d'un petit nombre. La même cause, dit-on, qui blanchit en hiver les plumes des oiseaux, le poil des lièvres et de la plupart des ani-

maux de leur pays, fixe en Norwège le siége de la couleur blonde pour les cheveux, de la bleue pour les yeux, et de la blanche pour les teints. Le même climat produit le même effet en Suède. Norwège.

L'embarras est de comprendre comment à côté de cette race d'hommes grands, blonds, aux yeux bleus, courageux et guerriers, se trouve aussi fixée de temps immémorial une race petite, brune, bazanée, aux petits yeux noirs, au visage applati, aux grosses lèvres, enfin la pacifique et timide race des Lapons. Elle commence, relativement a la Norwège, dans la province même de *Drontheim* où sont les habitans les plus Norwégiens, si je puis ainsi parler de toute la Norwège. Je sais que des savans à qui je dois tout respect, se tirent d'affaire en disant que lorsque le froid est extrême, il produit quelques effets semblables à ceux de la chaleur excessive; que le froid doit dessécher la peau, l'altérer, et lui donner une couleur bazannée, mais j'avoue que je ne saurais trouver cette explication satisfaisante. Si cela était il y aurait entre le Norwégien et le Lapon, entre les cheveux très-blonds et les cheveux très-noirs, des nuances qui corres-

Norwège.

pondraient aux degrés de froid, et la Norwège et la Suède seraient peuplées d'une race qui participerait de la Germanique et de la Lapone. Mais il arrive précisément le contraire, puisque c'est dans les provinces de Norwège et de Suède qui touchent à la Loponie, que sont les hommes les plus distans des Lapons par la taille et par la couleur.

Quoiqu'il en soit de cette question obscure et oiseuse, il paraît du moins certain que dès le temps de la plus haute antiquité, il y a eu deux races principales dans cette partie du globe que nous habitons, la race Celtique ou Germanique qui a peuplé tout l'Occident, le Midi et une partie du Nord. L'autre que j'appelerai la race Tartare, qui s'est emparée du reste du nord et du nord-est de l'Europe sous le nom de Tartares, Sarmates, Russes, Polonais, auxquels je joins les Finlandais, les Huns, les Lapons, les Samoïdes, quoique je n'ignore pas qu'il y ait entre ces nations d'assez grandes différences; les traits, la physionomie, la couleur ont distingué et distinguent encore aujourd'hui ces deux races principales, malgré leur mélange, leurs caractères distintifs sont encore saisis facilement par

tous ceux qui ont été à portée de les comparer, et un coup d'œil jeté sur la carte suffit pour faire voir que ces caractères ne tiennent point au climat. L'histoire nous apprend aussi qu'ils sont très-anciens. Leur origine appartient donc à quelque cause d'une grande antiquité, cause qu'il sera, je pense, toujours bien difficile de connaître.

Norwège.

On ne peut contester les dispositions naturelles des Norwégiens pour les arts, ni les progrès qu'ils y faisaient même sans le secours d'aucune théorie. Il est constant qu'ils n'en ont pas moins pour les sciences, et qu'en particulier ceux qui habitent l'intérieur du pays et les montagnes paraissent doués de la vivacité et de la pénétration qui peuvent faire réussir dans cette étude. Loin que le froid glace et engourdisse chez eux les facultés de l'esprit, on a remarqué que plus on va au nord, plus on leur trouve du feu et de la vivacité, en sorte que les habitans de la province de Drontheim, la plus septentrionale du royaume est celle qui produit les hommes les plus intelligens. L'ancienne histoire de Norwège prouve la vérité de cette observation, autant que les relations modernes,

Norwège.

et il paraît évident par plusieurs traits de la mythologie du nord ou de l'Edda, qu'elle a eu des Norvégiens pour auteurs ou pour rédacteurs.

Les longues calamités que la Norwège a essuyé pendant plusieurs siècles, et le défaut de secours et d'encouragemens ont cependant ralenti le développement du génie naturel des Norwégiens, du moins relativement aux sciences. Il n'est que peu d'écrivains d'un certain mérite à citer depuis plusieurs sièles, et je doute que la liste assez longue qu'en produit l'évêque Pontoppidan suffise pour illustrer une nation. Ce sièle a cependant produit *Sevening*, bon critique et profond littérateur, et quelques naturalistes estimés. Mais je ne vois dans cette liste aucun Norwégien qui ait fait briller à un certain degré ce qu'on est convenu d'appeler du génie, excepté le baron de *Holberg*. Cet homme vraiment doué de grands talens, remarquable d'ailleurs par l'usage qu'il en a fait et par diverses singularités de sa vie, mériterait sans doute d'être plus connu qu'il ne l'est hors de son pays.

Portons un coup-d'œil général sur cette vaste étendue dont nous venons de consi-

dérer les détails physiques et géographiques les plus remarquables. La Norwège offre à l'admiration de l'homme, ces formes imposantes, ces grands effets qui caractérisent les pays de montagnes. Elle se distingue même par des traits particuliers qu'on retrouverait difficilement ailleurs. Depuis le cinquante-septième degré de latitude jusqu'au soixante-onzième, que de gradations, que de nuances à observer ! Aux beautés des sites se joignent celles des phénomènes que présentent les contrées septentrionales et les aurores boréales, les belles nuits d'été, les nuits non moins belles d'hiver, où la lune va être si brillante, varient le grand tableau des montagnes, des eaux et des bois. A l'aspect de ces cimes déchirées, de ces masses de granit, jetées dans le creux des vallons, de ces bras de mer lancés entre les rochers et les terres, l'imagination s'agite, et prenant un essort hardi, analogue aux objets qui la frappent, elle franchit l'espace des siècles et assiste à ces combats des élémens qui ont tour-à-tour dévasté et régénéré le globe que nous habitons.

Norwège.

Les îles *Foeroe* forment un groupe dans la mer du nord, entre le 61.e et le 62.e

Norwège.

degré de latitude. Elles ont à l'est la Norwège, au sud-est, l'Écosse et les îles voisines, au Midi, l'Islande, à l'Est, le Groenland, et au Nord-Est, l'Islande. Les îles habitées sont au nombre de dix-sept, celles qui ne le sont pas servent de pâturages. L'étendue carrée de ces différentes terres est d'environ quarante milles. *Stroemœ* la plus grande des îles a six milles de long sur deux de large. Les îles Foeroe sont autant de rochers recouverts de terre et d'autres substances minérales. La mer forme plusieurs golfes et les courans sont nombreux et rapides. Quoique le climat soit plus tempéré et moins variable qu'en Islande, il produit à peu près les mêmes effets sur les plantes, sur les animaux et sur l'homme.

Les ressources naturelles de ces îles, la manière de les faire valoir, et l'économie générale ne diffèrent presque à aucun égard de ce que présente l'Islande. L'éducation du bétail et celle des moutons surtout, la chasse, principalement celle des oiseaux sauvages et la pêche de la morue forment les principaux objets. Une industrie manufacturière adaptée aux circonstances locales s'y joint généralement. On a découvert dans

îles des mines de cuivre qu'on a voulu tre à profit, elles n'ont cependant pas trouvées assez riches pour encourager ploitation. Les habitans de ces îles sont ıme les Islandais d'origine Norwégienne. parlent une langue composée de l'an- gothique et du danois; on vante leur ɔitalité et la douceur de leur caractère. :onnaissent encore très-peu les commo-s de la vie. Leurs maisons sont des :ces de huttes; ils se servent rarement nge et couchent sur la paille; leur nour-re consiste principalement en viande ıée à l'air, en laitage, en poisson et ;ruau. Au lieu de beurre, ils mangent suif ou de la graisse de baleine; ils ai-ıt, comme les Islandais, les échecs et rictrac, s'appliquent souvent à la lec-: et observent le cours des astres.

Norwège.

VOYAGE DE SCHEFFER EN LAPONIE.

CHAPITRE II.

Description de la Laponie. — Stature, mœurs de ses habitans. — Leurs cabanes. — Leur religion. — Leur manière de voyager. — Montagne de Windso, sur laquelle est un fameux monument — Foires de la Laponie. Chasse ordinaire des Lapons. — Aurores boréales. — Jour d'été et d'hiver. — Commerce de pelleteries qui consistent surtout en petit gris et en hermines.

Laponie.

LES Lapons habitent entre le 69.e et le 75.e degré de latitude, et entre le 38.e et le 58.e degré de longitude. La Laponie comprend la partie la plus septentrionale des monts *Severnoi*, dont la pente vers l'orient et le midi se termine en monticules désertes ou couvertes de forêts, et

remplie de marais et de lacs. Aujourd'hui le pays entier est soumis à trois puissances : la partie du nord appartient au Danemarck : celle de l'orient est sujette à la Russie ; la plus considérable qui confine à la Norwège d'un côté, et de l'autre à la Finlande, est sous la domimation de la Suède. Laponie.

La Laponie Suédoise est divisée en six provinces ou préfectures qui prennent leur nom des rivières qui les arrosent. Elles composent trois grands gouvernemens, d'Angermanie, de Torneo et de Kiemi, à la tête desquels sont trois sénateurs Suédois. Ils ont sous eux d'autres officiers dont l'emploi est de lever les tributs et de rendre la justice.

La Laponie se présente sous un aspect hideux, l'hiver y dure pendant près de dix mois, et l'obscurité pendant deux ou trois. Des nuées de mouches qui se forment pendant l'été, forcent les Lapons à vivre au milieu d'un tourbillon de fumée, la végétation y est d'une rapidité étonnante. Dès que l'été se fait sentir, la terre qui, quelques jours auparavant était couverte de frimats, le devient de verdure et de plantes. Alors les longs jours font oublier les longues nuits. Il est vrai que ces nuits sont

Laponie.

belles : un ciel pur, des étoiles brillantes ; les aurores boréales, la clarté de la lune pendant la moitié de son cours, rendent ces longues nuits peu différentes du jour. Il est encore vrai que si les Lapons s'occupaient de l'agriculture, elle y prospérerait, puisque le blé qu'on y sème mûrit dans l'espace de huit à neuf semaines.

Tous les Lapons sont d'origine Finoise; on nous les peint comme très-petits, quoiqu'ils soient d'une taille moyenne et d'une complexion forte : ils ont le visage plat, le teint olivâtre, les joues enfoncées, les yeux gris, la barbe peu épaisse, les cheveux bruns, serrés et droits : leur manière de vivre les rend durs, très-lestes, mais paresseux : Ils ne manquent ni d'adresse, ni de bon sens : leur caractère est paisible : ils sont très-soumis à leurs supérieurs, gais en société, méfians, trompeurs dans le commerce, et tellement épris de leur pays et d'eux-mêmes, que dès qu'on les transplante, ils meurent de nostalogie, qu'on appelle vulgairement maladie du pays. Ce peuple est si peu ceurageux que les rois de Suède ayant essayé de former un régiment Lapon, ils furent obligés de le licen-

cier

cier et de renvoyer ces poltrons errer dans leurs forêts. Laponie.

Les Lapones sont petites et assez jolies dans leur jeunesse : elles sont chastes, complaisantes et d'une irritabilité extrême ; ce qu'on observe aussi quelquefois parmi les hommes. Il n'est pas rare qu'une Lapone s'évanouisse ou tombe dans des accès de frénésie pour une étincelle de feu, pour un bruit inattendu, ou a la vue subite d'un objet étranger. Dans ces espèces de paroxismes, elles se débattent et frappent ceux qui les entourent. Dans les conversations familières, on voit communément ceux qui écoutent, remuer les lèvres comme ceux qui parlent.

La langue lapone a tant de dialectes particuliers, que les différens Lapons se comprennent à peine les uns les autres : ils n'ont ni lettres, ni écriture : ils ont des hiéroglyphes dont ils se servent dans leurs routes. De petits bâtons qu'ils appellent *pistau*, leurs tiennent lieu de calendrier, ils s'en servent au lieu de signature, même en justice : ils désignent les mois selon les productions de la nature dans le règne animal et végétal, ainsi que les Polonais.

Parmi les Lapons, la distribution des

Laponie.

rangs est fondée sur l'âge et les biens. Le désir de s'en procurer est leur plus grande passion. L'intérêt les rend durs envers l'indigence.

Malgré l'introduction du christianisme, les Lapons ont conservé leurs mœurs nomades. Ils se partagent en *Lapons pêcheurs* et *Lapons montagnards*. Les premiers demeurent toujours dans le voisinage ou sur les bords de quelques rivières et lacs pour y chercher leur subsistance. Les derniers cherchent leur nourriture sur les montagnes et aux environs, avec leurs troupeaux de rennes, selon la saison, et sont presque toujours ambulans. Ce sont d'excellens pasteurs, ils sont riches en comparaison des Lapons pêcheurs. Il y en a qui possèdent depuis cinq cents jusqu'à mille rennes, et qui outre cela ont encore de l'argent et des ustensiles du même métal. Ils marquent leurs rennes aux oreilles, et les divisent par classes. Ceux qui n'ont qu'un petit troupeau donnent un nom à chaque renne. Ils châtrent les mâles qu'ils ont de trop; ces rennes châtrés sont alertes, grands, forts et beaux : on s'en sert pour le traînage. Aussi les Lapons en font-ils tant de cas, que le compliment le plus flatteur

qu'ils puissent se faire est de s'appeler [redacted] renne châtré, *haert jetz*. Les rennes leur Laponie. tiennent presque lieu de tout : elles se nourrissent en été des herbes et de feuilles des montagnes : en hiver elles grattent la neige, et se repaissent d'une mousse particulière : elles ne sont point enfermées dans des étables ; elles errent dans les forêts ; dès que leurs possesseurs en ont besoin, ils les cherchent, les appellent, les attèlent à des traîneaux. La course finie, ils les détèlent et les renvoient brouter en liberté.

Outre le soin des rennes, la pêche et la chasse, les hommes s'occupent encore de la construction des canots, qui sont petits, légers et compacts. Ils font des traîneaux auxquels ils donnent la forme d'un canot, des attelages pour les rennes, toute sortes de meubles de bois, des tasses, des gobelets qu'ils sculptent, ou garnissent d'os, d'étain ou de corne. Ce sont les hommes qui font la cuisine, car les femmes ne s'en mêlent pas ; elles s'occupent des filets pour la pêche, à sécher les poissons, à traire le lait des rennes, et à tanner les peaux : elles préparent les nerfs des rennes pour en faire du fil, et se servent au lieu de filières de cornes de [illegible] percées.

Laponie.

Les Lapons n'ont point de linge, ils demeurent dans des cabanes en forme de tentes, faites de perches fixées en terre et pliées par le haut en forme de voûte presque ronde : ils laissent au sommet une ouverture pour servir de cheminée. Une cabane à quatre ou cinq brasses de diamètre, et un peu plus d'une toise de hauteur. Ils les couvrent selon la saison ou leurs facultés, de broussailles, d'écorces de bouleau, de gazon, de gros drap, de feutre ou de vieilles peaux de rennes. Pour le feu il y a dans le centre un endroit entourré de pierres, au-dessus duquel descend une chaîne pour la marmite. Ils ne se tiennent jamais debout dans leurs cabanes, mais assis sur les talons autour du feu. La nuit ils se couchent tout nus, et pour séparer les quartiers, ils posent des perches entr'eux; ils se couvrent de leurs habits ou se couchent dessus; en hiver, ils mettent les pieds nus dans un sac fourré.

Leurs meubles sont des marmites de fer ou de cuivre, des tasses de bois, des cuillères, des gobelets d'étain et d'argent, les instrumens de chasse et de pêche. Pour ne pas porter avec eux ce dont ils ont besoin dans leurs courses, ils font de petites ca-

banes dans les forêts : ils les construisent sur des troncs d'arbres, qu'ils coupent environ à la hauteur d'une toise au-dessus de la racine : c'est dans ces cabanes élevées qu'ils déposent leurs meubles et leurs provisions, ils ne les ferment pas, et ils sont si honnêtes que cela suffit.

Laponie.

La chasse, la pêche et surtout les rennes forment la nourriture des Lapons; l'ours est le mets le plus recherché. Leurs provisions d'hiver consistent en chair et poissons séchés à l'air; ils mangent l'un et l'autre cru et sans apprêt : il ont coutume de laisser geler le lait des rennes dans l'estomac de ces animaux. Quand ils veulent faire usage de ce lait gelé, ils en coupent des morceaux avec la hâche. Leurs assaisonnemens sont la graisse des chiens de mer, et le sel s'ils peuvent s'en procurer. Ils font aussi des soupes avec un fromage si gras, qu'il s'enflamme lorsqu'on l'approche du feu. Ils aiment beaucoup l'eau-de-vie.

Veut-on manger? le chef de la famille étend par terre une natte, car jamais ils ne mangent sur la terre nue, hommes et femmes se couchent autour de cette natte couverte de plats. Chaque lapon porte tou-

Laponie.

jours sur lui un couteau, une cuillère et une tasse. On donne à chacun sa portion. Avant et après le repas, ils font une courte prière, et lorsqu'ils ont mangé, ils se donnent mutuellement la main, ils l'accompagnent d'un baiser dans leurs visites, en disant, je te salue ; ils étendent par terre des habits, afin que les personnes qui viennent les voir, puissent s'asseoir dessus : la place de distinction est entre le maître et la maîtresse.

Les Lapons se lavent dans les rivières, les deux sexes ensemble, tous les samedis, jour qui passe chez eux pour le plus saint de la semaine. Ils enfouissent dans la terre l'argent dont il peuvent se passer, dans l'espérance d'en faire usage dans l'autre monde.

Les Lapons sont tributaires des puissances sur le territoire desquelles ils ont établi leurs habitations, mais comme leurs courses les font souvent changer de demeure, il y en a qui payent tribut à deux couronnes, et quelques-uns même à toutes les trois. Ces impôts sont si modiques, et les Lapons si doux, qu'il n'en résulte jamais aucune dispute. L'éducation des enfans est très-dure : ceux qui y résistent sont vigoureux et alertes ; ce qui contribue beaucoup à leur donner un tempérament fort, c'est

leur caractère exempt de soucis, leur tempérance, leurs courses continuelles, ainsi que la situation élevée qu'ils choisissent pour leurs habitations.

Laponie.

La stérilité est comme chez les Juives, un opprobre parmi les Laponaises : elles accouchent souvent sans peine, les maris leur donnent les secours nécessaires, attendu que les habitations sont trop éloignées pour qu'on puisse attendre le secours des autres femmes. Leurs berceaux sont petits, légers et faits en forme de navette de tisserand, ou d'un canot pointu aux deux bouts; on y met les enfans tout nus sur la mousse, on les suspend dans les cabanes ou à une branche d'arbre, et dans leurs marches, les mères les portent derrière le dos, le père donne à l'enfant nouveau né une renne femelle, tous les produits de ce renne appartiennent en propre à l'enfant; lorsqu'il fait sa première dent, le père, s'il est riche, lui fait présent d'un second renne.

Les parens ne souffrent pas qu'un jeune homme se marie avant qu'il ne soit en état de tuer un renne. La noce se fait chez la fiancée qui paraît devant les convives la tête nue, tandis que les femmes et les filles l'ont toujours couverte. Leurs divertisse-

Laponie.

mens ordinaires sont un jeu d'oie, espèce de jeu d'échec à treize pions qui représentent des oies et un renard. Ils dansent et chantent, mais leurs sons sont désagréables.

Les Lapons enterrent leurs morts sans cercueil, tout habillés, et quelquefois tout nus suivant les cantons. Ceux qui sont païens, enterrent leurs plus célèbres chasseurs près des endroits destinés aux sacrifices; ils couvrent ordinairement le tombeau d'un traîneau renversé, ils y placent quelques nourritures.

Tous les Lapons suédois, danois et le plus grand nombre des Lapons russes sont chrétiens de nom; on trouve parmi eux un mélange de cérémonies chrétiennes et païennes. Les payens au lieu de temples, ont des montagnes consacrées, auxquelles ils donnent toujours le nom de leurs rennes. Ils ont des lacs et des fleuves sacrés : lorsqu'on fait la pêche dans ces lacs, il est défendu de parler, d'avoir un chien avec soi, et de se faire aider par une femme.

Ils font des offrandes lorsque des épidémies régnent parmi les rennes, ou en cas de maladies, de mariages stériles. C'est toujours à un magicien qu'ils demandent à laquelle de leurs divinités il faut s'adresser,

quelle offrande il faut porter, et en quel endroit il faut la déposer. Le magicien se sert souvent de son tambour magique, qui est une boîte ovale couverte d'une peau, et garnie de plusieurs cordons et de différens ornemens, des figures de corps célestes, d'animaux, d'oiseaux, et plusieurs autres caractères sont tracés sur cette peau. Le sorcier pose un anneau sur le tambour, y frappe avec la baguette qui est une corne de renne, et d'après la figure sur laquelle la vibration de la peau fait tomber l'anneau, il répond à toutes les questions, et prédit l'avenir; ils attribuent à leurs sorciers le pouvoir de procurer ou d'empêcher le vent et la pluie, de produire et de détruire les insectes, de parler aux revenans : mais ils croient en même temps que le tonnerre poursuit les magiciens, et de là leur proverbe: *Sans le tonnerre le monde périrait par la magie.*

Laponie.

En vain les rois de Suède ont rendu des ordonnances très-rigoureuses contre ces prétendus nécromanciens, ils n'ont pu détruire le penchant de ce peuple pour l'art illusoire et méprisable des enchantemens, des divinations et des sortiléges. La nation ajoute une foi aveugle à ce que débitent ces

Laponie. imposteurs, et les maîtres des bâtimens dans le nord, sont tellement leurs dupes, que souvent ils leur achètent une corde magique, qui contient un certain nombre de nœuds, qu'ils défont suivant les indications des magiciens pour se procurer les différens vents dont ils ont besoin. Les Lapons conservent encore le culte de plusieurs des dieux teutoniques, et on trouve aussi parmi eux des restes des institutions des Druides : il croyent à la transmigration des ames, et ont des fêtes destinées au culte de certains génies qu'ils croyent habiter dans l'air et avoir une grande influence sur les actions des hommes, mais comme ces êtres n'ont ni forme ni substance, on n'en fait ni images ni statues.

Les femmes ont meilleure mine que les hommes, qui sont communément laids, difformes et ont la tête trop grosse pour le corps : elles sont presque vêtues comme les hommes, à l'exception de quelques ornemens particuliers : par exemple, leur ceinture est plus large et plus ornée, elles y attachent des chaînes de laiton, de petites lames d'argent ou d'étain découpées en fleurs, en étoiles, en oiseaux ; à chaque chaîne est suspendu un étui, un couteau

ou une bourse, et le poids de ces ornemens qui est très-lourd, pèse quelquefois plus de vingt livres. Tout cet attirail, sans cesse balancé par leur marche, produit un cliquetis qui leur donne un air de considération.

Laponie.

Nous étions à peine arrivés à Tornéo, qu'on nous parla du fameux voyage des académiciens dans le nord. Tout le monde sait que l'académie des sciences de Paris voulant faire décider la célèbre question de la figure de la terre, envoya quelques-uns de ses membres sous l'équateur, pour mesurer le premier degré du méridien ; et d'autres vers le nord pour mesurer le degré le plus septentrional. On vit partir avec la même ardeur ceux qui allaient s'exposer au soleil de la zône torride, et ceux qui devaient éprouver les rigueurs de la zône glacée. Ces derniers furent MM. de Maupertuis, Camus, Clairault et Monnier, auxquels se joignit comme associé, M. l'abbé Outhier. Ces illustres voyageurs partirent de France avec tout ce qui leur était nécessaire pour le succès de leur entreprise, et la cour de Suède donna des ordres qui leur firent trouver toutes sortes de secours dans les provinces les plus reculées de la Laponie. Ils partirent de Stockholm pour se rendre

Laponie.

au fond du golfe de Bothnie où est située la ville de Tornéo. C'est-là que se tient pendant l'hiver la principale foire des Lapons, lorsque la mer et les lacs sont assez glacés pour leur permettre de s'y rendre en traîneau. Le commerce de cette ville se fait en poisson, les habitans en fournissent à toutes les provinces de la mer Baltique, ils en salent une partie et fument l'autre. Ces mêmes habitans n'ont pas oublié que *Regnard*, le second de nos poètes comiques, accompagné de MM. de Corberon et de Fercourt, sans autre motif que celui de voir de nouveaux pays, avaient voyagé dans la Laponie, on voit encore leurs noms gravés sur la pierre et sur le bois : et ces inscriptions portent qu'ils ne se sont arrêtés que lorsque la terre leur a manqué, la principale écrite en latin, et placée sur une montague au bord du lac *Tornotresck*, d'où sort le fleuve Tornéo, est datée du 22 août 1681.

La longueur de ce lac est d'environ quarante lieues. Les montagnes dont il est environné, sont d'une hauteur qui en dérobe le sommet à la vue ; et la neige qui les couvre, les confond avec les nues, auxquelles elles paraissent toucher. On nous dit qu'en montant sur la plus haute, nous

découvririons toute l'étendue de la Laponie. Nous mîmes quatre heures pour arriver à la cime par des chemins impraticables : de là, nous découvrîmes en effet un pays immense, depuis les montagnes de Norwège, jusqu'au Cap Nord et la mer Glaciale. Sur un roc fort dur, qui fait la pointe de cette montagne, est gravée l'inscription, conçue en quatre vers latins, dont voici le dernier :

Laponie.

Hic tandem stetimus, nobis ubi deficit orbis.

Il est un autre monument que les Lapons vantent comme la merveille de leur pays, et dans lequel ils croient que sont renfermées les sciences les plus sublimes. Ils en mettent la situation au milieu d'une vaste forêt qui sépare le golfe de Bothnie de l'Océan. La curiosité nous engagea à en faire la visite. Nous étions au mois d'avril ; il fallait, sur la foi des Lapons, risquer tous les inconvéniens de la gelée, dans un désert sans asyle ; et la manière dont on voyage dans ce pays, augmentait encore les difficultés.

Dès le commencement de l'hiver, on marque, avec des branches de sapin, les chemins qui doivent conduire aux lieux fréquentés. A peine les traîneaux ont foulé

Laponie.

la première neige qui couvre les routes et commencé à les creuser, qu'une nouvelle neige, répandue de tous côtés par le vent, les relève et les tient de niveau avec le reste de la campagne. D'autres voitures qui passent, refoulent cette neige, que d'autre neige vient bientôt recouvrir ; et quoique ces chemins, alternativement creusés et recouverts, ne paraissent pas plus élevés que le reste du terrain, ils ne laissent pas de former des espèces de chaussées, d'où l'on ne peut s'écarter à droite ou à gauche, sans tomber dans des abîmes de neige. On a besoin d'une attention continuelle, pour ne pas sortir d'une espèce de sillon qui est ordinairement creusé, vers le milieu, par le passage de tous les traîneaux. Mais au fond des forêts, dans les lieux qui ne sont point fréquentés, il n'y avait pas même de tels chemins, et nous ne nous retrouvions qu'à l'aide de quelques marques qu'on laisse aux arbres. Quelquefois les rennes enfoncent jusqu'aux cornes dans la neige; et un voyageur qui serait surpris alors par un ouragan, ne reconnaîtrait plus ni le chemin qu'il cherche, ni celui qu'il a tenu.

Sans avoir éprouvé ces fâcheux accidens, nous n'en eûmes pas moins de peine à

traverser une forêt où il fallait, à tout moment, laisser reposer nos rennes, et leur donner de la mousse dont nous avions fait provision. C'est toute leur nourriture : les Lapons la mêlent avec de la neige et de la glace, pour en former des pains fort durs, qui servent en même temps de fourrage et de boisson aux animaux. Laponie.

Nous arrivâmes enfin à la montagne de *Windso*, sur laquelle est le monument que nous allions visiter; mais il était enseveli dans la neige, et nous le cherchâmes long-temps sans pouvoir le découvrir. A force de travail, nous trouvâmes l'objet de notre curiosité; nous ôtâmes la plus grande partie de la neige, et fîmes un grand feu pour fondre le reste. Ce monument fameux est une pierre de forme irrégulière, qui sort de terre, de la hauteur d'un pied et demi, et qui n'en a pas plus de trois de largeur. Sur une de ses faces sont écrites deux lignes fort droites, composées de caractères inconnus, longs d'un pouce, et taillés avec assez de profondeur. Quoique ces traits paraissent gravés avec le fer, je n'ose assurer qu'ils soient de la main des hommes, ou le jeu de la nature.

Laponie.

Si l'on consulte la tradition du pays, ces caractères sont une inscription fort ancienne, qui contient de grands secrets. Mais quelle attention peut-on faire au témoignage des Lapons sur un point d'antiquité, eux qui ne savent pas même leur âge? Cette pierre n'a point assurément la beauté des monumens grecs et romains; mais si ce qu'elle contient est une inscription, c'est vraisemblablement la plus ancienne de l'univers. Le pays où elle se trouve, n'étant habité que par une espèce d'hommes qui vivent presque en sauvages, on ne peut pas croire qu'ils aient jamais eu des événemens bien mémorables à transmettre à la postérité, ni, quand ils en auraient eu, qu'ils en eussent connu les moyens. On ne saurait supposer non plus que ce pays, dans la position où il est, ait jamais eu d'autres habitans plus civilisés. Il semble donc que l'inscription doit avoir été gravée dans des temps où cette contrée se trouvait sous un autre climat, avant quelqu'une de ces grandes révolutions que la terre paraît avoir essuyées.

Nous n'eûmes pas plutôt satisfait notre curiosité que nous revînmes à Torneo. Nous rencontrâmes sur le fleuve plusieurs caravanes

caravanes de Lapons qui portaient leurs marchandises à la foire et formaient une longue file. La premiere renne suivait un homme qui marchait à pied, la seconde était attachée à la première, et ainsi de suite jusqu'à trente et quarante qui, toutes attelées à leur traîneau, passaient par le petit sillon que la première avait tracé dans la neige et que les autres y avaient creusé. Lorsqu'elles commençaient à se lasser, on les rangeait en cercle; elles se couchaient dans la neige et on leur distribuait de la mousse. Leurs conducteurs, qui ne sont guère plus difficiles qu'elles, se contentaient d'allumer un grand feu, et se couchaient aussi sur le fleuve, tandis que leurs femmes et leurs enfans tiraient, des traîneaux, quelques poissons qui devaient faire tout leur soupé.

[redacted]
Laponie.

Ces peuples mènent une vie si errante, qu'on ne saurait jamais où les prendre s'ils renonçaient à se trouver aux foires; mais le besoin qu'ils ont de fer, d'acier, de couteaux, de cordes et d'autres secours, les rassemblent nécessairement dans ces lieux, où l'on a soin de leur faire trouver tout ce qui peut leur être nécessaire.

Les foires les plus célèbres sont celles

Laponie.

du 6 janvier, du 25 du même mois et du 2 février. Les marchands y arrivent de toutes les parties de la Suède, du Danemarck, de la Laponie et de la Norvège. Le chef qui y préside est accompagné d'un homme de loi, d'un officier de police et d'un prêtre; le premier, pour juger les différends, le second pour maintenir le bon ordre; le prêtre, pour marier, baptiser, enterrer et surtout pour recevoir les présens que lui font les Lapons, chacun selon ses facultés. Les plus dévôts offrent à l'église des fourrures de petit gris, qu'ils suspendent aux murs du temple, et des peaux de rennes qu'ils étendent en forme de tapis, sur le pavé qui conduit à l'autel.

Les marchandises que les Lapons apportent à la foire, sont des pelleteries, des habits, des gants, du poisson sec, des peaux de rennes et des fromages faits du lait de ces animaux. Ils prennent en échange de l'eau-de-vie, du tabac, du drap, de la toile, des ustensiles de ménage ou de l'argent. Ce commerce se fait d'autant plus aisément que toutes ces choses ont un prix qui ne varie point. On sait ce que vaut chaque marchandise, et il n'y a pas plus de difficulté à troquer ces fourrures pour

de l'eau-de-vie, que nous en avons à changer un écu contre de la monnaie.

Laponie.

La chasse est l'occupation la plus estimée ; celle de l'ours se fait avec une sorte d'appareil, et il n'y a point de titre d'honneur plus réel que d'avoir tué un de ces animaux. Chaque fois qu'un Lapon coopère à la mort d'un ours, il fait de son poil une petite houppe qu'il porte à son bonnet. Ces espèces d'aigrettes sont autant de signes de force et de valeur qui le constituent un des héros du pays. Plus il a sur lui de ces marques de courage, plus il est considéré dans la nation, et on les regarde comme des preuves de bravoure, moins équivoques que les cordons si vantés de la plupart de nos ordres de chevalerie. Quand un Lapon a observé sur la neige la trace d'un ours, il s'étudie à découvrir sa retraite, et vient en triomphe l'apprendre à ses voisins qui lui défèrent sur-le-champ le commandement de la chasse. On attend que la neige s'affermisse, parce qu'alors il est plus aisé de courir dessus avec des patins. Ce sont des pièces de bois longues de plusieurs pieds, relevées en pointe par-devant, et attachées comme une

Laponie.

sandale par le moyen d'un bâton qu'ils tiennent à la main, et où d'un côté est attachée une petite planche ronde, afin qu'il n'entre pas dans la neige, et de l'autre un fer pointu pour percer les bêtes qu'ils rencontrent : ils s'élancent avec une vitesse si extraordinaire, qu'il n'est point d'animal qu'ils n'attrapent facilement.

On convient du jour de la chasse, et l'on consulte le devin sur le succès de l'entreprise. Si ses réponses sont favorables, on entre dans la forêt, et celui qui a le premier découvert les traces de l'ours, est le conducteur de la troupe. Il ne doit avoir d'autre arme qu'un bâton, auquel est attaché un gros anneau de cuivre. Le sorcier marche après lui, muni de son tambour et suivi du chasseur qui doit donner le premier coup à la bête. Les autres viennent à leur rang et chacun a sa fonction particulière. L'attaque se fait au bruit d'une chanson par laquelle ils prient l'ours de ne leur faire aucun mal, et de ne pas rompre les armes qu'ils emploient contre lui. Arrivés près de l'animal, c'est à qui montrera plus d'intrépidité. L'un le frappe avec une hache, l'autre avec un coutelas, celui-ci le

perce avec sa hallebarde; celui-là le renverse d'un coup de mousquet. La bête ainsi attaquée meurt sur la place, et une chanson, entonnée par le capitaine, est au lieu de cor, le signal de la victoire. Alors tout le monde se livre à la joie et fait retentir la forêt de cris d'alégresse. Laponie.

On met l'ours sur un traîneau et on le conduit dans la cabane, où il doit servir à régaler ses vainqueurs. La renne qui l'a mené est dispensée de travailler pendant un an, et chaque chasseur a son ordre marqué pour la préparation du festin. Quand les viandes sont cuites, on les divise en deux parts, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. Celles-ci reçoivent leur portion des mains de deux Lapons, qui annoncent leur arrivée par une chanson conçue en ces termes :

« Voici des hommes venus de Suède, de « Pologne, d'Angleterre et de France, « pour vous apporter des présens. » A ce signal, elles sortent de la cabane, viennent au-devant des députés et répondent à leur chanson, par celle-[illegible] « Venez, vous qui « arrivez de Suède, [illegible] logne, d'Angle- « terre et de Fran[illegible] nez, nous vous « mettrons des ho[illegible] de laine autour

« des cuisses. » En même temps, elles
Laponie. prennent les viandes des mains des envoyés, et leur font présent de houppes rouges. . . . .

Dans ces contrées voisines du pôle, il y a trois mois de jour continuel en été, et autant de nuit en hiver, mais alors la lune fait le même office que le soleil. Sa clarté, jointe à la blancheur de la neige, produit assez de lumière pour diriger les hommes dans leur chasse, leur pêche, leurs voyages, et tout ce qui se fait ailleurs à la faveur du soleil. Le froid est si vif dans cette saison, que l'esprit-de-vin se gèle dans les thermomètres. Lorsqu'on ouvre la porte d'une chambre chaude, l'air du dehors convertit sur le champ en neige la vapeur qui s'y trouve, il en forme de gros tourbillons blancs, et quand on sort, il semble déchirer la poitrine. Souvent le froid reçoit des augmentations si subites, que ceux qui y sont malheureusement exposés y perdent les bras et les jambes, et quelquefois la vie même; d'autrefois il s'élève des tempêtes de neige qui exposent encore à un plus grand péril. Le vent la pousse avec une impétuosité qui fait disparaître en un moment, tous les chemins. En vain on vou-

Laponie.

drait se reconnaître par la connaissance des lieux ou des marques qui se font aux arbres, on est aveuglé par l'épaisseur de la neige, et l'on ne peut faire un pas sans s'y abîmer.

Mais si la terre est si horrible dans cette affreuse région, le ciel offre de charmans spectacles. Des feux de mille couleurs et de mille figures éclairent l'atmosphère. Ces aurores boréales n'ont point de situation constante, et quoiqu'on les aperçoive principalemnt vers le nord, elles semblent néanmoins occuper indifféremment tout le ciel. Quelquefois elles commencent par former une grande écharpe d'une lumière claire et mobile, qui a ses extrémités dans l'horizon, et parcourt rapidement les airs. Le mouvement le plus ordinaire de ces lumières les fait ressembler à des drapeaux qu'on ferait voltiger. Aux nuances des couleurs dont elles sont teintes, on les prendrait pour de vastes bandes de ces taffetas qu'on nomme *flambés*. Quelquefois elles tapissent le ciel d'un rouge si vif, qu'on le jugerait teint de sang.

La chaleur est aussi insupportable en été, que le froid est excessif pendant l'hiver. Il n'y a ni printemps ni autonne, et en moins

Laponie.

d'un mois, les herbes et les feuilles poussent et prennent toute leur croissance ; mais cette saison a aussi ses tempêtes et ses dangers ; il règne quelquefois des vents si furieux, que les plus fortes maisons ne peuvent y résister. Ces ouragans amènent une si grande quantité de sable, que l'air en est obscurci. Un voyageur n'a d'autre ressource que de renverser son traîneau sur lui, et de se tenir dans cette posture jusqu'à ce que l'orage soit dissipé.

Comme la nature prive ces peuples des douceurs de nos climats, elle les dédommage par d'autres avantages, et surtout par une grande quantité de gibier. On y trouve de ces perdrix qui ont les pieds velus comme les lièvres. Cet oiseau est plus accoutumé à courrir qu'à voler, ce qui donne beaucoup de facilité pour le prendre : il est blanc et tacheté de noir sur les ailes, passe l'hiver dans le pays et se nourrit de la même herbe que les rennes : il en fait sa provision pendant l'été pour tout le temps que la terre est couverte de neige. Les autres oiseaux qu'on trouve en Laponie, sont des faisans, des gélinottes, des coqs sauvages, des aigles, des corbeaux, des cygnes, des canards, des looms, des

huppes et des knipers. Le loom est à peu-près de la grosseur d'une oie, et à le plumage violet mêlé de blanc et perlé d'une manière agréable : il se tient communément sur l'eau et vit de poisson. Le kniper est de la grosseur d'une pie, à la tête, les ailes et le dos noir, l'estomac et le ventre blanc, le bec et les jambes rouges. Les autres quadrupèdes sont les chiens, les ours, les élans, les loups, les renards, les lièvres, les martres, les petit-gris. Laponie.

Ces derniers abondent ici d'une manière incroyable. Ce sont de véritables écureuils, qui, aux approches de l'hiver quittent leur poile, et de roux deviennent gris : ils sont dans l'usage de changer de contrées. Quelque temps avant leur départ ils s'assemblent en troupes, sur le bord des lacs, montent sur de petites écorces qu'ils y trouvent, où qu'ils y apportent et qui leur tiennent lieu de nacelle, pour se transporter de l'autre côté de l'eau : leur queue, qu'ils ont soin de tenir droite, sert de voile au navire, et ils sont ainsi poussés par le vent jusqu'à ce qu'ils aient gagné le rivage. Mais ils ont comme nous des tempêtes à essuyer et des naufrages à craindre, un coup de vent peut renverser le bateau et faire périr

Laponie.

le pilote : souvent toute la flotte est submergée. Le corps de l'animal ne va point au fond, il est porté sur les bords, et on en ramasse quelquefois jusqu'à deux mille. Quand ils ne séjournent pas trop long-temps dans l'eau, leur peau n'en reçoit aucun dommage. La chasse du petit gris est si générale parmi les Lapons, que cette peau est, de toutes les fourrures, la plus commune et la moins chère.

Je fus un jour témoin d'un spectacle qui m'amusa beaucoup : j'étais sur le bord de la mer, à quelque distance d'une forêt. Une martre montée sur un arbre aperçut un aigle endormi : la martre sauta sur le dos de l'oiseau qui s'éveilla et s'envola. Elle n'abandonna pas sa proie et s'y attacha si fortement avec ses griffes, que l'aigle l'emporta avec lui : mais elle continua à le tourmenter et à le mordre, jusqu'à ce qu'il tombât épuisé. Cette chute leur fut également funeste à tous deux : car ils périrent l'un et l'autre contre un rocher.

On prétend que l'hermine, quoique plus petite que la martre, n'est pas moins dangereuse pour les gros animaux. Quand elle voit un élan ou un ours endormi, elle se

glisse dans son oreille et s'y accroche tellement avec ces dents que rien ne peut lui faire quitter prise. Alors l'animal mugit et court, jusqu'à ce que les forces lui manquent : affaibli à la longue, il tombe, languit et meurt, sans pouvoir se délivrer de son ennemi. L'hermine prend des souris comme les chats, et fait comme le renard, de terribles ravages, parmi la volaille. En été la peau de cet animal est d'un brun canelle, et blanchit en hiver. Il en est de même du lièvre, du renard : dans presque toutes les contrées septentrionales, ils ne reprennent leur couleur naturelle qu'à la fonte des neiges.

Laponie.

Il n'est point de pays où il y ait autant de poisson qu'en Laponie, c'est la marchandise dont il se fait le plus grand commerce; on ne voit nulle part plus de fleuves, de rivières, de ruisseaux, de lacs, d'étangs et de marais que dans cette contrée. Comme le terrain est ici très-inégal, il s'y forme des cataractes impétueuses qui nuissent infiniment à la navigation.

Des trois Laponies Suédoise, Moscovite et Danoise, cette dernière paraît la plus sauvage, la moins peuplée : mais autant que j'en peux juger, parce que j'en ai vu,

ou ce ce qu'on m'en a dit

Laponie. diffèrent que par plus ou

sièreté ; car le fond du

taille et de la figure est le

laids, petits, et trapus

é

D

cen

fe

es

dans

CHAPITRE III.

›yage en Islande. — État physique de ce pays. — Mœurs et genre de vie des Islandais. — Multitude inombrable des poissons qui fréquentent ces côtes. — Singularités particulières à cette contrée. — Religion et langues des habitans. — Leurs succès dans l'histoire et la poésie. — Description généıale de la Groenlande.

Islande.

‹E trajet des côtes de Norwège à celles 'Islande n'exige ordinairement que peu e jours. Il y a long-temps que ce pays a assé sous la domination des rois de Daemarck. Cette île, la plus considérable de Europe après la grande Bretagne, est nvironnée d'une partie de la mer du nord, u'il a plu aux géographes d'apeller l'océan)eucalédonien. Sa longueur de l'est à l'ouest st d'environ 120 milles de Danemarck, de 2 au degré, et sa plus grande largeur ›eut être de 50 des mêmes milles. La naure elle-même a fait le partage de ce pays.)eux longues chaînes de montagnes vont

du milieu de la côte occidentale en s'élevant continuellement jusqu'au centre du pays, d'où deux nouvelles chaînes moins considérables s'abaissant vers les côtes du nord et du midi, partagent ainsi avec les premières tout le pays en quatre quartiers qui ont pris leur nom des quatre plages du monde vers lesquelles ils sont tournés.

Islande.

L'Islande entière ne doit être regardée que comme une vaste montagne coupée par des vallées longues et profondes, cachant dans son sein des amas de minéraux, des matières vitrifiées et bitumineuses, et s'élevant de tous côtés du sein de la mer en forme d'un cône court et écrasé. Les tremblemens de terre, les volcans ont désolé de tout temps cette île malheureuse. Le *Hécla*, le seul de ces volcans dont le nom soit connu en Europe, paraît aujourd'hui éteint ; mais les principes de feu cachés dans les cavités de cette île s'échappent souvent par d'autres endroits. Il y a eu dans le siècle précédent plusieurs éruptions aussi imprévues qu'effrayantes. Du sein de ces énormes glaces, on a vu récemment s'elever des torrens de fumée, de feu et des matières fondues ou calcinées qui répandaient au loin la désolation dans les campagnes

voisines, tandis qu'elles remplissaient l'air de nuages épais et de mugissemens affreux causés par la fonte extraordinaire de tant de neiges et de glaces. On est frappé presque partout en voyageant dans ce pays par des images pareilles de bouleversemens. On y voit d'énormes monceaux de rochers brisés et tranchans, quelquefois poreux et à demi-calcinés, ou noircis, et portant les traces des ravages du feu. Les fentes et les creux de ces rochers ne sont remplis que de ces ruines effrayantes et stériles; mais dans les vallées que les montagnes forment entr'elles, et qui sont dispersés çà et là dans tout le pays, on trouve des prairies vastes et agréables, où la nature qui mêle toujours quelque douceur à nos maux, laisse un séjour supportable aux hommes, et une nourriture abondante au bétail.

Islande.

Quelquefois on rencontre avec étonnement, au haut de ces montagnes, une surface plate de trois ou quatre lieues, des pâturages excellens, des lacs même et des étangs très-poissonneux. Toute l'île est divisée en dix-huit districts ou bailliages qui forment comme autant de petites provinces le long des côtes, le centre n'est presque point habité. Les Islandais choisissent les

Islande.

bords de la mer, par préférence à l'int rieur du pays, pour y faire leur domicil parce que c'est vers les ports que sont l établissemens de la compagnie de coı merce, que ces parages fournissent bea coup de poisson; il faut aussi beaucoup ı monde pour la pêche, et qu'il leur est pl aisé de vivre de ce métier que de se livr à l'agriculture.

Dans la partie du nord, on voit presqı continuellement le soleil, depuis la mi-ju jusqu'à la fin de juillet; et dans le mois (décembre et de janvier, on ne l'aperçc que pendant fort peu de temps. Les aı rores boréales et la clarté de la lune d dommagent de la privation de cet astre.

Notre débarquement dans l'île d'Islanc se fit, au midi, dans le port d'Orebaqu assez près de Skalholt, capitale du pay Je dois prévenir qu'on donne ici en g néral le nom de *ville* à certains endroi qui appartiennent à la compagnie danoi: et où l'on négocie avec les habitans. I consistent, le plus souvent, en cinq ou s maisons de commerce, non compris l magasins, les boutiques et les cuisines ce qu'on apelle proprement un village, e inconnu aux Islandais. Chaque ferme e

bât

bâtie seule et environnée de prairies. Là, résident autant de locataires que le propriétaire peut s'en procurer, en leur louant des pâturages. Islande.

Parmi les diverses singularités de l'Islande, je ne dois pas oublier trois sources chaudes, éloignées l'une de l'autre d'environ trente toises, et dans chacune desquelles l'eau bouillonne et s'élance alternativement. Quand la première a lancé de l'eau, celle du milieu en jette à son tour, et ensuite celle qui se trouve à l'autre extrémité. La première recommence, la seconde continue et ainsi successivement, toujours dans le même ordre et avec la même régularité. Ces trois fontaines sont dans un terrain uni et découvert. Les opérations de ces trois sources se font au moins trois fois dans un quart d'heure.

Les Islandais sont en général d'une taille moyenne, bien conformés, mais ils ne sont pas fort vigoureux. Ils sont probes, bienfaisans, assez industrieux, mais fidèles et obligeans : on entend rarement parler chez eux d'un vol, et ils exercent généreusement l'hospitalité, autant que leurs moyens le permettent. Leurs principales occupations consistent dans la pêche et le

Islande.

soin de leurs troupeaux : sur les côtes, les hommes vont à la pêche en été et en hiver. Les femmes apprêtent le poisson et s'occupent à filer. Ils sont si attachés à leur pays natal, qu'ils se trouvent malheureux partout ailleurs. Un Islandais se fixe rarement à Copenhague, quelqu'avantageuses que puissent être les conditions qu'on lui propose : ils sont naturellement graves et très-religieux : jamais ils ne traversent une rivière ou tout autre passage dangereux sans se découvrir la tête et implorer la protection divine. Leur reconnaissance ne disparaît pas avec le danger, ils rendent grâces à Dieu de les avoir conservés.

Lorsqu'ils se rassemblent, leur passe-temps favori consiste à lire leur histoire. Le maître de la maison commence et les autres le remplacent tour à tour. Le jeu d'échecs est fort en vogue parmi eux, ils se plaisent aussi à réciter des vers. Quelquefois un homme donne la main à une femme, et ils chantent alternativement des couplets qui forment une espèce de dialogue : le reste de la compagnie fait de temps en temps *chorus*. L'habillement des Islandais n'est ni élégant ni très-orné, mais il est décent, propre et convenable au climat.

es femmes portent à leurs doigts des [redacted] agues d'or, d'argent et de cuivre. Les slandais sont en général mal logés : leurs naisons sont composées de cinq à six pièces : on trouve d'abord un corridor long et étroit, au-dessus duquel sont pratiqués de distance en distance, des ouvertures rondes, qui donnent passage à la lumière : elles sont fermées par de petits carreaux de verre, ou communément par une espèce de parchemin bien tendu et transparent, qui se fait avec la tunique qui enveloppe l'estomac du bœuf ou de la vache. On entre, par ce corridor, dans différentes chambres : l'une est la salle du travail. Les femmes y préparent l'étoffe pour les habits, le cuir pour les souliers : ce soin les regarde principalement. Dans une autre chambre couchent le mari et la femme ; dans une troisième les enfans et les domestiques : les autres servent de cuisine, de laiterie. Toutes ces différentes pièces ne sont éclairées que comme le corridor, c'est-à-dire, par des ouvertures pratiquées dans le toit avec de semblables châssis ; il n'y a que la salle de travail qui ait des fenêtres. Les fermiers et autres personnes un peu à leur aise, ont un appartement propre à recevoir et

Islande.

Islande.

à loger les étrangers ; c'est la principale chambre de la maison, et la seule qui ait une entrée particulière en dehors.

Tous ces bâtimens sont fort grossiers, ainsi que les meubles qui les décorent. L'Islande produit peu de bois de charpente, et pour construire un édifice on a recours à de petits soliveaux, liés à quelques piliers de pierre, entrelassés de broussailles, garnis de terre et couverts de gazon. Les meubles de ces maisons sont de peu de valeur : des lits faits d'une grosse étoffe du pays et garnis de plumes que la multitude d'oiseaux aquatiques rend très-communes, des tables, des chaises, des bancs, composent tout l'ameublement qui est de la plus grande simplicité.

La providence semble avoir eu un soin particulier des Islandais, en rassemblant près de leur île une multitude innombrable de poissons de toutes espèces. Ils arrivent d'abord sur les côtes orientales, passent ensuite sur celles du sud, d'où ils se rendent dans les grands golfes. La prodigieuse quantité de poissons qui peuplent les mers voisines de l'Islande, attire sur les côtes une quantité infinie d'oissaux aquatiques. La plus nombreuse est celle des

cygnes et des canards ; c'est aussi la plus utile, à cause de l'abondance et de la bonté de leur duvet, connu sous le nom d'*édredon*. L'oiseau qui le produit, l'arrache de son estomac, en forme l'intérieur de son nid et y pond trois ou quatre œufs ; l'habitant à qui le nid appartient, enlève le duvet et les œufs ; la femelle se déplume encore, refait son nid et pond d'autres œufs qu'on lui prend de nouveau ; alors le mâle se déplume à son tour, refait le nid, et la femelle pond des œufs pour la troisième fois ; on les lui laisse, car si on les enlevait trois fois de suite, elle n'en ferait plus et abandonnerait pour toujours ce canton malheureux, ce qui serait une perte considérable, car les petits viennent l'année suivante se multiplier dans l'endroit où ils ont pris naissance.

Islande.

Les oiseaux de proie les plus communs en Islande, sont l'aigle, l'épervier, le corbeau et le faucon ; ces derniers se prennent avec des filets, ceux de cette île ont la réputation d'être plus braves, plus adroits que tous les autres faucons de l'Europe : on assure qu'il n'est presque pas un seul nid de ces oiseaux qui ne soit connu. Il y a dans chaque canton un ou plusieurs fau-

Islande.

conniers qui n'ont d'autre occupation qu
de les découvrir ; ils ont un brevet du gou
verneur, et sont les seuls à qui cette re
cherche soit permise ; ils doivent tous êtr
du pays, et cette commision, quand ils on
du bonheur et de l'intelligence, est commu
nément lucrative. Tous les ans, le jour d
la Saint-Jean, ils se rendent à Bessested,
déposent tous les faucons en présence d
premier fauconnier de la cour ; celui-ci ré
forme les moins capables de servir, me
les autres à part, et les transporte dan
son vaisseau à Copenhague. Chacun de ce
oiseaux vaut au moins vingt écus à celu
qui l'apporte. Le trajet d'Islande en Dane
marck étant pour l'ordinaire d'environ 1
jours ou trois semaines, on fait tuer autan
de bœufs qu'il en faut pour nourrir le
faucons pendant cette traversée, et comm
on ne leur donne que de la viande fraîch
on embarque toujours quelque bétail vivan
pour les tuer successivement, à mesur
qu'on en a besoin. Ces oiseaux demander
beaucoup de soin pour être conservés durar
le voyage, ils sont rangés entre les deu
ponts du vaisseau sur des perches garnie
de coussins auxquels on les attache. Le r
de Danemarck en reçoit tous les ans d

cette île seule cent cinquante ou deux cents, et en fait des présens aux princes de l'Europe. Islande.

A l'égard des poissons qui se rassemblent près de l'Islande, il serait impossible d'en nommer toutes les espèces. Je ne parlerai point de harengs qui sont quelquefois des années entières sans se montrer : il est vrai que quand ils paraissent, ils forment une colonne si épaisse, qu'une chaloupe a peine à la pénétrer. Le retour des sardines est plus constant et plus régulier : c'est un spectacle amusant et curieux, de les voir arriver par millions, agiter par leurs mouvemens les flots de la mer, et devenir la proie d'une foule innombrable d'oiseaux qui obscurcissent le ciel et remplissent l'air de leurs cris ; à chaque instant on en voit quelques-uns se détacher, s'élancer dans les eaux comme un trait, s'y enfoncer profondément, et remonter avec leur proie dans le bec.

Mais le plus grand ennemi des sardines est le cabiliau qui ne cesse de les poursuivre pour les dévorer. Ces poissons arrivent ensemble le long des côtes d'Islande, et les habitans choisissent le temps de leur passage pour en faire une ample provision.

Islande.

La chair du cabiliau est d'un goût si excellent qu'il passe partout pour un mets délicieux. Lorsque les habitans apportent le poisson sec dans les places de commerce, ils en forment des amas aussi élevés que les maisons, et de la même façon qu'on entasse chez nous les gerbes de blé ; s'il pleut, on les couvre avec de gros draps, de peur qu'ils ne contractent de l'humidité.

Les baleines font la guerre aux cabiliaux, comme ceux-ci la font aux harengs et aux sardines : on en voit de toutes les espèces près de ces côtes, et c'est une très-grande joie pour les habitans que la prise d'un de ces animaux. Une barque s'approche de la baleine, le pêcheur lui darde un grand harpon de fer, et la barque se retire promptement. Le harpon a la marque de celui qui l'a lancé. Quand le coup a été bien porté, et que le monstre périt sur la côte où il vient échouer, on le partage entre celui à qui le harpon appartient et le possesseur du fond sur lequel on le trouve. En ouvrant une de ces baleines, on voit dans son ventre plus de six cents cabiliaux frais et vivans et une multitude innombrable de sardines, et même des oiseaux qui en tenaient encore dans leur bec.

Islande.

Je rapporterai quelques singularités de ce pays. Il y a dans cette île une espèce particulière de crystal, qui a la propriété de représenter double tous les objets qu'on regarde au travers. Les montagues qu'on appelle *Jokuls*, parce qu'elles sont continuellement couvertes de neige et de glace à leur sommet, ont cela de remarquable, qu'elles croissent, décroissent, s'élevent, s'abaissent et diminuent perpétuellement; chaque instant, pour ainsi dire, ajoute à leur forme ou la diminue, on trouve des montagnes de glace inaccessibles, où la veille on voyait un chemin et des pas de voyageurs; si l'on veut suivre ces traces, on les perd tout d'un coup au pied d'un énorme monceau de glace qu'il est impossible de traverser: si l'on en fait le tour, en remontant à droite ou à gauche, on retrouve ces mêmes pas à la même hauteur et sur la même direction que les premiers, preuve évidente que les glaces n'existaient pas le jour précédent, ce qui était un gouffre la veille, redevient au niveau le lendemain; et ce qui offrait une élévation, ne présente plus qu'un précipice. Le mélange de glaces et de volcans expose l'Islande à toutes sortes de catastrophes: on voit tout à coup des

Islande.

monts de glace se fondre, s'enflammer, et joindre la double horreur du naufrage et de l'embrasement.

Les météores sont ici assez ordinaires, les feux follets y paraissent les plus fréquens : on y voit souvent deux soleils avec trois arcs-en-ciel qui passent entre les deux images de cet astre et l'astre lui-même. Lorsque la mer est agitée par les rames, elle paraît durant la nuit quand le temps est serein comme un feu qui sort d'une fournaise.

Le luthéranisme est la seule religion tolérée en Islande. Les églises de l'orient, l'occident et le sud de l'île, sont sous la juridiction de l'évêque de Skalholt, la capitale du pays; celles du nord, sont gouvernées par l'évêque d'*Hoolum*. L'île est divisée en cent quatre-vingt neuf paroisses, dont cent vingt-sept dépendent du siége de Skalholt ; et soixante-deux, de celui d'Hoolum : tous les ministres du culte sont natifs d'Islande, et reçoivent annuellement du roi de Danemarck un salaire de 4 à 500 rixdales.

La langue des Islandais est la même qu'on parlait anciennement en Suède, en Danemarck et dans la Norwège, elle s'est con-

ervée si pure chez ces insulaires, qu'ils isent et entendent avec facilité les plus anciennes traditions historiques. Les hommes n'imaginant des termes qu'à mesure qu'ils acquéraient des idées, il semble d'abord que cette langue a dû être pauvre et grossière; et il ne faut pas douter en effet qu'elle n'eût été peu propre à exprimer un grand nombre d'idées abstraites, mais le peuple qui la parlait, libre, indépendant, fier, comme il l'était, n'a pu manquer de donner à sa langue un caractère analogue au sien; ce qui devait contribuer encore à leur prêter de la force et de l'élévation, c'était ce goût si marqué et si général qu'ils avaient pour la poésie.

[redacted] Islande.

Les hommes étant partout essentiellement les mêmes, partout ils ont dû imaginer de faire des vers long-temps avant que d'écrire en prose. Il nous semble aujourd'hui que ce soit un renversement de l'ordre naturel; mais c'est parce que nous ne nous mettons pas à la place d'une nation qui ignore l'art de l'écriture, ou que ses préjugés empêchent de s'en servir. L'attrait de l'harmonie frappa d'abord tout le monde, mais il ne put pas y avoir long-temps de chants sans poésie. Quand on eut remarqué

Islande. combien ces deux choses réunies gravaient aisément et profondément dans la mémoire ce qu'on voulait retenir, elles acquirent encore un nouveau degré de mérite, surtout aux yeux de ceux qui aspiraient à une gloire durable. On fit servir les vers à conserver le souvenir des événemens mémorables et des grandes actions ; les lois civiles, les rites de la religion et les travaux de la campagne, en firent aussi le sujet, parce qu'ils consistent dans une suite de détails qui peuvent aisément tomber dans l'oubli. C'est ainsi que la Grèce avait déjà eu un Homère, un Hésiode et tant d'autres poètes, plusieurs siècles avant que *Phérécide* écrivît en prose, que chez les Gaulois et d'autres peuples Celtes, il y avait depuis les plus anciens temps, un grand nombre de poésies sur toutes sortes de sujets ; que la jeunesse dont on confiait l'éducation aux Druides, employait quelquefois vingt années à les apprendre. Cet usage consacré par une haute antiquité, titre respectable aux yeux du peuple, subsista bien des siècles après que la connaissance de l'art d'écrire leur eut offert une voie plus parfaite de conserver le dépôt des connaissances humaines.

Islande.

Ce n'est point un paradoxe de dire qu'on avait alors besoin de vers, et qu'un poète était un homme nécessaire à l'État, et s'il fallait un génie particulier et peu commun pour le devenir, on comprend que les poètes devaient être des hommes très-considérables et très-estimés ; plusieurs princes leur confiaient, soit dans la guerre, soit en temps de paix, les commissions les plus importantes. On ne se mettait point en marche pour une expédition considérable sans en mener quelques-uns avec soi. Ces mêmes poètes chantaient ensuite leurs vers dans les festins solennels, et les grandes assemblées, au son de la flûte ou du luth. Ces poésies étaient, au rapport de Tacite, les seules annales des Germains, ils en avaient un grand nombre ; et elles n'étaient pas encore totalement oubliées au huitième siècle.

Le besoin qu'on avait de poètes, l'attrait naturel de cet art, et ceux que lui prêtaient encore les mœurs de ce temps, multiplièrent beaucoup le nombre des *scaldes*, c'était le nom qu'on donnait aux poètes. Un ancien manuscrit islandais nous a conservé une liste de tous ceux qui se sont distingués dans les royaumes du nord ; il y en a deux

Islande. cent trente, parmi lesquels on trouve plus d'une tête couronnée ; mais ce qui n'est pas moins remarquable, c'est qu'ils sont la plupart originaires d'Islande. Cette île nous a fourni presque tous les anciens monumens historiques qui nous restent des peuples du nord. Il n'est pas trop aisé d'expliquer comment une nation isolée, peu nombreuse, pauvre et placée sous un ciel si rigoureux, a pu dans des siècles de ténèbres, faire briller ce rayon de goût pour les lettres, et s'élever jusqu'à sentir le mérite des plaisirs et de la culture de l'esprit.

Pendant qu'ils furent payens, les annalistes islandais passèrent constamment pour les plus habiles du nord. Après avoir embrassé le christianisme, ils furent encore les premiers qui songèrent à débrouiller le cahos des anciennes histoires, qui compilèrent les poésies, donnèrent une forme régulière aux chroniques, et s'appliquèrent à sauver de l'oubli les traditions de la théologie payenne. Si nous étions moins instruits de certaines particularités de l'état du nord dans ces temps reculés, peut-être trouverions-nous la cause de ce phénomène, ou dans la pauvreté même des Islandais qui les obligeait à chercher fortune dans les cours

Islande.

des princes voisins, ou dans les succès de leurs premiers poètes qui avaient tout à la fois excité leur émulation, et prevenu les étrangers en leur faveur, ou dans la nature du gouvernement républicain dans lequel le talent de la parole, et la réputation de l'esprit et des lumières, sont le grand moyen de la considération et de la fortune.

Le style des anciennes poésies est très-recherché, très-figuré, très-éloigné du langage ordinaire, et par cela même on y trouve beaucoup de grandeur, d'enflure, de sublime et d'obscurité. Si c'est le caractère de la poésie de n'avoir rien de commun avec la prose; si le langage des dieux doit être différent de celui des hommes; si tout doit y être rendu par des images, des figures, des hyperboles et des allégories, les Islandais étaient sans doute poètes et de grands poètes, et cela n'aurait rien de surprenant. La grande poésie appartient plus aux peuples encore sauvages, qu'à ceux qui sont civilisés et instruits. L'imagination des premiers est toujours frappée par les grands tableaux de la nature, leurs passions ne sont point amorties par la contrainte de l'éducation et des lois; ils

Islande. sont obligés par la disette des idées et la stérilité de leurs langues, d'emprunter de toute la nature des images propres à exprimer leurs pensées. Comment trouverait-on dans leurs poésies ces termes abstraits, ces idées réfléchies qui mettent tant de froideur dans les nôtres? il s'en trouve à peine dans leur conversation la plus familière. Du moment où l'ame se repliant sur elle-même, se détache des objets extérieurs, l'imagination perd de son énergie, la passion; son activité, l'esprit s'arme de sévérité, et demande plus d'idées et moins de sentimens; la langue devient peureuse et timide; la poésie n'étant plus inspirée par la passion seule, ne l'excite plus que faiblement. On se demande qu'est devenu cette puissance magique que les anciens lui ont attribué; on a raison de convenir qu'elle est aujourd'hui détruite. La poésie dans les langues modernes, n'est plus que du raisonnement rimé qui parle à l'esprit, et ne dit presque rien au cœur : indifférente à la religion, à la politique, à la morale, elle n'est plus à présent qu'un jeu d'esprit, et si j'ose ainsi parler, qu'un tour de force qui atteint son but quand il a obtenu la froide approbation des connaisseurs. Ce qu'il y

avait

avait dans les anciennes poésies du nord, le plus propre à remuer, à frapper les esprits, c'est cela même qui nous paraît aujourd'hui le plus inintelligible, le plus bizarre et le plus outré. Notre façon de voir et de sentir est si différente : nous ne voulons que de la clarté et de la justesse ; ils ne demandaient que des choses fortes et frappantes, que nous trouverions aujourd'hui hyperboliques et gigantesques. Islande.

Nous devons dire encore un mot d'un autre pays du nord, dépendant du royaume de Norwège, aussi bien que l'Islande, mais plus vaste, plus inconnu et plus sauvage : je veux parler de la *Groenlande*, vaste contrée qu'on ne peut encore nommer ni île ni continent : elle s'étend depuis le 60.e degré jusqu'au 80.e : on n'a pas pénétré plus avant. Sur ce que nous en avons pu savoir de plus certain, ce pays, mal connu des géographes, va toujours en s'élargissant depuis sa pointe méridionale, nommée le cap *Farewel*, soit à l'ouest, soit surtout à l'est. La côte de l'est n'est éloignée, en certains endroits, que de quarante milles de l'Islande; mais les glaces qui la bordent, ou d'autres causes inconnues, la font passer pour inaccessible aujourd'hui. Cependant c'est sur

Islande. cette côte que s'établirent principaleme les Norwégiens qui y fondèrent autrefc une colonie, colonie maintenant privée c communication avec le reste du monde. l'égard de la côte de l'ouest, la seule que l nations d'Europe fréquentent à présent, el n'est connue que jusques vers le 70.e degr il est très-probable que plus au nord, ell touche au continent de l'Amérique ; cepe dant personne n'a encore pu trouver le fon de la baie ou du détroit de *Davis*. Les sa vages que les Danois ont trouvés sur cett côte, quoiqu'assez semblables de figure au *Lapons*, parlent une langue totalement di férente de la leur : leur taille est courte c ramassée ; leur visage large et d'une co leur tannée, leurs lèvres épaisses, leu cheveux noirs et grossiers : ils sont robuste flegmatiques, indifférens pour les chos nouvelles, stupides quand il ne s'agit p de celles qui les intéressent de près : leu enfans ont paru cependant susceptibles d mêmes enseignemens que ceux des Eur péens : ils vivent sans lois et sans sup rieurs, mais avec beaucoup d'union et d tranquillité. Ils ne sont ni querelleurs, méchans, ni guerriers : ils craignent bea coup ceux qui le sont, et n

Européens par ce motif : ils ne volent que les étrangers, et le larcin, les coups, les meurtres sont d'ailleurs presque inconnus entr'eux : ils sont chastes avant le mariage et aiment tendrement leurs enfans : leur malpropreté est si grande, qu'elle rend leur hospitalité presque inutile aux Européens, et leur simplicité n'a pu les préserver d'avoir des prêtres qui se donnent pour des enchanteurs ; du reste, toute leur religion se borne à croire à certains génies bienfaisans et malfaisans, et à un pays des ames, dont au fond ils ne se soucient guère.

Islande.

Les historiens racontent qu'un seigneur norwégien étant exilé de son pays pour avoir tué quelqu'un en duel, et ne sachant où se refugier, la nécessité le détermina à tenter la découverte d'une côte qu'un autre marinier norwégien avait aperçue au nord de l'Islande. Cette tentative fut heureuse : il découvrit bientôt le pays qu'il cherchait, et y aborda en 982. Il s'établit d'abord dans une petite île qui formait un détroit, et il y passa l'hiver. Au printemps, il alla reconnaître la terre ferme ; et l'ayant trouvée couverte d'une agréable verdure, il lui donna le nom de Groe[illegible]n de *terre verte*, qu'elle port[illegible]ur-

Islande.

cette côte que s'établirent principalement les Norwégiens qui y fondèrent autrefois une colonie, colonie maintenant privée de communication avec le reste du monde. A l'égard de la côte de l'ouest, la seule que les nations d'Europe fréquentent à présent, elle n'est connue que jusques vers le 70.e degré: il est très-probable que plus au nord, elle touche au continent de l'Amérique; cependant personne n'a encore pu trouver le fond de la baie ou du détroit de *Davis*. Les sauvages que les Danois ont trouvés sur cette côte, quoiqu'assez semblables de figure aux *Lapons*, parlent une langue totalement différente de la leur: leur taille est courte et ramassée; leur visage large et d'une couleur tannée, leurs lèvres épaisses, leurs cheveux noirs et grossiers: ils sont robustes, flegmatiques, indifférens pour les choses nouvelles, stupides quand il ne s'agit pas de celles qui les intéressent de près: leurs enfans ont paru cependant susceptibles des mêmes enseignemens que ceux des Européens: ils vivent sans lois et sans supérieurs, mais avec beaucoup d'union et de tranquillité. Ils ne sont ni querelleurs, ni méchans, ni guerriers: ils craignent beaucoup ceux qui le sont, et ménagent les

Européens par ce motif : ils ne volent que les étrangers, et le larcin, les coups, les meurtres sont d'ailleurs presque inconnus entr'eux : ils sont chastes avant le mariage et aiment tendrement leurs enfans : leur malpropreté est si grande, qu'elle rend leur hospitalité presque inutile aux Européens, et leur simplicité n'a pu les préserver d'avoir des prêtres qui se donnent pour des enchanteurs ; du reste, toute leur religion se borne à croire à certains génies bienfaisans et malfaisans, et à un pays des ames, dont au fond ils ne se soucient guère. Islande.

Les historiens racontent qu'un seigneur norwégien étant exilé de son pays pour avoir tué quelqu'un en duel, et ne sachant où se refugier, la nécessité le détermina à tenter la découverte d'une côte qu'un autre marinier norwégien avait aperçue au nord de l'Islande. Cette tentative fut heureuse : il découvrit bientôt le pays qu'il cherchait, et y aborda en 982. Il s'établit d'abord dans une petite île qui formait un détroit, et il y passa l'hiver. Au printemps, il alla reconnaître la terre ferme ; et l'ayant trouvée couverte d'une agréable verdure, il lui donna le nom de Groenlande, ou de *Terre verte*, qu'elle porte encore aujour-

Islande.

d'hui. Après un séjour de quelques années il passa en Islande, où il persuada à plusieurs personnes d'aller s'établir dans le pays qu'il avait découvert. Il leur en parla comme d'une terre abondante en excellens pâturages, en côtes poissonneuses, en pelleteries et en gibiers. De retour avec ses Islandais, il s'appliqua à faire fleurir cette colonie, encore faible et naissante, et il y introduisit le christianisme.

Vers le commencement du 11e. siècle, on érigea un évêché dans la nouvelle ville de *Garde*, la principale du pays. Les Groenlandais reconnurent les rois de Norwège pour leur souverain, et leur payaient un tribut annuel. Cette colonie subsista dans cet état jusques vers l'an 1348, époque d'une contagion furieuse, connue sous le nom de *mort noire*, qui fit de grands ravages dans tout le nord. Depuis ce temps, tous les établissemens formés par les Norwégiens sur la côte orientale de la *Groenlande*, ont été si fort oubliés et négligés, qu'on en ignore entièrement le sort actuel.

Les chroniques islandaises témoignent unanimement que les anciens Norwégiens avaient aussi formé des établissemens sur

la côte de l'ouest, qu'on ne reconnaît plus; mais il n'y a pas long-temps que les missionnaires danois ont découvert le long de cette côte des ruines de grandes maisons de pierres, d'églises bâties en forme de croix, de morceaux de cloches cassées; ils ont découvert que les sauvages du pays avaient conservé un souvenir très-distinct de ces anciens Norwégiens, des lieux qu'ils habitaient, de leurs coutumes, des démêlés de leurs ancêtres avec ceux de la guerre qu'ils leur firent, qui ne finit que par la destruction de ces étrangers.

Islande.

Les Danois et les Norvégiens font de fréquentes excursions dans ces parages et sur l'océan septentrional. Les objets qu'ils se proposent sont de la plus grande importance, parce que le bénéfice s'en répand dans tout l'empire, et parce que la consommation des productions qu'ils en rapportent, est générale dans tous les pays. Les mers arctiques, ainsi que tout le monde le sait, contiennent les plus gros animaux marins du genre cétacée, baleines de plusieurs espèces, dauphins, etc., pour la pêche desquels un grand nombre de vaisseaux sont armés par les

Spitzberg et la nouvelle Zemble.

ties septentrionales de la nouvelle Zemble sont enveloppés dans les ombres d'une nuit éternelle. Les Hollandais qui hivernèrent en 1596 sur la côte nord-est de cette île, perdirent de vue le soleil le 5 novembre, et ne l'aperçurent ensuite que le 24 janvier, après avoir eu un crépuscule qui dura un peu plus de quatorze jours. L'horreur de cette longue nuit est un peu diminuée par les aurores boréales qui ne paraissent dans toute leur splendeur et leur magnificence que dans les régions polaires. Pendant l'obscurité impénétrable, qui dure quelquefois plus de huit jours de suite, d'effroyables tempêtes, accompagnées de violentes pluies, de neiges et de petits glaçons, empêchent les misérables pêcheurs de sortir de leurs cabanes, dans la crainte de ne pouvoir plus les retrouver. Pendant cette profonde nuit, les matelots russes marquent la succession des jours par le moyen de leurs lampes qu'ils remplissent d'huile de poisson toutes les vingt-quatre heures.

Spitzberg et la nouvelle Zemble.

Les principaux objets de la pêche, aux environs du Spitzberg et de la nouvelle Zemble, sont les baleines et les vaches marines. Quoique la mer glaciale produise

une multitude d'autres poissons, dont l'industrie humaine pourrait tirer partie de différentes manières, ces derniers n'excitent que faiblement l'attention, et leur pêche n'est qu'une occupation accidentelle ou de circonstance.

Spitzberg et la nouvelle Zemble.

Les baleines abondent dans les régions les plus éloignées de la mer glaciale: les dépouilles de ces utiles poissons sont tellement recherchées, que les Français et les Hollandais envoient des flottes entières dans la mer du nord pour se les procurer. Le temps du départ varie: quelques-uns mettent à la voile au commencement de l'été, lorsque la mer est débarrassée de ses glaces; d'autres, au contraire, ne partent qu'en automne, surtout lorsqu'ils projettent de passer l'hiver dehors. Le plus grand péril auquel ils sont exposés en mer, est de se trouver pris entre les masses flottantes de glaces. Le froissement de ces masses énormes enfonce: dans ce cas, les côtés du vaisseau, et les infortunés pêcheurs sont alors réduits à la terrible alternative d'être immédiatement ensevelis dans les flots, ou de se réfugier sur les champs de glaces flottantes au gré des vents, jusqu'à ce que le froid et la faim

Spitzberg et la nouvelle Zemble.

cheurs qui peuvent se trouver dans le voisinage, lui prêtent assistance et main-forte. Les pêcheurs s'occupent fréquemment en été à ramasser de l'édredon.

Le partage du butin, lorsque les équipages sont de retour, se fait de la manière suivante : L'armateur du vaisseau prend la moitié du tout, et laisse l'autre à l'équipage ; chaque individu reçoit sa portion suivant les conventions faites avant le départ. Quelque disproportionnée que puisse paraître cette récompense, pour tant de fatigues et de dangers ; cependant, suivant les idées et les besoins de cette classe d'hommes, elle est toujours assez ample pour en engager d'autres à courir les mêmes risques ; et l'usage que ces gens simples, laborieux et grossiers font de leurs profits chèrement achetés, souvent même au péril de leur vie, prouve clairement que ces sacrifices ne sont pas d'un grand prix à leurs yeux.

VOYAGE

Dans les trois Royaumes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, fait en 1788 et 1789.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Passage de Calais à Douvres. — Douvres. — Cantorbery, Rochester. — Arrivée à Londres. — Description de cette ville. — Windsor.

QUAND on n'a encore parcouru que les contrées méridionales de l'Europe, on n'a presque encore aperçu que servitude, superstition, despotisme, bassesse, perfidie et égoïsme. Un tableau plus satisfaisant s'offre aux regards du voyageur qui visite ces îles habitées par une nation non moins Angleterre.

Angleterre.

vêque, le primat de l'Angleterre et le premier pair du royaume: elle est dans une situation agréable que lui donnent les bords agrestes de la *Stoure;* elle a deux grandes rues qui se croisent à angles droits, et n'offrent aucun édifice digne de l'attention du voyageur, si ce n'est la cathédrale, vaste bâtiment gothique, qui n'a rien de remarquable à l'extérieur que sa grandeur, mais l'intérieur est d'une belle proportion et a beaucoup de légéreté. Derrière le chœur est la chapelle où reposait la châsse de saint Thomas de Cantorbéry. Sa forme est marquée sur le pavé usé par les genoux des nombreux pélerins qui venaient la visiter. C'est-là que Henri II, pour expier un crime qui n'était pas le sien, et appaiser un pape orgueilleux, et que les préjugés du temps rendaient redoutable, se fit donner la discipline par les chanoines de cette église.

Rochester, qu'on trouve après Cantorbéry, sur la Medway, à trente milles de Londres, ne consiste guère que dans une très-longue rue, et touche à Chatam, autre rue longue, sale, étroite, située le long de la rivière, et qui n'en est, pour ainsi dire, que le faubourg. Il y a quelques magasins

gasins et quelques hôpitaux dépendans d'un bel arsenal de marine, qui a près d'un mille de long, et s'étend sur le penchant d'une colline voisine. Les magasins, corderies, casernes s'y élèvent en amphithéâtre, et offrent un aspect majestueux : les casernes surtout sont fort belles.

Angleterre.

De Rochester à Londres, la campagne est charmante et présente un coup-d'œil unique. Sur notre droite, nous avions la Tamise, dont les bords étaient relevés par la plus riante verdure et les plus riches plantations. Dans le lointain, nous apercevions la mâture des vaisseaux marchands ou de haut bord qui montaient ou descendaient la rivière.

Au premier coup-d'œil dont nous avions joui avant d'arriver à Londres, se joignit, après quelques milles, la perspective de cette capitale, dont les approches me parurent différer entièrement de ceux de Paris. Ici la simplicité de l'agriculture conserve ses droits et son aspect jusqu'aux portes de la ville. On y entre par le quartier de Westminster. Le premier objet qui frappe l'œil de l'étranger, est un superbe pont. La Tamise coule du Sud au Nord, et dans cette direction, elle a Westminster et Whitehall

Angleterre. sur la gauche ; elle tourne ensuite de l'Ouest à l'Est et cotoie Londres dans toute sa longueur qui est au moins de cinq milles.

Londres, la plus grande, la plus peuplée peut-être des villes de l'Europe et la plus importante, sans contredit, par son commerce et ses richesses, est située au 51.e degré 32 minutes de latitude, sur le bord septentrional de la Tamise, à soixante milles environ de son embouchure. Elle paraît avoir dû son origine à une colonie Romaine. Ruinée à plusieurs reprises par les Bretons et les Danois, elle fut de nouveau rebâtie par Alfred en 885, et devint le siège du gouvernement. La peste y étendit souvent ses ravages, et en enleva en 1665, plus de quatre-vingt-dix mille personnes. Un incendie l'ayant presqu'entièrement consumée l'année suivante, elle fut rebâtie de briques. Ses rues, autrefois étroites, tortueuses et obscurcies par les étages supérieurs et saillans des maisons presque toutes de bois, furent élargies et redressées ; l'air y circula plus librement, et les épidémies si fréquentes auparavant, ne reparurent plus.

La longueur de Londres, de *Tiburn-Turpike*, la plus occidentale de ses barrières, jus-

qu'à *Mile-end*, la plus orientale, est d'environ six milles : sa largeur au centre ne passe pas un mille, mais elle en a plus de deux aux extrémités. La ville s'agrandit continuellement à l'ouest, et des files non interrompues de maisons la joignent à des villages qui sont à un et deux milles des barrières. Angleterre.

Londres est divisée en deux villes : Londres communément appelée la cité, qui nomme quatre membres au parlement, et Westminster qui en nomme deux, ainsi que Southwarh. Des portes séparaient ces deux villes, il n'en reste plus qu'une, *Temple-bar*, qu'il est question de démolir. Une ancienne cérémonie l'a fait subsister jusqu'à présent : on la fermait quand un hérault d'armes venait annoncer l'avènement d'un nouveau roi à la couronne, et on ne l'ouvrait que lorsqu'il en avait dit le nom.

Des rues avec de petits trottoirs, et fort étroites, excepté celles qui mènent à St. Paul et de là à la bourse ; des rues larges et bien alignées, avec de beaux trottoirs, et un grand nombre de jolies places quarrées, et qui presque toutes ont dans leur centre un beau gazon ; des allées d'arbres et même des bosquets entourés de grilles

Angleterre.

de fer avec quelques mauvaises statues a milieu ; voilà ce qui distingue Westminste de la cité. Les maisons, comme par tout l'Angleterre, y sont de brique, à deux éta ges, bâties très-légèrement et distribuée avec la plus grande uniformité : une allé étroite en face de la porte, une chambr sur la rue, une derrière sur la cour, e quelquefois un cabinet qui y forme un petite aile : les cuisines sont souterraine Ces maisons, plus ou moins grandes, selo les différens quartiers, ne varient guèr que dans leurs dimensions. Les écuries e remises, rassemblées en grand nombre dan des lieux nommés *Mews*, sont cachées a milieu de quelques corps de bâtimens. I existe bien quelques maisons qu'ailleur on appelerait des hôtels ; mais la quantit en est extrêment bornée, et peut-être n'e compterait-on pas trente.

Les rues modernes de Londres et de autres villes d'Angleterre sont d'une cons truction particulière à ce royaume. De deux côtés s'élèvent des voûtes solides, à la hauteur de dix à douze pieds de terre L'intervalle qui forme le milieu de la ru est rempli de déblais, et contient des égoût qui rassemblent les immondices, et de

tuyaux de bois qui conduisent de l'eau dans toutes les maisons. Les voûtes portent des trottoirs de quatre à cinq pieds de large, et servent en même-temps de cave pour le charbon qu'on décharge par des trous faits dans le trottoir même et couverts de grilles de fer. Dans les belles rues, ces trottoirs sont séparés de l'étage souterrain par une petite cour de même largeur, et sont bordés d'une belle grille de fer. Ils sont pavés de larges dales, et les rues le sont de pierres qu'on tire des environs d'Edimbourg et d'Aberdeen. Un acte du parlement de 1774 divise tous les édifices de Londres en sept classes, églises, manufactures, magasins, maisons, etc., et fixe l'épaisseur que doivent avoir les différens murs.

Angleterre.

Londres, relativement à son ancienneté et à ses richesses, a peu de monumens remarquables. On rencontre ceux qui le sont le plus, à peu près dans l'ordre suivant, en traversant la ville dans sa longueur, de la tour au palais de Saint-James.

La tour de Londres est une ancienne forteresse, formée d'un mur à créneaux, avec quelques tourelles et un fossé. Elle est sur la Tamise et renferme plusieurs rues, différens bureaux, des magasins, des arse-

Angleterre.

naux, la monnaie et le trésor qu'on montre derrière une grille, de crainte qu'on ne le vole, et à la lumière, parce que le lieu est obscur. C'est en même-temps une prison d'État, et l'on y fait voir la chambre où ont été enfermés Anne de Boulen et le comte d'Essex, et la hache qu'on dit avoir servi à leur supplice.

La bourse, construite sous Élizabeth, et rebâtie depuis l'incendie, est un édifice dont la principale façade est fort noble, quoique peu remarquée faute de place, et qui contient une cour entourée d'un large portique de colonnes doriques.

La banque n'en est séparée que par une rue: c'est un vaste bâtiment moderne qui, excepté un avant-corps, n'a qu'un seul étage. Au milieu est une belle rotonde, dont la voûte est ornée de caissons. A la rotonde près, tout est colifichet, et l'architecte semble n'avoir eu pour objet que de dépenser beaucoup d'argent.

Près de là est la maison du lord maire, tellement enfoncée dans un coin, qu'on n'en aperçoit que la façade. Ce bâtiment, fort riche en architecture, est le plus lourd de tous les édifices de Londres.

Un peu plus loin est Saint-Paul, le plus

vaste et le plus beau des temples qui existe après Saint-Pierre de Rome : c'est une croix latine de cinq cents pieds de long, deux cent cinquante de large aux bras de la croix, cent dix de hauteur dans l'intérieur, et qui porte au centre un dôme de cent quarante pieds de diamètre. L'élévation totale de ce superbe édifice, depuis le sol jusqu'au haut de la croix qui couronne le dôme, est de trois cent quarante pieds. L'architecte, Christophe Woren, qui y a sa sépulture, fut trente-cinq ans à le construire, et le finit en 1710. Il a coûté 810,380 livres sterlings provenant d'un droit de charbon et de souscriptions. Angleterre.

Le plan de ce temple pourrait être plus beau : les bras sont trop courts pour la longueur de la nef qu'ils coupent dans le milieu, et n'ont point de proportion avec elle ; et la nef, prise dans son ensemble, est trop étroite pour sa longueur ; mais chaque partie, considérée séparément de dessous le dôme, est d'une très-belle proportion, et le dôme est lui-même très-majestueux. Des piliers séparent la nef des bas côtés, et des pilastres corinthiens canelés portant un bel entablement surmonté d'un attique au-dessus duquel s'élèvent des voûtes

Angleterre.

hémisphériques, avec de petites coupoles dans le milieu, sont les seuls ornemens qui décorent ce temple. On n'y trouve aucun morceau de peinture ni de sculpture, à la fresque du dôme près. Tout y est d'un gris sale, et rien n'y repose la vue, n'y fixe les regards.

L'extérieur est plus beau, quoique l'égalité des deux étages qui le partagent le fasse paraître un peu lourd, l'ordre supérieur écrasant l'inférieur. Ces étages sont ornés de pilastres corinthiens et composites, portant un bel entablement couronné par une balustrade. Le portail a la même division et est formé de deux grandes loges ou portiques qui s'élèvent majestueusement sur de nombreux degrés. Ces loges ont huit grandes colonnes et sont fermées par deux corps de bâtimens fort lourds et surmontés de vilaines petites tours très-contournées, qui contrastent singulièrement avec la beauté de l'architecture du reste de l'édifice. Deux jolis portiques circulaires servent de portail aux bras de la croix, et se marient mal avec le grand carré de ce temple. Le dôme est entouré d'une belle colonade corinthienne qui porte un entablement couronné par une balus-

trade du milieu de laquelle s'élève la lanterne.

Angleterre.

Malgré ses défauts ; Saint-Paul est un superbe monument, noble, hardi, sagement décoré. Son dôme, qui domine la ville entière, attire de toutes parts les regards par sa grandeur et sa majesté : peut-être attache-t-il trop exclusivement la vue, et nuit-il au temple qu'il écrase un peu ; car cet édifice n'est pas comme Saint-Pierre, le miracle des belles proportions ; mais les bâtimens qui le resserrent de tous côtés, excepté en face du portique, empêchent de bien juger de son ensemble.

Au milieu d'une place triangulaire, ou plutôt d'un carrefour, est une statue de bronze de Charles premier, qui de là semble regarder le lieu de son supplice. Elle est froide, mais le cheval est assez beau. Lors de la révolution, elle fut dit-on achetée par un coutelier qui l'enterra soigneusement et la rendit à Charles II, après avoir fait fortune en vendant des couteaux à manche de bronze qu'on avait cru venir de cette statue.

Dans la rue qui est en face de la statue de Charles premier, est *Whitehal*, d'où sortit ce prince pour porter sa tête sur

Angleterre.

l'échaffaud. Ce n'est qu'une partie d'un palais que devait rebâtir en entier Inigo Jones, célèbre architecte. Ce palais, un peu étroit pour sa hauteur, est un des plus beaux morceaux d'architecture qu'il y ait à Londres. Il renferme une chapelle dont le plafond a été peint par Rubens. Ce local n'était pas destiné à un usage religieux: dans la cour est une assez belle statue pédestre de Jacques II. On a effacé l'inscription du piédestal: son nom seul est resté.

Au bout de cette même rue se trouve Westminster, grande église gothique dont l'extérieur est lourd, mais l'intérieur assez beau et léger. Les rois y sont couronnés et enterrés, et beaucoup d'hommes d'État, de guerriers et de gens de lettres célèbres y partagent leur sépulture: on obtient même assez facilement, pour de l'argent, la permission d'y faire enterrer ses parens et de leur élever des monumens funèbres, usage respectable, plus commun en Angleterre que dans le reste de l'Europe. L'église est remplie de mausolées anciens et modernes et de toutes les formes. Quelques-uns, tel que celui que le parlement a érigé au lord Chatam, sont immenses,

mais il n'en est pas un seul digne de l'admiration des artistes. Angleterre.

Le parlement, ancien palais des rois, touche à cette église : c'est un bâtiment fort irrégulier. Au milieu de l'espèce de labyrinthe que forme sa distribution intérieure, est une salle de trois cents pieds de long sur soixante-dix de large, remarquable par sa grandeur et la beauté de sa charpente : elle sert d'entrée aux tribunaux, et conduit aux chambres des pairs et des communes. La première, triste et vilaine, et dont un trône fort vieux et fort laid occupe un des bouts, est tapissée d'une vieille haute-lisse qui représente l'invincible *Armada*. Celle des communes était une chapelle dédiée à Saint-Étienne : elle est longue, entourée de gradins couverts de serge verte, et n'a qu'une seule porte qui est en face du siége de l'orateur. Sur les côtés sont deux galeries portées par des piliers de fer avec des chapiteaux de cuivre, et qui sont à l'usage des membres. Au-dessus de la porte est une autre galerie destinée au public, où se tiennent les journalistes. On y entre par l'intérieur de la salle avec un billet d'un membre des communes, ou en donnant quelque chose au concierge, et elle

Angleterre. est toujours pleine long-temps avant le commencement de la séance. Cette salle a de la propreté, sans être ni riche ni majestueuse.

Le parc de Saint-James n'est pas loin de Westminster : c'est un vaste terrain dans le milieu duquel est un gazon coupé par un long canal et entouré de plusieurs allées d'arbres. Le palais de ce nom, demeure des rois, bâti par Henri VIII, touche à ce parc : c'est un petit bâtiment de brique, fort irrégulier et fort laid, où le roi tient sa cour dans un très-vilain appartement. Il habite une maison au bout du parc, ce n'est qu'un joli hôtel, fort simplement meublé ; mais il y a quelques beaux tableaux de Rubens, de Wandick, du Guide, d'André del Sarto, d'Annibal Carrache, et une fort belle bibliothèque.

Londres communique avec Southark, par trois beaux ponts placés à des distances presqu'égales. Le pont de Londres, le plus ancien, et que ne passent pas les vaisseaux, a dix-neuf arches de différentes grandeurs, et est assez vilain. La rivière y a neuf cent quinze pieds de large, et y offre à la vue une forêt de mâts.

C'est près de là qu'est ce qu'on appelle

le monument, grande colonne canelée dorique, élevée sur un piédestal, et portant un entablement surmonté d'un vase doré d'où sortent des flammes. Elle fut érigée en 1666 à l'endroit même où commença l'incendie qui consuma la majeure partie de la ville : elle est très-belle, et ferait beaucoup d'effet, si elle n'était dans un lieu fort bas et fort resserré. Dans l'intérieur est un escalier : la partie qui s'élève au-dessus de l'entablement et sert de socle au vase, est lourde, disproportionnée et la dépare : le monument a d'élévation deux cent deux pieds anglais. Angleterre.

Le pont de Westminster, commencé en 1733 et terminé en 1750, est le plus grand et le plus beau des trois : sa balustrade fort haute, cache presqu'entièrement la vue de la rivière. Il a douze cent vingt-trois pieds de long, treize grandes arches et deux petites, et a coûté 389,500 livres sterlings, dont la moitié fut un don du parlement et le reste le produit d'une loterie.

Londres a un grand nombre d'hôpitaux où les malades, les infirmes, les orphelins, les enfans trouvés, les insensés sont soignés avec beaucoup d'humanité, et en

Angleterre.

général proprement entretenus : plusieurs sont modernes, et il y en a très-peu de remarquables par leur architecture, quoique quelques-uns le soient par leur masse et leur ensemble.

La crainte d'encourager le libertinage a retardé long-temps en Angleterre l'établissement des secours pour les enfans trouvés. L'hôpital qui leur est destiné ne date que de 1728, et contient trois à quatre cent enfans de cinq à quatorze ans, qu'on donne aux personnes qui en demandent pour en faire des apprentifs ou des domestiques.

Les théâtres de Londres ne méritent aucune attention, et le seul édifice remarquable, destiné à des fêtes, est le panthéon, vaste salle oblongue, décorée de deux étages de colonnes, séparées par une galerie, et qui portent un grand dôme orné de caissons : l'architecture en est beaucoup trop contournée.

La Tamise n'a point de quais, et ne se voit guère que des ponts : ses bords, au-dessous du port de Londres, sont couverts d'une immense quantité de chantiers, magasins, vaisseaux de toutes grandeurs, presque sans interruption jusqu'à Deptfort ; et ses

eaux, élevées par des moulins ou par des machines de feu, se répandent par toute la ville, ou sont également conduites par un canal des eaux rassemblées dans le Hertfortshire.

Angleterre.

Londres renferme une énorme multitude de manufactures et d'ateliers de toute espèce. Parmi les établissemens de cette espèce quelques-uns sont immenses. L'*Albion-Mill*, moulin qu'on vient de construire, a suffi à lui seul pour faire baisser le prix de la mouture du blé à Londres. Il enlève le grain des bateaux qui l'apportent, le nettoie, le sèche, le moud, tamise la farine, et la recharge sur les chariots qui la transportent dans la ville. Il moud trois cents sacs de blé par jour, et est mû par une machine à feu qui fait tourner huit meules. Quand il sera fini, et aura les trois machines à feu qu'il est destiné à contenir, il moudra le tiers de la consommation de Londres.

La brasserie de M. Whithbread, membre du parlement, emploie quatre-vingts chevaux, soixante-dix hommes et une machine à feu : des pompes y conduisent l'eau de *New-River*, et pompent la bière dans les cuves pour la mettre dans les barils. Il

Angleterre.

y a cinq cuves, dont une contient douze cent cinquante barils, et deux citernes qui en contiennent chacune quatre mille. Il s'y brasse, année commune, cent cinquante mille barils de *porter*, seule espèce de bière qu'on y fasse. M. Whithbread veut la vendre 500,000 livres sterlings.

On compte à Londres cent quarante-six paroisses, soixante-quatorze chapelles, et un nombre à peu près égal d'églises ou de temples destinés à des sectes particulières; trois synagogues, trois colléges auxquels appartiennent les gens de loi; vingt-six hôpitaux ou lieux où l'on distribue des remèdes; cent quarante à cent cinquante écoles fondées ou entretenues par des contributions volontaires ou par les paroisses, et dans lesquelles un grand nombre d'enfans sont instruits et beaucoup sont vêtus; huit compagnies d'assurance contre les incendies, et une pour les objets viagers; quatre-vingt-onze corps de métiers, parmi lesquels sont les douze grandes compagnies merciers, épiciers, drapiers, poissonniers, orfévres, pelletiers, tailleurs, chapeliers, sauniers, marchands de fer, tisserands et carbaretiers; mille fiacres et quatre cents chaises à porteur,

teur y sont autorisés par un acte du parlement; et la population, portée par plusieurs écrivains à un million d'ames, restreinte par le docteur Price, à cinq cent cinquante mille, paraît pouvoir être évaluée aujourd'hui à huit cent mille ames. Angleterre.

La cité est divisée en vingt-six quartiers qu'administrent un pareil nombre d'aldermans, élus, ainsi que les députés, par les bourgeois inscrits dans quelque corps de métier. Le lord maire, élu tous les ans par les bourgeois, est choisi parmi les aldermans ou les anciens shérifs. Sa place, qui ne dure qu'un an, lui vaut beaucoup d'argent, mais lui coûte beaucoup plus.

La police de Londres se fait la nuit, par un très-grand nombre de gardes de nuit, presque tous vieillards, qui se tiennent dans de petites guérites, ou se promènent dans l'espace qui leur est assigné, criant l'heure, veillant au feu, avertissant les personnes dont les maisons sont restées ouvertes, et arrêtant les personnes qui troublent le repos public: ils ont en main un grand bâton, une lanterne et une crecelle au bruit de laquelle viennent se réunir ceux qu'ils appellent à leurs secours, quand

Angleterre.

ils ont besoin de renfort : ils s'étendent à une assez grande distance de la ville.

L'égalité et l'uniformité des maisons, qui annoncent une aisance généralement répandue ; la propreté et la décence de la foule de monde dont sont couverts les trottoirs, le grand nombre et la beauté des chevaux et des équipages, l'immense quantité et la variété des boutiques toutes artistement arrangées, l'air de langueur et de mélancolie des habitans, cette épaisse vapeur de charbon qui noircit tout et semble tout attrister ; voilà ce qui frappe le plus un étranger qui arrive à Londres. Chacun y paraît exclusivement occupé de ses affaires : on ne s'y rassemble que dans des clubs, dans des lieux publics, ou dans des dînés ou des assemblées d'apparat, et presque jamais dans des sociétés particulières; les gens riches ne s'y regardent que comme campés : c'est à la campagne qu'est leur établissement, et ce n'est que là qu'ils sont censés tenir un état de maison. Dans cette ville immense et qui engloutit tant de richesses, un grand dîné, un assemblée tenue par un ministre étranger, sont des choses assez marquantes pour que tous les papiers publics en fassent mention.

Angleterre.

L'été et l'automne, Westminster est tout à fait désert. Les grands spectacles où l'on joue les pièces anglaises, et le grand opéra italien cessent alors, et un petit théâtre anglais réunit les acteurs des deux premiers spectacles. Dans les faubourgs, sont quelques farceurs, et dans les environs de la ville, deux beaux et grands établissemens, le Waux-hall et le Ranelagk, où l'on donne des bals, des feux d'artifice et des illuminations. Il y a l'hiver quelques grands concerts dans d'immenses salles, et quelques bals au panthéon.

Londres fait à lui seul les trois cinquièmes du commerce de l'Angleterre: ses importations vont de dix à onze millions sterlings, et ses exportations de onze à douze. Ce commerce est alimenté par cinquante trois banques particulières, outre la banque d'Angleterre. Les négocians habitent la cité ou du moins y ont leurs bureaux, car plusieurs d'entr'eux, pour se donner un air de cour, demeurent à Westminster. Londres est le centre des affaires du royaume et des colonies, le centre des richesses immenses que procurent des spéculations hardies, mais bien combinées et fondées sur des grands capitaux, et une industrie sou-

Angleterre.

tenue et toujours alimentée : c'est le centre d'un grand luxe, surtout en chevaux, équipages et en fraîcheur de parures, et celui d'un grand libertinage caché sous un air de décence qui trompe les yeux peu clairvoyans et contraste fortement avec la régularité qui règne dans l'intérieur des familles.

Un grand parc, Hyde-Park, traversé par un canal, borde Londres au couchant et conduit à Kensington, palais bâti de brique et fort simple, qu'habitait le roi Guillaume III, près d'un grand et beau village à deux milles de Londres. Ses vastes jardins servent de but, de promenade aux gens à cheval ou en voiture, et pendant les beaux jours le parc en est couvert.

A la même distance de Londres, sur les bords de la Tamise, est Chelsca, autre grand et beau village au milieu duquel se trouve l'hôpital des invalides des troupes de terre, fondé par Charles II, agrandi par Jacques II, et terminé par Guillaume et Marie. C'est un vaste bâtiment de briques avec deux grandes ailes et quatre petits corps-de-logis sur les côtés pour l'apothicairerie, les bureaux et les employés : seize salles, qui contiennent chacune vingt-

six lits rangés le long d'un des côtés, et renfermés par une boiserie, servent de logement aux invalides, et chacune d'elles est soignée par une femme ou veuve de soldats. Cet établisement a coûté, en 1787, avec les sept à huit mille pensionnaires externes dispersés dans la grande Bretagne et l'Irlande, 172,525 livres sterlings. Angleterre.

A l'ouest de Midlesex s'étend le Berkshire le long de la rive droite de la Tamise, dont les bords sont beaux et couverts de pâturages : c'est un pays très-riant, coupé par de jolies vallées et fort borné surtout au couchant.

Windsor, célèbre palais des rois d'Angleterre, à vingt-trois milles de Londres, est dans ce comté et tire son nom des sinuosités qu'y forme la Tamise. Il fut bâti par Guillaume le conquérant, qui chassait souvent dans les forêts voisines. Édouard III, qui y était né, fit abattre cette ancienne demeure, et construire le château qu'on y voit aujourd'hui. C'est un vaste bâtiment fort irrégulier qui renferme deux cours séparées par un monticule factice sur lequel est une grosse tour à crénaux, où furent prisonniers le roi Jean et David roi d'Écosse, dont on y conserve encore

Angleterre.

les cuirasses dans une salle d'armes. On a du donjon de cette tour une vue superbe qui s'étend sur douze comtés. Dans la première des cours est une chapelle gothique fort légère et fort hardie, les voûtes en sont presque plates : plusieurs rois y sont enterrés.

La seconde cour est assez belle : au milieu est une statue équestre de Charles II, dont le cheval est assez beau. La partie du château qui donne sur la terrasse, contient de vastes appartemens : les meubles en sont très-anciens. Il y a quelques tableaux, plusieurs portraits de Wan-Dick, plusieurs Teniers, quelques têtes d'Holbein, un superbe portrait d'une comtesse de Dermond, morte à près de cent cinquante ans, par Rembrandt; des portraits du Titien: dans un cabinet sont les portraits des quatorze plus belle femmes de la cour de Charles II, peints par Sir Petro-Lely; dans la salle du trône, des tableaux historiques de West d'une belle composition; mais qui ne sont qu'ébauchés; et dans un appartement nouvellement arrangé, les fameux cartons en détrempe de Raphaël, qui ont servi à des tapisseries, Jésus et les pêcheurs, le boiteux guéri par Saint-Jean, Saint-Paul prê

chant à un sacrifice, Sergius converti par Saint-Paul, Ananias tombant mort aux pieds des apôtres, Jésus donnant les clefs à Saint-Pierre, et Saint-Paul prêchant. La sagesse de la composition, la force et la hardiesse du dessin, la beauté des têtes et des draperies, font admirer ces célèbres cartons, qui d'ailleurs manquent d'harmonie et d'effet, la couleur en étant entièrement passée.

Angleterre.

Autour du château qui est sur une éminence dont la Tamise baigne le pied, règne une superbe terrasse dont l'accès est ouvert à tout le monde, et dont la vue s'étend sur un très-beau pays qu'embellit le cours de la rivière. On cherche de là, la forêt qu'on ne distingue pas du reste de la campagne : la ville est peu considérable.

Le roi, qui aime beaucoup Windsor, y passe une partie de l'année dans une maison qu'il a fait bâtir près le château et qui a l'air du logement du concierge : on l'appelle la loge de la reine. Ce serait une fort belle maison pour un particulier.

CHAPITRE II.

Gouvernement de la Cité. — Le Lord Maire et les Aldermans. — Organisation de la police. — Établissemens pour le soulagement de l'humanité. — Hôpital de Greenwich.

Angleterre.

A L'INSTAR du gouvernement national, celui de la cité de Londres est formé de trois parties qui ne peuvent rien individuellement et sans le concours des trois. La prèmière est le lord maire, qui a les mêmes fonctions que le roi dans le gouvernement national; la seconde est le corps des aldermans, qui représente la chambre des lords; et la troisième, le commun conseil, qui est à la cité ce qu'est la chambre des communes à la nation.

Le lord maire est élu et tiré du corps des aldermans, et ne peut prétendre à cette place éminente qu'après avoir été shérif, ou juge du comté de Midlesex. L'élection de ce magistrat, qui depuis 1476 a reçu une forme invariable, a lieu le jour de St. Michel. Les bourgeois, for-

mant les douze corporations qui ont droit de voter, s'assemblent à l'hôtel-de-ville, où ils trouvent les candidats qui prétendent à la mairie: ce sont ordinairement les deux aldermans les mieux famés ou les plus anciens. Lorsque le choix est fait, et il a presque toujours lieu par acclamation, le maire nouvellement élu se rend à *Westminster-Hall*, pour prêter serment entre les mains du grand chancelier, et être présenté au roi. Cette cérémonie se fait avec beaucoup de pompe; et comme le cortège fait une partie du chemin sur la Tamise, il offre un coup-d'œil unique. Qu'on se figure une flotte de plus de soixante barques magnifiquement décorées et accompagnées de plusieurs corps de musiciens, une infinité de chaloupes qui suivent et environnent ce cortège, en remplissant l'air de cris d'alégresse, et l'on aura une faible idée de cette cérémonie, qu'il faut voir pour en juger, et qui ne ressemble pas mal au mariage du doge de Venise avec la mer, cette infidèle épouse, dont il a perdu les faveurs depuis si long-temps. Angleterre.

Les honneurs qui sont rendus au maire, les priviléges dont il jouit, ses préroga-

Angleterre.

tives, assimilent ce magistrat du peuple au roi : son autorité s'étend non-seulement sur la cité et sur une partie des fauxbourgs, mais encore sur la Tamise, dont il est le conservateur.

Le lord maire, enfin, est commandant en chef ou lord lieutenant des milices de la capitale, et a un autre titre encore, celui de *tuteur des orphelins*, que la plupart des hommes illustres qui ont occupé cette place, ont regardé comme le plus beau, et dont ils ont rempli l'emploi comme le plus saint des devoirs. La magnificence du train de ce magistrat répond à l'importance de ses fonctions : il occupe un palais somptueux. Lorsqu'il sort, ses chevaux de prix le promènent lentement dans le carrosse d'État : des gentilshommes d'honneur portent à chaque portière les principaux emblêmes de sa dignité. Lorsqu'il paraît en public, il est ordinairement vêtu d'une longue robe, sur laquelle on passe un chaperon de velours noir, et porte au cou une chaîne d'or, au bas de laquelle pend une pierre précieuse de très-grand prix.

Les aldermans, du corps desquels on tire le maire, sont au nombre de vingt-six,

qui est aussi le nombre des quartiers qui divisent la cité. La place de l'alderman est à vie, et il ne peut la perdre que par sa mauvaise conduite, qui doit être notoire et réprouvée juridiquement. Il est élu dans le quartier où il doit exercer, et il ne le peut, avant que son élection ait eu la sanction du lord maire et des aldermans.

Angleterre.

Le commun conseil, qui est une des trois parties qui constituent le gouvernement de la cité, est composé d'un nombre de citoyens choisis dans chaque quartier parmi les bourgeois. Pour devenir bourgeois, il faut être inscrit dans une des vingt-six corporations ou corps de métier dans lesquels la bourgeoisie est partagée. Les seigneurs, les princes étrangers, les rois même se font un honneur de se faire agréger à ces corporations : c'est un lien, un engagement qu'ils contractent avec elles, et qui quelquefois leur a été très-utile. Le prince Eugène, qui s'était fait inscrire dans le corps des merciers, reçut, en 1706, un secours de six millions de cette corporation, qui savait que ce prince, l'émule et le compagnon d'armes du fameux Marleborough, manquait d'hommes et d'argent pour faire face en Italie aux

Angleterre.

Français qu'il y battit tant de fois, mais qui ne le furent cependant que quand ils eurent à leur tête un Villeroi ou un Marsin, que les intrigues de Versailles avaient fait généraux. Le roi de Danemarck n'étant encore que prince royal et voyageant en Angleterre, et voulant être bourgeois de Londres, se fit recevoir ou inscrire dans le corps des orfévres; et les Pitt, père et fils, l'ont été successivement dans celui des épiciers.

Le gouvernement de la cité de Londres conduit à parler de sa police que connaissent si mal ceux qui ne voient point de police là où il n'y a pas d'espionage, ni ces bureaux de correspondances ténébreuses, où l'on s'occupe, non à prévenir le crime, mais à lui tendre des piéges pour se faire un mérite de l'avoir puni. Le philosophe qui connaît l'homme et ses faiblesses, est étonné et admire lorsqu'il voit dans Londres huit cent mille hommes pressés, entassés, pour ainsi dire, les uns sur les autres, n'avoir pour sauve-garde que le respect des lois, et ce respect n'être jamais violé, malgré une foule de vices qui viennent sans cesse lutter et se briser devant lui comme le flot écumant se brise contre le rocher qui le brave;

Angleterre.

'Italien qui marche en tremblant dans les rues de Rome, dans celles de Naples, aura de la peine à s'imaginer qu'à Londres il n'y a ni troupes, ni sbires, ni guet d'aucune espèce, et qu'il ne soit gardé pendant la nuit que par des vieillards choisis dans la lie du peuple. Ces hommes, qu'on appelle *wake-mens*, n'ont pour toute arme qu'un bâton, non pour attaquer, mais pour se defendre du délire de quelques ivrognes qui regardent souvent comme une prouesse de mettre les *wake-mens* en fuite, et qui souvent aussi vont expier cette inconsidération dans une maison de correction où l'on met, pour plus ou moins de temps, les perturbateurs du repos public.

Les guérites des *wake-mens* sont environ à cinquante pas les unes des autres. Leurs fonctions sont de s'assurer si les portes des maisons sont bien fermées, dans les rondes qu'ils font pour cet objet une lanterne à la main; de repéter chacun à son poste l'heure quand elle sonne, en indiquant l'état du temps, s'il pleut ou s'il fait beau: en cas de désordre ou d'incendie, ils donnent l'alarme au moyen d'une grosse crecelle qui se trouve dans chaque guérite. Si c'est pour quelque délit qu'ils ont fait entendre la cre-

Angleterre.

celle, voici comme ils s'y prennent pour cerner le délinquant: le *wake-men* le plus près du lieu où l'on appelle du secours, donne un coup de crecelle et court à l'endroit d'où est parti le cri ; son voisin fait de même, et cette manœuvre est si promptement exécutée, que le coupable échappe rarement. Quant aux incendies, rien n'égale en cette occasion la vigilance des *wakemens*, et les précautions qu'on a prises pour les prévenir. Aux premiers coups de crecelle qui ont indiqué le feu et son foyer, on voit accourir de toutes parts des pompiers et des charpentiers, et cette célérité a non-seulement le bien public pour objet, mais encore une prime de cinq guinées à la pompe qui arrive la première, la seconde en reçoit trois et la troisième, une.

Quant à la salubrité et à la propreté, elles sont mieux surveillées à Londres qu'elles ne le sont dans aucune capitale, autant que les brouillards de la Tamise, l'épaisse vapeur du charbon de terre le permettent, et le tout sans vexations ni monopole. Les rues sont exactement balayées tous les matins; le pavé, qui est actuellement excellent dans toutes les rues, y est entretenu avec le plus grand soin, et n'est

pas une des moindres causes de la propreté, puisqu'aucune cavité ne permet à la boue de séjourner, de croupir et d'infecter l'hémisphère comme dans la plupart des rues de Paris. Angleterre.

Les fiacres, qui sont au nombre de mille, et numérotés depuis un jusqu'à ce nombre, sont beaucoup mieux montés que ne sont ici nos remises : ce sont de très-bonnes berlines bien entretenues, et intérieurement de la plus grande propreté : les cochers de ces voitures, comme tous les artisans en Angleterre, sont bien vêtus, nullement insolens, et ne peuvent sous aucun prétexte refuser de marcher lorsque c'est pour une course dans l'enceinte de la ville ; il en est de même pour les chaises à porteurs, dont on se sert plus fréquemment à Londres qu'à Paris ; elles se tiennent ordinairement dans le voisinage des grandes tavernes, ou à portée des spectacles et des promenades : il y en a quatre cents, et les porteurs forment parmi le bas peuple une cohorte formidable qui, dans toutes les émeutes, a joué le plus grand rôle et donné gain de cause au parti qu'elle a embrassé : cette classe d'hommes s'est emparée du droit de faire toutes les commissions : ils sont d'ailleurs

Angleterre.

insolens et impitoyables pour toute figure ou costume qui leur paraît français.

Les bateaux dont la Tamise est couverte et qui sont employés à conduire de tous les points de la cité et du faubourg le passager, sont aussi soumis à une police très-exacte, et ont leur numéro, non-seulement sur les deux côtés du bateau; mais encore sur les rames, où doit être inscrit le nom et surnom du propriétaire pour répondre des plaintes qu'on peut former contre lui.

La sûreté de Londres est encore confiée plus particulièrement à un nombre déterminé de *constables*, qui sont tenus d'être de garde jusqu'à minuit dans tous les quartiers de la ville. Cette garde consiste à être toujours prête à remplir les fonctions de leur charge, dont ils ne peuvent s'excuser, à la réquisition même d'un enfant; et ces fonctions sont des plus augustes dont un citoyen puisse être chargé, puisqu'elles se réduisent au maintien de la paix: en cas de querelle ou de rixe, le *constable* est invoqué, et son intervention est une espèce de talisman qui soudainement arrête, appaise et calme le querelleur le plus emporté, parce que le respect des lois est chez les Anglais plus fort que la passion. Le *cons-*

table

table peut mettre en état d'arrestation les délinquans jusqu'à ce qu'ils aient été traduits devant un juge de paix. La place de *constable*, qui dure un an, est comptée parmi les charges bourgeoises dans chaque paroisse, où personne ne peut se dispenser de la remplir, quoiqu'il n'y ait point d'honoraires qui indemnisent des soins qui y sont attachés. La marque distinctive de celui qui en est revêtu, est un grand bâton blanc sur lequel sont gravées les armes d'Angleterre; et tel est le respect et l'estime que porte le peuple à cet officier, qu'une personne arrêtée par lui, est regardée comme un perturbateur du repos public, et que loin de favoriser sa fuite, chacun, sans distinction de rang ni d'état, s'empresse de prêter mainforte.

Angleterre.

On reproche à la police de Londres cet essaim de voleurs qui en infectent les avenues à plus de six milles à la ronde; mais ils sont devenus moins nombreux depuis les années 1784 et 1785, époque à laquelle les différentes communautés des environs de la capitale, se sont déterminées à établir, par une taxe qu'elles se sont imposées elles-mêmes, des gardes de nuit, qui, placés à cinquante pas les uns des autres, forment

Angleterre.

une chaîne qui en impose aux brigands : ces gardes, armés d'un fusil et d'une baïonnette, non-seulement ne peuvent entrer dans leur guérite, qui n'est éclairée que dans le cas du plus violent ouragan ; mais encore ont pour consigne de parcourir sans cesse, et toute la nuit, le territoire qui est confié à leur vigilance, et de crier à tout venant *bonne nuit*, au lieu du cri militaire *qui va là*, qui retracerait selon les Anglais, le despotisme militaire dont l'apparence la plus éloignée leur cause les plus vives inquiétudes.

Il me reste encore à faire dans Londres des observations sur un objet précieux ; je veux parler des fondations en faveur de l'humanité. Je m'attendais donc, et les voyageurs m'en avaient prevenu, que je trouverais en Angleterre, partout et à chaque pas, des fondations charitables comme on n'en trouve nulle part : je ne fus point trompé dans mon espoir.

Les hôpitaux que je visitai dans ma première course, furent : 1.° celui de Saint-Barthélemi ; 2.° *Charter-House*, et l'hôpital de Bethléem.

Saint-Barthélemi est un vaste bâtiment, ou plutôt ce sont quatre bâtimens isolés,

formant les quatre angles d'une cour spacieuse ; l'ensemble de ces quatre ailes forme un édifice considérable et d'un très-bel effet, mais enfoui et aussi masqué que l'est à Paris l'école de chirurgie, bâtie dans un espèce de ravin où l'on est tout étonné de trouver une superbe colonnade. Angleterre.

Ce qui attire l'attention des amateurs en peinture, est le principal escalier peint par *Hogarth*, qui, lors de la réédification de cet hôpital en 1729, voulut généreusement employer son peinceau à embellir une maison où l'humanité souffrante était soulagée avec une sollicitude vraiment paternelle. Les deux morceaux de ce peintre qu'on admire dans l'escalier dont on vient de parler, et qui sont précieux par la fraîcheur de leur coloris, sont, l'un le bon Samaritain, et l'autre la Piscine.

Cet hôpital, le plus célèbre de Londres, fut fondé par Henri VIII : des charités considérables, dont les seuls Anglais sont capables, ont mis cet hôpital en état de secourir des milliers d'infortunés malades ou estropiés, de quelque nation qu'ils soient, quelque religion qu'ils professent, parce que dans cette contrée, pour soulager ceux qui souffrent, on ne s'inquiète que de leur maux.

Angleterre.

Les médicamens les plus accrédités, les chirurgiens les plus habiles, les sages-femmes les plus instruites se trouvent dans cet hôpital ; dans toutes les salles et à toutes les heures du jour, médicamens, nourriture, propreté, tout cela est fourni, administré avec un soin, une ponctualité que le riche trouverait à peine chez lui à force d'or.

L'apothicairerie de l'hôpital de Saint-Barthélemi distribue aussi *gratis*, sans information, à toute heure du jour, les remèdes ordonnés aux pauvres qui se soignent chez eux, et les médecines leur sont livrées toutes préparées. L'administration de cet hôpital ne se contente pas d'avoir rendu le malade à la santé, elle lui prodigue encore ses soins lorsqu'il est convalescent, et lui fournit tout ce qui est nécessaire pour regagner ses foyers et y rétablir ses forces.

Chaster-House est plutôt une hospice qu'un hôpital : l'édifice n'a rien qui le rende recommandable que l'usage auquel il est destiné, sa situation agréable et ses jardins. La place qui est en face est une des plus belles de Londres : cette fondation, digne d'un roi, est due à un simple particulier, *Thomas Sutton*, qui ne s'était enrichi que

pour satisfaire à son génie philantropique qui ne pouvait souffrir qu'il existât un malheureux. Il dota cette maison de plus de cent mille livres de rente, que les temps accrurent encore de plus de moitié. 80 vieillards, marchands ou militaires qui ont éprouvé quelques revers, sont admis dans cette hospice, où ils sont logés, nourris et entretenus avec beaucoup de décence.

Angleterre.

Il y a en outre dans cette hospice, une maison d'institution pour quarante-quatre jeunes gens, où on leur enseigne les langues et les sciences : vingt-neuf d'entr'eux sont envoyés pour huit ans à l'université de Cambridge afin de s'y perfectionner; les quinze autres, qui sont ceux qui marquent du goût ou des dispositions pour quelque métier, sont mis en apprentisage, et reçoivent, lorsqu'ils veulent s'établir, une somme d'environ cent pistoles.

L'hopital de *Bethléem* est bâti sur les ruines d'une maison de religieux qui portaient sur leur manteau une étoile d'argent, en mémoire de celle qui guida les Mages vers la crèche du Sauveur du monde. Henri VIII fit présent de leur bâtiment à la cité de Londres, qu'elle convertit en un hôpital

L 3

Angleterre.

pour l'espèce d'homme qui serait la plus malheureuse si elle connaissait son état.

L'édifice ne se distingue des autres maisons élevées sur le *Moorfield*, que par trois pavillons, l'un au centre, orné de quatre colones ioniques, et les deux autres sont de la plus grande simplicité : aux deux côtés de la principale entrée, qui est de la plus belle proportion, on aperçoit deux figures, dont l'une chargée de chaînes, représente la folie en délire; et l'autre au front lugubre, représente le fou mélancolique et sombre. Ce morceau est de *Bibbus*, dont on admire à Londres l'ingénieux ciseau.

Le nombre de fous soignés dans cet hôpital excède celui de deux cents, et l'on assure que celui des loges est de plus de trois cents : elles ne sont fermées que la nuit, à moins que celui qu'elles renferment ne soit dans un état de frénésie. La vue, l'ameublement de ce séjour de douleur n'inspirent pas, comme à Paris, le frissonnement et l'horreur. Une espèce de lit de camp, couvert d'une paille toujours fraîche, est fourni à celui qui ne peut pas faire usage d'autre chose : les autres ont un matelas, un traversin, des draps et des couvertures. A côté du lit est une forte

chaise, une table et une jatte de bois. Ceux qui sont furieux, sont plus ou moins enchaînés; mais on a pris la précaution de garnir leurs fers de façon qu'ils ne puissent en être blessés. Leur nourriture est aussi saine que proprement apprêtée. On les change de linge avec un soin tout particulier, et toutes les fois que leur état l'exige. Angleterre.

Les autres hôpitaux que nous vîmes successivement dans nos différentes courses, furent : 1.° L'hôpital des enfans trouvés, fondé non par le gouvernement, non par le prince, mais par un simple capitaine de vaisseau marchand, *Thomas Coram*, dont on ne peut trop répéter le nom. Il faut ajouter aussi, qu'il fût aidé dans la formation de cet établissement par les femmes les plus qualifiées de la cour ; et lorsque l'édifice fut élevé en 1746, on vit les grands maîtres s'empresser de l'embellir par leurs chefs-d'œuvre. On me fit remarquer le jeu d'orgues que le célèbre *Handell* avait fait placer à ses frais dans cette maison, et sur lequel il exécuta plusieurs fois différens morceaux, pour attirer dans cette hospice un plus grand concours de bienfaiteurs. On m'assura qu'il

Angleterre.

réussit au-delà de ses espérances : je le crois, parce qu'il ne faut pas presser l'Anglais pour le rendre bienfaisant.

La majeure partie de ces enfans est élevée à la campagne dans les principes et d'après le régime qu'a prescrit à cet effet le docteur *Cadogan*, célèbre médecin de Bristol, qui a donné sur la manière d'élever les enfans un traité précieux. Il les prend au moment où ils sont nés, jusqu'à celui où ils ont atteint trois ans : à cette époque ceux qui n'ont pas eu la petite vérole, doivent être inoculés ; c'est la méthode que suit l'administration de cet hôpital. De trois ans jusqu'à six, on y enseigne aux garçons à lire, à écrire, à chiffrer : au-dessus de six ans, ils sont employés à des exercices qui tendent à fortifier leurs corps: ce sont des fardeaux qu'on leur fait porter, et le jardin de la maison qu'on leur fait cultiver : coudre, tricoter, blanchir et apprendre les différens détails du ménage, est la tâche des filles lorsqu'elles ont atteint leur sixième année; et telle est l'idée qu'on a de leur éducation, que les meilleures familles de la cité s'empressent de s'en procurer pour servantes.

Leur propreté égale en tenue celle qu'auraient des enfans de parens aisés qu'on éleverait en commun et sans distinction. Les garçons ont les cheveux en jokeis, une chemise fine à collet rabattu, un habit et des caleçons de drap brun assez fin, un gilet rouge, des bas gris et des souliers à cordons. Le costume des filles est à peu près de même pour la couleur et tout ce qui est commun aux deux sexes. Dans les dortoirs, qui sont vastes et aérés, ils sont couchés seuls, et leur lit fait plaisir à voir : leur nourriture est saine, et à tous les repas examinée par deux administrateurs qui ne viennent pas là pour la forme. Je fus témoin de leur inspection : c'était une attention vraiment paternelle à laquelle les plus petits détails n'échappaient point. Rien n'égalait la simplicité de la salle ou réfectoire de ces enfans, dont le principal ornement était une propreté recherchée dans la tenue des boiseries, dans le sablé de la salle, dans la blancheur du linge qui couvrait les tables, dans le poli des couverts d'aciers dont se servaient les enfans, dans la mise et l'air noble des femmes qui les servaient : des jattes de bouillon, des tranches de viande rôtie, des légumes frais et accom-

Angleterre.

Angleterre.

réussit au-delà de ses espérances : je le crois, parce qu'il ne faut pas presser l'Anglais pour le rendre bienfaisant.

La majeure partie de ces enfans est élevée à la campagne dans les principes et d'après le régime qu'a prescrit à cet effet le docteur *Cadogan*, célèbre médecin de Bristol, qui a donné sur la manière d'élever les enfans un traité précieux. Il les prend au moment où ils sont nés, jusqu'à celui où ils ont atteint trois ans : à cette époque ceux qui n'ont pas eu la petite vérole, doivent être inoculés ; c'est la méthode que suit l'administration de cet hôpital. De trois ans jusqu'à six, on y enseigne aux garçons à lire, à écrire, à chiffrer : au-dessus de six ans, ils sont employés à des exercices qui tendent à fortifier leurs corps : ce sont des fardeaux qu'on leur fait porter, et le jardin de la maison qu'on leur fait cultiver : coudre, tricoter, blanchir et apprendre les différens détails du ménage, est la tâche des filles lorsqu'elles ont atteint leur sixième année ; et telle est l'idée qu'on a de leur éducation, que les meilleures familles de la cité s'empressent de s'en procurer pour servantes.

Angleterre.

Leur propreté égale en tenue celle qu'auraient des enfans de parens aisés qu'on éleverait en commun et sans distinction. Les garçons ont les cheveux en jokeis, une chemise fine à collet rabattu, un habit et des caleçons de drap brun assez fin, un gilet rouge, des bas gris et des souliers à cordons. Le costume des filles est à peu près de même pour la couleur et tout ce qui est commun aux deux sexes. Dans les dortoirs, qui sont vastes et aérés, ils sont couchés seuls, et leur lit fait plaisir à voir : leur nourriture est saine, et à tous les repas examinée par deux administrateurs qui ne viennent pas là pour la forme. Je fus témoin de leur inspection : c'était une attention vraiment paternelle à laquelle les plus petits détails n'échappaient point. Rien n'égalait la simplicité de la salle ou réfectoire de ces enfans, dont le principal ornement était une propreté recherchée dans la tenue des boiseries, dans le sablé de la salle, dans la blancheur du linge qui couvrait les tables, dans le poli des couverts d'aciers dont se servaient les enfans, dans la mise et l'air noble des femmes qui les servaient : des jattes de bouillon, des tranches de viande rôtie, des légumes frais et accom-

Angleterre.

modés au beurre, de la bière pour boisson; tel est le dîné de cette petite famille, je dis petite par l'âge, car il y avait au moins quatre cents enfans.

Au moment où l'on dépose les enfans dans cette maison, on a la liberté d'attacher à leurs hardes quelque marque qui puisse servir à les faire reconnaître par la suite, si l'on veut les réclamer. Ces marques forment un dépôt précieux qui est toujours confié à un des principaux administrateurs de la maison.

Bridewell-Hospital : c'est moins un hôpital qu'une maison de force, où la police correctionnelle envoie les vagabonds, les voleurs de nuit, les filoux, les domestiques insolens et les apprentifs désobéissans. Ils y sont fustigés pour les cas graves et occupés à des travaux serviles. Les moins coupables sont employés à battre et à nettoyer le chanvre qui sert aux magasins de la marine.

Magdalen-House est un hospice destiné à recevoir les filles de mauvaise vie qui veulent s'en retirer et revenir à résipiscence. Cet établissement, fondé vers le milieu du dix-huitième siècle, fait le plus grand honneur à la ville de Londres : il est dû

à une nombreuse souscription qui peint l'humanité des Anglais mieux qu'on ne le pourrait dire. En effet, quel établissement pouvait l'intéresser davantage que celui qui allait contribuer à retirer du précipice tant de malheureuses, qui n'y avaient été plongées que par des circonstances auxquelles elles avaient été livrées, pour la plupart, par leur propre jeunesse, la faiblesse de leur sexe, et le nombre infini de piéges qu'on leur tend.

Angleterre.

Dans cette sage institution, on se propose d'entretenir l'esprit de ces filles infortunées dans des dispositions qui les ramènent doucement à une vie honnête qui les rende à la société. Le fruit de leur travail n'est point perdu pour elles; l'administration de la maison leur en adjuge une partie proportionnée à leur assiduité et à leur conduite. Elles doivent rester trois ans dans cette espèce de séminaire, pendant lesquels on répare leur santé et leur morale, qui l'une et l'autre étaient dans le plus grand délabrement lors de leur admission. Lorsqu'au bout de ces trois ans, une fille qui s'est bien comportée, est réclamée par ses parens ou quelque personne établie qui s'engage à la prendre à son service, la

Angleterre.

maison consent à la rendre, et lui accorde une gratification, si, au bout d'un an, ses maîtres rendent un bon témoignage de sa conduite.

On n'imaginerait pas combien de bons sujets sortent de cette maison, et combien d'heureuses familles dont les mères n'ont dû leur retour à la société et aux vertus qui en font le bonheur, qu'à cette respectable institution, que les peuples d'Europe qui s'efforcent d'imiter les Anglais dans tant de choses, auraient dû admettre avec enthousiasme. Si je voulais m'étendre et parler des établissemens sans nombre et de tous les genres qui se trouvent à Londres en faveur de l'humanité, je remplirais un volume; et certes, je ne me refuserais pas à cette tâche, si je savais qu'elle pût produire, pour mon pays, quelqu'espèce d'émulation parmi ces hommes qui croient avoir imité les Anglais, parce qu'ils se battent comme eux et ont leur cheveux en jokeis.

Mais parmi les visites que je fis dans les différens hôpitaux, aucune ne me procura autant de plaisir que celle qui me conduisit à *Greenwich*, situé à sept milles de Londres, dans le comté de Kent, sur le

rives de la Tamise. Les rois d'Angleterre y avaient un palais où, dans la belle saison, ils s'empressaient de venir jouir des prémices du printemps. Marie et Élizabeth, qui remplirent et terminèrent si différemment leur carrière, virent le jour à Greenwich. Angleterre.

Les monarques Bretons cessèrent, à la révolution de 1683, de séjourner dans le palais de Greenwich, qui avait été bâti par un duc de Glocester, et rebâti ensuite par Charles II. Guillaume III en fit un hôpital pour les marins, où seraient reçus ceux que leur âge, leurs blessures où quelqu'autre accident auraient rendus incapables de servir. Les veuves, les orphelins de ceux qui étaient morts en défendant un vaisseau anglais, qu'il fût de la marine royale où de la marine marchande, devaient y être accueillis. Cet établissement de Guillaume fut réellement grand, et ne se ressentit en rien de la parcimonie de ce prince, plus avare par caractère que par économie; mais qui faisait taire ses passions et ses goûts, lorsque l'intérêt de la nation qui l'avait appelé à régner l'exigeoit. Il avait compris que c'était par la navigation et l'importance de sa marine

Angleterre.

que l'Angleterre pouvait acquérir de la prépondérance dans la balance politique de l'Europe, et il avait tout fait pour la marine anglaise.

Cet hôpital est situé sur le bord de la rivière, au pied de quelques collines renfermées dans un grand parc, et consiste en quatre corps de bâtimens isolés qui entourent chacun une petite cour : leur architecture est lourde et fort chargée d'ornemens ; mais l'ensemble, vu de la rivière, et couronné par les arbres du parc fait un très-belle effet : derrière deux dômes qui s'élèvent aux angles intérieurs des corps de bâtimens les plus éloignés de la rivière, se prolongent deux colonnades qui servent de promenades. Les invalides sont logés dans de longues salles, le long desquelles, du côté opposé aux fenêtres, règne une boiserie qui leur forme de petites chambres où sont leurs lits. L'hôpital, qui est sous la direction de vingt-quatre directeurs, a un gouverneur, dont les appointemens sont de 1,000 livres sterlings; un lieutenant gouverneur, qui a 500 livres sterlings ; quatre capitaines, qui ont 260 liv. sterlings ; huit lieutenans, qui ont 115 liv. sterlings, outre le logement et le chauffage;

et deux mille trois cent cinquante invalides, à qui on donne habit, veste et culotte, quatre paires de bas et trois paires de souliers tous les deux ans ; une livre de viande cinq fois la semaine, et les autres jours des légumes et du beurre, seize onces de pain et deux pintes de bière par jour, deux livres et demie de fromage, et un sheling en argent par semaine : on leur sert leur nourriture dans les réfectoires, mais ils l'enferment dans deux petites armoires et mangent quand ils veulent : leur uniforme est bleu, les ivrognes ont des manches rouges et ne sortent pas de l'hôpital, et on fait porter un habit jaune à ceux qu'on veut punir. Cent quarante-deux femmes veuves ou femmes de matelots, employées au service de cette vaste maison, la tiennent très-proprement. Les malades transportés dans un bâtiment isolé ne sont que quatre dans une chambre. Cent cinquante enfans de onze à quatorze ans, sont élevés dans une maison voisine, dont cinq femmes font le service, et n'en sortent que pour s'embarquer, ils couchent dans des hamacs et sans draps, comme les matelots quand ils sont à bord. Il règne dans cet établissement un ordre et un air de décence et de contentement très-re-

Angleterre.

Angleterre.

marquable. On calcule qu'il y meurt cent cinquante invalides par an; en 1786 il n'y restait que deux hommes de l'équipage qui a fait le tour du monde avec l'amiral Anson.

CHAPITRE III.

CHAPITRE III.

Étendue de l'Angleterre. — Climat. — Rivières. — Canaux. — Montagnes. — Forêts. — Sol et produits. — Eaux minérales. — Population. — Origine des Bretons.

Sous le nom de Grande-Bretagne, sont comprises, depuis leur réunion en 1707, l'Angleterre et l'Écosse : ces deux royaumes forment une île d'environ sept cents milles de long sur trois cents de large, qui s'étend entre le 50.e et 59.e degré de latitude nord, et est séparée du continent, par le Pas de Calais. Angleterre.

L'Angleterre est bornée au Nord par l'Écosse ; au Midi, par le Pas de Calais et la Manche ; à l'Est, par les mers d'Allemagne et du Nord ; à l'Ouest, par le canal Saint-George et la mer d'Irlande. Sa plus grande longueur du Nord au Midi, de Berwick à l'île de Wight, est d'environ quatre cents milles ; et sa plus grande largeur de l'Est à l'Ouest, de la pointe de l'île de Thanet au *Lands-end*, d'environ

Angleterre. trois cents. On lui donne de superficie environ soixante-treize milles carrés, et de quarante-six à quarante-sept millions d'acres.

Son climat est très-doux, les vents de mer y tempèrent les rigueurs de l'hiver et les chaleurs de l'été; mais il est extrêmement humide, trés-variable et souvent sombre et nébuleux: l'air y est épais et il y pleut beaucoup, mais la pluie laisse communément quelqu'intervalle de beau temps dans la journée. Charles II, dit le Chevalier Temple, prétendait que c'était le pays où l'on pouvait être en plein air, sans souffrir, le plus de jours dans l'année, et le plus d'heures dans le jour. Les automnes y sont plus beaux que le printemps, et les beaux hivers moins rares que les beaux étés. Il y gèle peu, et l'extrême humidité de l'air et du sol y conserve aux gazons une belle verdure toute l'année: les vents d'ouest y sont les plus fréquens et passent pour les plus sains.

On trouve en Angleterre, surtout dans les campagnes, autant de gens sains et robustes et autant de vieillards que dans le reste de l'Europe; mais son climat porte naturellement à la mélancolie, et c'est le

lieu du monde où l'on aperçoit le moins de gaîté, où l'on se sent le moins de désirs de se fixer, et que des maladies fréquentes obligent le plus impérieusement de quitter.

Angleterre.

L'Angleterre est fortement échancrée de toutes parts par la mer qui, dans une étendue d'environ deux mille lieues de côtes, y forme une infinités de rades, de baies, de ports, et semble inviter les habitans à la navigation, base de leur prospérité. Cinquante rivières navigables pour des barques qui portent depuis cent jusqu'à cent cinquante tonneaux la traversent dans tous les sens. Les plus considérables sont la Tamise qui, après avoir parcouru de l'ouest à l'est une partie du midi du royaume, forme à Londres le port le plus fréquenté peut-être de l'univers, et se jette à soixante milles de-là dans la mer d'Allemagne; la Severn, qui coule du nord au sud parallèlement au pays de Galles, s'élargit considérablement vers Bristol, et s'y jette dans le canal de ce nom; la Trent, qui prend naissance vers le pays de Galles, parcourt l'Angleterre de l'est à l'ouest, et la divise en deux parties à peu près égales. Son embouchure, dans la mer d'Allemagne,

Angleterre.

forme un grand golfe qui prend le nom d'Humber.

Un grand nombre de canaux aboutissent à ces rivières, et accroissent la navigation intérieure de l'Angleterre. La Tamise va dans peu se trouver jointe à la Severn, par un canal de trente milles de long qui passe pendant plus de deux milles sous une montagne. La Severn est jointe à la Trent par un canal de quarante-six milles, auquel aboutit un autre canal de vingt-deux milles, qui vient de Birmingham. La Trent est cotoyée jusqu'à ce qu'elle devienne navigable, par un canal de soixante milles. Un canal de trente-cinq milles doit partir de celui qui cotoie la Trent, et venir joindre à Coventry un autre canal de quatre-vingt-un milles qui est presqu'achevé et aboutit à la Tamise à Oxford. Un canal commencé en 1758, cotoie la Mersey, qui n'est navigable qu'à marée haute : il a vingt-neuf milles de long, passe sur une rivière et de grands chemins, prend naissance dans des mines fort abondantes de charbon, qu'il porte à Manchester et à Liverpool, et facilite la communication entre deux des principales villes de commerce de l'Angleterre. Un nouveau canal de cent huit milles

est commencé entre Liverpool et Leids, où il joindra l'Aire qui tombe dans l'Humber. Ce serait avec le canal de la Severn à la Tamise, celui de la Severn à la Trent, et celui de la Trent à la Mersey, le quatrième canal qui joindrait les deux mers de l'est et de l'ouest de l'Angleterre. Angleterre.

L'Angleterre est un pays montueux, parsemé de jolis bouquets de bois, et couvert de superbes pâturages entourés de haies vives ; c'est une suite de collines riantes et de belles vallées, qui forment des paysages très-variés et très-agréables. Plusieurs grandes chaînes de montagnes le traversent ; le long de la côte méridionale règnent des montagnes calcaires peu élevées, qui en général sont nues, arides, et ne produisent qu'une herbe fort courte. Elles s'élargissent vers le Wiltshire, et le Dorsetshire, et y sont constamment couvertes d'une grande quantité de moutons dont la laine est fort estimée. Le pays de Galles n'est qu'une grande masse de montagnes, dont la partie la plus élevée s'avance au milieu de la mer d'Irlande. Au nord de la Trent commence une longue chaîne de montagnes, et qui par celles de

Angleterre.

Cumberland communique avec les montagnes d'Ecosse.

Il n'y a point de forêts en Angleterre; les espaces qui conservent ce nom, comme la forêt de Winsor, la forêt de Shirwood, n'offrent plus à la vue que quelques arbres épars et beaucoup de bruyères; mais l'île entière est parsemée de bosquets de bois, de haies et d'arbres, qui suffisent au besoin des habitans, dont le chauffage ordinaire est le charbon de terre.

Son sol humecté par des pluies fréquentes et des brouillards continuels, est très-fertile dans un grand nombre de cantons, et cultivé avec soin dans les parties qui sont en culture; mais on rencontre à chaque instant des landes immenses dont le terrain, quelquefois très-bon, reste dans l'état de pure nature, parce que ce sont des communes qui, étant à tout le monde, n'appartiennent à personne, et que personne n'en prend soin. L'Angleterre produit une grande quantité de grains de toute espèce et nourrit prodigieusement de bestiaux; on y cultive beaucoup de légumes, pommes de terre, choux, navets, mais peu de fruits : excepté dans des jardins soignés, le raisin n'y mûrit pas, et les pommes n'y

réussissent que dans le midi. On fait du cidre dans quelques comtés. Angleterre.

L'Angleterre abonde en mines de charbon, de fer, de plomb, d'étain et de cuivre; elle a aussi quelques mines de sel et beaucoup d'eaux minérales. Ces mines sont presque toutes dans l'ouest et dans le nord: il s'en trouve peu dans le reste du royaume.

Les eaux minérales les plus féquentées sont celles de Bath, de Bristol, de Tunbridge. Les eaux d'Epsom, d'où l'on tire le sel de ce nom, et qui n'est qu'à quinze milles de Londres, sont presqu'entièrement abandonnées.

Rien n'est plus propre à montrer l'incertitude et le vague des calculs sur lesquels on se fonde pour connaître la population d'un pays, que la liste suivante des différens écrivains qui ont parlé de celle d'Angleterre, et l'énorme différence de leurs évaluations.

Graunt la portait, en 1662, dans un ouvrage fait avec beaucoup de talent, à six millions quatre cent quarante mille ames. Sire William Petty la portait, en 1682, dans son arithmétique politique, à sept millions quatre cent mille ames. Da-

[redacted] venant embrassait ; en 1700, dans un ouvrage sur la balance du commerce, l'opinion de King, qui ne la portait qu'à cinq millions cinq cent mille ames. Sir Mathieu Decker, dans des considérations sur des impôts publics, calculait, en 1742, qu'il y avait en Angleterre un million deux cent mille maisons, et à six personnes par maison, sept millions deux cent mille ames. Le docteur Mitchel la porte, dans un ouvrage sur l'état de la Grande-Bretagne et de l'Amérique du nord, à cinq millions sept cent mille ames. M. Wallec, dans sa dissertation sur le nombre des hommes, à huit millions d'ames. M. Smith, dans ses trois traités sur le commerce des grains, à six millions d'ames. Hongton, dans son traité sur l'agriculture, la porte à huit millions. Le docteur Price, dans ses observations, la réduit à quatre millions cinq cent mille ames, et Chalmer la fait monter à plus de huit millions d'ames.

Angleterre.

A Londres, en 1690, les maisons passaient pour contenir 5 ½ personnes ; dans ses environs, 4 ½ ; dans les villes, 4 ¼ ; dans les villages, 4 : ce qui portait la population de Londres à cinq cent trente mille ames ;

celle des autres villes, à huit cent soixante-dix mille ames; celle des villages, à quatre millions cent mille: en tout cinq millions cinq cent mille ames. Angleterre.

Le docteur Price, presbytérien, du parti de l'opposition, et qui voyait tout en mal, prenant pour base de ses calculs, des états qui ne donnaient que neuf cent quatre-vingt-six mille six cent quatre-vingt-douze maisons, et ne donnant à chaque maison qu'un peu moins de cinq individus, ne portait, en 1772, la population de l'Angleterre, qu'à quatre millions cinq cent mille ames, et la prétendait diminuée d'un million et demi depuis 1685: comme il attribuait en partie cette dépopulation au systême des grosses fermes, Young, leur partisan, s'empressa de réfuter cette assertion, en prouvant, d'après des relevés exacts, que la population des fermes au-dessus de cinq cents acres, était à celle des fermes au-dessous comme 8 ¼ est à 6 ½.

Si le docteur Price paraît porter beaucoup trop bas la population de l'Angleterre, Chalmers paraît aussi la porter beaucoup trop haut. Il en fut souvent question dans les débats du parlement sur le traité du commerce avec la France, et M. Pitt,

Angleter

... orateurs qui en parl...
...ent toujours à huit million...
... pour toute la Grande-Bretagne
... de ce nombre quinze cent mille ames
qu'on s'accorde assez généralement à donne...
à l'Écosse, il restait pour l'Angleterre et l...
pays de Galles, six millions cinq cent mill...
ames.

Les mesures anglaises linéaires, sont le pouce ; le pied, qui a 12 pouces ; l... verge, qui a 3 pieds ; la toise, qui a 2 verges ; l'aune, qui a 45 pouces ; la perche, qu... a 2 toises 3 quarts ; la stade, qui a 40 perches ; et le mille, qui a 8 stades, et don... 73 font un degré.

Les mesures de superficie, sont : l'acre qui a 4 quartiers ; le quartier, qui a 40 perches ; la perche, qui a 30 verges et demie ; la verge, qui a 9 pieds ; et le pied, qui a 144 pouces ; le tout carré : les 11 acres font 13 arpens de Paris.

Les mesures de capacité, qui sont le double de celles de Paris : le gallon, qui a 8 pintes ; le baril, qui a 31 gallons et demi ; le muid, qui a 2 barils ; la pipe, qui a 2 muids ; la tonne, qui a deux pipes ; le Loisseau, de 2178 pouces cubes ; le quarter,

qui a 8 boisseaux ; et le chaldran, qui a 36 boisseaux.

Angleterre.

La balle de laine pèse 240 livres.

Le tonneau pèse 2000 livres.

La livre anglaise est de 14 onces 5 huitièmes de Paris.

100 livres pesant à Paris, font 109 livres pesant à Londres.

Le pied anglais est de 135 lignes 16 centièmes de France.

Il est généralement reconnu que les premiers habitans de la Grande-Bretagne furent une tribu de Gaulois ou Celtes qui s'établirent sur la côte opposée, supposition fondée sur la conformité du langage, des mœurs, du gouvernement, de la religion et du teint.

Lorsque Jules César, 52 ans avant la naissance de Jésus-Christ, médita la conquête de la Bretagne, les naturels avaient incontestablement de grands rapports de gouvernement, de religion et de commerce avec les Gaulois et les autres peuples du Continent. César, dans l'histoire qu'il a écrite de ses deux expéditions, prétend qu'elles furent accompagnées de difficultés et de danger ; mais que ses victoires forcèrent les insulaires à se rendre tributai-

Angleterre.

ainsi que tous les orateurs qui en parlèrent, la portèrent toujours à huit millions d'ames pour toute la Grande-Bretagne, ôtant de ce nombre quinze cent mille ames, qu'on s'accorde assez généralement à donner à l'Ecosse, il restait pour l'Angleterre et le pays de Galles, six millions cinq cent mille ames.

Les mesures anglaises linéaires, sont: le pouce; le pied, qui à 12 pouces; la verge, qui a 3 pieds; la toise, qui a 2 verges; l'aune, qui a 45 pouces; la perche, qui a 2 toises 3 quarts; la stade, qui a 40 perches; et le mille, qui a 8 stades, et dont 73 font un degré.

Les mesures de superficie, sont: l'acre, qui a 4 quartiers; le quartier, qui a 40 perches; la perche, qui a 30 verges et demie; la verge, qui a 9 pieds; et le pied, qui a 144 pouces; le tout carré: les 11 acres font 13 arpens de Paris.

Les mesures de capacité, qui sont le double de celles de Paris: le gallon, qui a 8 pintes; le baril, qui a 31 gallons et demi; le muid, qui a 2 barils; la pipe, qui a 2 muids; la tonne, qui a deux pipes; le boisseau, de 2178 pouces cubes; le quarter,

qui a 8 boisseaux ; et le chaldran, qui a 36 boisseaux. Angleterre.

La balle de laine pèse 240 livres.

Le tonneau pèse 2000 livres.

La livre anglaise est de 14 onces 5 huitièmes de Paris.

100 livres pesant à Paris, font 109 livres pesant à Londres.

Le pied anglais est de 135 lignes 16 centièmes de France.

Il est généralement reconnu que les premiers habitans de la Grande-Bretagne furent une tribu de Gaulois ou Celtes qui s'établirent sur la côte opposée ; supposition fondée sur la conformité du langage, des mœurs, du gouvernement, de la religion et du teint.

Lorsque Jules César, 52 ans avant la naissance de Jésus-Christ, médita la conquête de la Bretagne, les naturels avaient incontestablement de grands rapports de gouvernement, de religion et de commerce avec les Gaulois et les autres peuples du Continent. César, dans l'histoire qu'il a écrite de ses deux expéditions, prétend qu'elles furent accompagnées de difficultés et de danger ; mais que ses victoires forcèrent les insulaires à se rendre tributaires.

Angleterre.

Il paraît cependant, soit par le témoignage des auteurs contemporains, soit par le récit de César lui-même, que ses victoires furent loin d'être décisives et complètes, et que le seul avantage de cette expédition, fut que les Romains acquirent une plus grande connaissance de l'île. A l'époque de cette descente, les Bretons étaient gouvernés en temps de guerre par une confédération politique, dont le chef possédait des domaines considérables, et cette forme de gouvernement subsista encore quelque temps parmi eux.

Leurs mœurs et leurs usages décrits par César et les meilleurs auteurs, différaient peu de ceux des sauvages habitans du nord; mais ils ensemençaient les terres, quoiqu'ils vécussent surtout de viande et de lait; leurs habits étaient de peaux et leurs fortifications des palissades. Très-habiles à conduire leurs chars, leurs armes étaient la lance, le dard et l'épé; leurs armées avaient quelquefois des femmes à leur tête, comme souveraines d'un district particulier. La primogéniture ou l'âge était la règle ordinaire de la succession; mais on s'en écartait au moindre inconvénient que présentait l'une au l'autre. Ils peignaient leurs

corps en blanc ou en noir, et portaient, dit-on, des figures d'animaux et de corps célestes gravées sur la peau ; dans leurs mariages, ils n'étaient pas très-délicats, et leurs liaisons conjugales formaient une espèce de club : douze ou quatorze hommes épousaient autant de femmes qui leur étaient communes à tous, mais les enfans appartenaient au premier mari. Angleterre.

Durant le long règne d'Auguste, les Bretons furent plutôt les alliés que les tributaires des Romains ; mais les communications devenant plus faciles environ 48 ans après la naissance de Jésus-Chist, Claude fit en personne une expédition. Ses conquêtes furent pourtant imparfaites. Caractacus et Boadicée soutinrent avec gloire leffort des armées romaines. Le premier fait prisonnier après une bataille sanglante, et conduit à Rome, força les vainqueurs même à l'admirer : Boadicée vaincu, dédaigna de survivre à la liberté de son pays ; et Agricola, après avoir subjugé la Bretagne méridionale, porta ses armes vers le nord, où chaque pouce de terre fut défendu avec acharnement. Pendant leur séjour, les Romains élevèrent différens murs pour défendre les Bretons des invasions des Cale-

Angleterre.

doniens, des Écossais et des Pictes : il est probable qu'ils considéraient cette île comme la pépinière des recrues qu'exigeait l'entretien de leurs armées continentales; c'est du moins ce qui semble prouvé par l'état de dénuement où ils laissèrent la Grande-Bretagne quand ils rappelèrent leurs troupes. Les Romains avaient malheureusement porté avec eux dans l'île, le luxe de l'Italie : ce luxe façonna au joug les Bretons méridionaux, et le génie de la liberté se réfugia vers le nord, dont les habitans opposèrent une vive résistance aux tyrans du monde. Les empereurs et les généraux romains s'occupèrent exclusivement du soin de repousser les attaques des Caledoniens et des Pictes, et les provinces méridionales ne paraissent pas leur avoir donné d'inquiétude en profitant d'une occasion si favorable.

A l'époque de ces débordemens de barbares qui, sous le nom de Goths et de Vandales, inondèrent l'empire romain, et mirent Rome elle-même en danger, les légions romaines furent retirées de la Grande-Bretagne avec la fleur de la jeunesse bretonne pour la défense de la capitale et du centre de l'empire, et avant de quitter l'île, aidèrent les habitans à se construire en

pierre le mur de Sévère, entre Carlislte et Newcastle, quils munirent de tours et de forts, et quittèrent pour toujours le pays, vers l'an 448, après en avoir possédé les parties les plus fertiles environ 500 ans à dater de l'invasion de Jules César.

Angleterre.

Les Écossais et les Pictes regardant alors l'île entière comme leur proie, attaquèrent le mur de Sévère avec des forces redoutables, et ravagérent tout ce qui était devant eux avec une furie particulière alors aux habitans du nord, et que le souvenir d'anciennes injures ne pouvait manquer d'inspirer. Les malheureux Bretons, déjà vaincus par leurs propres craintes, eurent recours à Rome, et lui envoyèrent leurs doléances contre les barbares qui ne leur laissaient point d'intermédiaire entre les vagues et le fer de l'ennemi. La consternation générale qui se répandit alors parmi eux, peut faire juger combien ce peuple avoit été avili par une longue servitude sous les Romains. Dans la lettre qu'ils adressèrent à Aétius, et qu'il intitulèrent *Les gémissemens de la Bretagne*, ils s'exprimèrent ainsi : « Nous ne savons plus de « quel côté nous tourner : les barbares « nous chassent vers la mer, et la mer

Angleterre.

« nous repousse vers les barbares : il ne « nous reste que le choix entre ces deux « genres de mort, ou d'être engloutis dans « les flots, ou d'être égorgés par le fer. » On a de la peine à croire que cette lâche nation descendit de ces peuples belliqueux qui repoussèrent César, et qui défendirent si long-temps leur liberté contre les armes romaines.

Laissés sans défense, les Bretons cherchèrent d'autres ressources : Vortigern, un de leurs chefs, leur persuada de faire un accord avec deux chefs Saxons, Hengist et Horsa, pour en être protégés contre les Écossais et les Pictes. Les Saxons, alors maîtres de ce qu'on appelle aujourd'hui la Manche, et dont les contrées natales regorgaient d'habitans, se rendirent volontiers à cette invitation, arrêtèrent les progrès de l'ennemi, et reçurent l'île de Thanet pour leur indemnité ; mais leur pays était si peu peuplé et si stérile, et la fertilité de la Grande-Bretagne leur offrait un attrait si puissant, que peu de temps aprés Hengist et Horsa songèrent à se former un établissement ; et recevant journellement des renforts, les Saxons devenus formidables, finirent par subjuger les naturels,

urels, et les chasser vers le pays de Galles, où leurs descendans conservent encore leur langage. Angleterre.

Ce n'est pas ici le lieu de rapporter l'histoire détaillée des nations qui formèrent l'heptarchie ; elle se confondit dans la personne d'Egbert, dix-septième roi des Saxons occidentaux, élevé à la cour de Charlemagne, et qui le premier fit prendre à son pays le nom d'Angleterre.

CHAPITRE IV.

De la Constitution anglaise. — Le Parlement, la Chambre des Pairs, celle des Communes. — Manière de proposer les bills et de les faire adopter comme lois de l'État, du roi, de la cour, des rangs, des dignités.

Angleterre.

« Il y a dans le monde, dit Montesquieu, « une nation qui a pour objet direct de sa « constitution, la liberté politique. » Cette nation est la nation anglaise, et c'est à la bonté de cette constitution, fruit du temps et de l'expérience, qu'elle doit le période de grandeur et de prospérité où elle est parvenue.

C'est toujours du mal que naquit le bien en Angleterre : à peine délivré du joug des Romains qui l'opprimèrent pendant près de cinq cents ans, elle est conquise par les Saxons. Quatre cents ans après, passent les Danois, et l'Angleterre est pendant plus d'un siècle la proie de leur avarice et de leurs fureurs. Alfred, si justement appelé le Grand, joint la ruse à la

ice, les lumières au courage, délivre sa Angleterre.
trie de ces féroces étrangers, l'arrache à
gnorance barbare et superstitieuse où elle
it plongée, rétablit l'ordre par une nou-
lle division du royaume qui subsiste en-
ore, et une responsabilité graduée depuis
chef de famille jusqu'au chef suprême
e l'État et du code informe des barons, fit
les lois qui assurent à ses peuples, le bien-
ait des jurés, une administration régu-
ière de la justice, et une assemblée an-
nuelle des membres les plus distingués de
a nation : ce prince, l'un des hommes qui
onore le plus l'espèce humaine, meurt
n 901.

En 1066, Guillaume le Normand con-
quit l'Angleterre, et substitue le gouver-
nement féodal aux lois déjà altérées du sage
Alfred. Ce conquérant farouche et son fils
Guillaume le Roux, la font gémir sous la
tyrannie la plus odieuse.

Une confédération générale et armée
contre le despotisme aveugle et furieux de
Jean Sansterre, l'obligea, en 1215, de si-
gner la grande charte, le fondement de
la constitution actuelle de l'Angleterre.
Édouard I.er, entraîné dans des guerres
dispendieuses, se vit forcé, pour obtenir

Angleterre.

des subsides dont il avait besoin, de convoquer deux députés de chaque bourg, un parlement, et bientôt après d'abolir toutes levées d'argent sans son concours. Les lois civiles et les réglemens de police améliorés sous son règne, lui valurent le nom de Justinien anglais; et c'est depuis cette époque, dit Blackotone, plutôt que depuis la grande charte, que la liberté a recommencé à lever la tête en Angleterre.

Épuisée par plus de cent ans de guerres civiles, asservie pendant un siècle sous le joug despotique des Tudors, et sous les lois même qu'ils arrachèrent à la faiblesse de son parlement, l'Angleterre attendit le règne des Stuarts pour sortir de son assoupissement. L'extension imprudente que Jacques I.er voulut donner à la prérogative royale, et les maximes du pouvoir absolu qu'il professait, firent renaître parmi les Anglais cet esprit de liberté qui paraissait presque éteint. Le parlement montra de la résistance et sembla dès-lors se préparer à cette lutte sanglante qui devait renverser le trône de Charles Ier. Ce malheureux prince veut défendre l'autorité royale, et se voit traîner à l'échafaud par une troupe de parlementaires fanatiques, instrumens d'un

hypocrite ambitieux dont la politique profonde saisit bientôt les rênes du gouvernement, et sut les garder jusqu'à sa mort. Angleterre.

Après douze ans de république, le trône fut relevé, et l'ancienne constitution rétablie; mais le parlement, qui connaissait sa puissance et qui vit que le terrible exemple de la mort de Charles I.er n'avait pas éteint chez son fils ces principes d'autorité absolue, innés dans les princes de la maison de Stuart, sut contraindre Charles II à donner son consentement au fameux acte d'*habeas corpus*, l'égide de la liberté anglaise, « qui ordonne à tout geolier de « donner à son prisonnier copie de son dé- « cret de prise de corps, six heures après « sa demande, et de faire sur-le-champ « au juge le rapport de sa détention, au « chancelier, ou à l'un des douze juges en « exercice; de donner sur la présentation « de la copie du décret de prise de corps, « ou l'attestation du refus de la délivrer, « l'ordre de lui présenter le prisonnier dans « trois jours s'il est à moins de dix milles; « dix, s'il est à moins de cent; et vingt, s'il « est plus éloigné; au juge de l'élargir en « donnant caution, si ce n'est dans le cas de « félonie ou de trahison; et alors ordonne

Angleterre.

« de le faire juger aux premières assises; « qui défend qu'une personne élargie en « vertu de cette loi, puisse être arrêtée de « nouveau pour le même sujet; d'envoyer « un détenu dans des prisons étrangères à « l'Angleterre et de le tranférer sans raison « suffisante d'une prison à une autre, le « tout à peine de cent livres sterlings d'a« mende pour le geolier, et cinq cents « livres sterlings pour les juges. »

Sous ce règne, les pétitions pour assembler le parlement furent déclarées légales; on défendit qu'il restât jamais dissous plus de trois ans, et on abolit les services rendus par les fiefs, excepté quelques redevances honorables et peu à charge.

La révolution de 1688 vint couronner les efforts des Anglais pour garantir leur liberté des atteintes que l'autorité royale cherchait sans cesse à y porter. Jacques II, effrayé du mécontentement général qu'excitait son opiniâtreté à rétablir une religion proscrite par les lois, passe en France. Une convocation composée des membres du dernier parlement de Charles II et de cinquante membres du commun conseil de Londres, déclare que le roi ayant cherché à renverser la constitution du

royaume en rompant le contrat original entre lui et le peuple, ayant par les conseils des jésuites et des méchans, violé les lois fondamentales de l'État, et quitté le royaume, avait abdiqué, et que le trône était vacant. La couronne est offerte à Marie, sa fille, et à son époux, Guillaume prince d'Orange, et les droits et priviléges de la nation sont de nouveau garantis par un bill, « qui déclare illégaux le pouvoir « royal de suspendre les lois ou d'en dis- « penser; le maintien d'une armée en « temps de paix sans le consentement du « parlement; toute levée d'argent sans son « concours; qui assure l'établissement des « jurés; le droit de présenter des péti- « tions au roi; le droit de port d'armes « aux protestans; la liberté des élections « et des débats au parlement, et qui dé- « fend les cautionnemens, les amendes et « les punitions excessives. »

Angleterre.

Ce bill est le fameux bill des droits, qui acheva le bel ouvrage de la constitution anglaise, et depuis lequel, dit Hume, « on « peut affirmer, sans aucune espèce d'exa- « gération, que l'Angleterre a toujours « joui, sinon du meilleur systême de gou- « vernement, au moins du systême de li-

Angleterre.

« berté le plus complet, connu parmi les « hommes. » Il a pour garant et défenseur, la liberté de la presse, la meilleure sauvegarde des droits des citoyens, et le fanal le plus sûr d'une administration bien intentionnée.

La constitution anglaise, mélange heureux de monarchie, d'aristocratie et de démocratie, consiste en un parlement composé du roi, d'une chambre des pairs, d'une chambre des communes, et dans lesquels réside la puissance législative.

La puissance exécutive est entièrement dans les mains du roi.

Chacun de ces trois pouvoirs à des prérogatives qui lui sont propres et qui sont indépendantes de sa part dans la puissance législative. Le roi a l'exécution des lois, le droit de faire la paix et la guerre, et le commandement des forces militaires; la chambre des pairs est le tribunal suprême de la nation; et celles des communes s'est approprié le droit de voter seule les subsides, et de régler tout ce qui y a rapport, ne laissant aux pairs, que le pouvoir d'accepter ou rejeter simplement et sans les amander, les bills qui les concernent.

La chambre des communes est composée

de deux députés de chaque comté d'Angleterre, d'un de chaque comté du pays de Galles et d'Écosse, de députés de certain nombre de villes ou de bourgs, et de quatre députés nommés par les universités d'Oxford et de Cambridge. Angleterre.

Comme les députés des comtés sont les représentans des propriétaires de terre, les députés des villes sont censés représenter les marchands, manufacturiers et négocians, et être élus dans les lieux qui en rassemblent le plus. Mais le commerce changeant de place, il est arrivé que des villes autrefois florissantes son devenues désertes, et ont conservé leur ancien droit d'élection, comme, *Olde-Sarum*, où il n'y a plus qu'un cabaret, et qui nomme deux membres aux parlement; tandis que des endroits devenus très-importans, comme Manchester, Birmingham, etc., n'en nomment aucun.

Voici la composition actuelle de la chambre des communes.

Quarante comtés en Angleterre députent.	80 chevaliers.
Vingt-cinq cités, Elg non compris, mais Londres en nommant quatre. .	50 citoyens.

Angleterre.

Cent soixante-sept villes nommant chacune deux membres.	334 bourgeois.
Cinq villes n'en nommant qu'un.	5 *idem*.
Deux universités.	4 *idem*.
Huit Cinque-ports avec leurs trois annexes.	16 barons.
Douze comtés dans le pays de Galles.	12 chevaliers.
Douze villes, *idem*. . .	12 bourgeois.
Trente comtés en Écosse.	30 chevaliers.
Quinze villes, *idem*. . .	15 bourgeois.
Total.	558

Les qualités requises pour être membres de la chambre des communes, sont d'être majeur et né sujet de la Grande-Bretagne; de n'être pas un des douze juges, parce qu'ils ont séance à la chambre des pairs; ni membres du clergé, parce qu'il siége dans sa convocation particulière; ni d'être shérif du comité, ni bailli; ni maire des lieux où se font les élections; mais ils peuvent être élus ailleurs; de n'être pas employés à percevoir où administrer les taxes créées depuis 1692, excepté les commissaires de la trésorerie, de ne tenir de la

couronne aucun emploi créé depuis 1705 ; de n'en avoir aucune pension qui ne soit perpétuelle ; de n'avoir aucun marché pour un service public ; et de posséder, pour être représentant d'un comté, un bien fonds du produit net de 600 livres sterlings ; et un de 300 livres sterlings, pour l'être d'une ville. Le parlement peut déclarer quelqu'un incapable d'y siéger, et les communes ont quelquefois déclaré des personnes inéligibles pour le présent parlement, comme cela est arrivé, en 1711, pour M. Robert Walpole, depuis ministre.

Angleterre.

Chaque membre, au moment de prendre séance au parlement, est obligé de déposer sur le bureau la déclaration des qualités qui l'on rendu éligible et de l'affirmer par serment. L'acceptation d'un emploi à la nomination de la couronne, excepté dans le corps diplomatique ou dans les armées, rend vacante la place qu'on occupe au parlement ; mais n'empêche pas qu'on y soit réélu, et le roi ne peut exempter personne d'en être membre qu'en lui donnant une place qui en ferme l'entrée.

L'élection finie, le membre élu cesse d'avoir des rapports légaux avec ses com-

Angleterre.

mettans, et s'en trouve entièrement indépendant. L'intérêt général du royaume devient l'unique objet de ses délibérations.

L'élection des membres pour un nouveau parlement s'y fait d'après un ordre du chancelier au commis de la couronne à la chancellerie, d'expédier des lettres de convocation aux shérifs des différens comtés. Les shérifs doivent, dans les trois jours qui suivent celui de la réception des lettres de convocation, faire signifier leurs ordres aux magistrats des villes de leur comté qui ont des membres à élire, et les élections doivent être proclamées dans les deux jours suivans, et commencer entre le dixième et le seizième jour qui suit la proclamation. Le shérif préside l'élection, les voix doivent commencer à être recueillies, au plus tard, le lendemain du jour, où plusieurs candidats se présentant, quelqu'un d'entre eux le demande, à moins que ce jour ne soit un dimanche, et cette opération ne doit pas durer plus de quinze jours.

Pour maintenir la sûreté des élections, il a été ordonné que les troupes cantonnées dans les lieux où elles se font, en sortiraient au moins un jour avant qu'elles ne commencent, s'en éloigneraient au

moins de deux milles, et n'y retourneraient qu'un jour après qu'elles seraient terminées ; que toute espèce d'émeute les rendrait nulles ; que tout candidat qui donnerait ou promettrait aux électeurs, pour être élu, des fêtes, de l'argent ou des emplois, ne pourrait l'être pour cette place ; et que celui qui aurait donné ou promis de l'argent ou des emplois, et celui qui les aurait accepté, seraient condamnés à une amende de 500 livres sterlings, et déclarés incapables de voter et de remplir une place dans aucune corporation, à moins qu'avant la conviction de leur offense, ils n'aient découvert un pareil délinquant.

Angleterre.

Ces lois n'empêchent pas qu'on n'emploie dans les élections tous les moyens de corruption possibles, légaux ou illégaux ; qu'elles ne soient presque partout des scènes dégoûtantes d'ivrognerie, de crapule et de bassesse ; que chaque candidat, quand il le croit utile à ses interêts, ne sollicite et ne fasse solliciter les électeurs par sa femme, ses sœurs, ses filles, et ne les expose ainsi à la grossière brutalité de plusieurs d'entr'eux ; qu'ils ne paraissent avec une musique nombreuse, à la tête de leurs partisans parés de rubans à leurs

Angleterre.

couleurs, et ne les enivrent dans les auberges voisines du lieu de l'élection. Personne ne conteste cette sorte de corruption générale. On fuyait autrefois l'entrée au parlement comme une charge gênante et onéreuse, quoiqu'on fût alors défrayé par ses commettans. Quel serait donc le but qu'on se promet d'attendre par les sommes qu'on verse à pleines mains pour y arriver, aujourd'hui que ces places ne rapportent pas un sou? Quelques personnes peuvent désirer d'y développer des talens qui leur méritent la considération publique ; d'autres peuvent y être conduites par un plus pur amour de leur pays; mais beaucoup, d'un aveu général, tâchent d'y vendre bien vite leur voix au ministère, pour en obtenir un dédommagement de leurs dépenses, des pensions, des emplois pour eux ou leurs protégés; plusieurs encore soutiennent le parti de l'opposition dans l'espoir de le voir triompher un jour, et d'entrer alors en place avec lui, ou pour se faire acheter chèrement par la cour, qui, par ce moyen toujours sûre d'une majorité, gouverne la nation presque à son gré. C'est ainsi qu'en Angleterre la corruption étant presque générale, ne prend aucun soin de se cacher

et de se montrer tête levée : tout à son prix, disait sir Robert Walpole, alors ministre, Angleterre. et on est souvent obligé de corrompre les membres du parlement pour les faire voter selon leur conscience.

A l'ouverture d'un parlement, le grand maître de la maison du roi, ou son substitut fait prêter serment de fidélité aux membres présens, et ces membres vont après entendre, à la barre de la chambre des pairs, la lecture des lettres patentes du roi, qui communément ne jugeant pas à propos de se rendre en personne ce jour-là au parlement, autorise des commissaires à en faire l'ouverture en son nom. De retour dans leur chambre où le premier commis des communes tient la place de l'orateur, ces membres procèdent à son élection. Celui qui est choisi, se rend avec une députation le jour fixé à la chambre des pairs, où des commissaires du roi, confirment sa nomination, et il réclame les priviléges des communes que le roi leur accorde de la même manière qu'ils le furent par ses prédécesseurs. A son retour, il rend compte à la chambre de l'approbation du roi et de la garantie des priviléges des communes, et la masse placée sur le bu-

Angleterre. reau; et qui l'accompagne partout, devient la marque distinctive de sa dignité.

L'orateur est le président des communes, et dans les cérémonies publiques, a le pas après les pairs. Il siége sur un grand fauteuil, en grande robe noire, en grande perruque, avec un grand chapeau rond sur la tête. C'est lui qui ouvre et qui ferme les séances, qui fait lire l'objet des délibérations, qui maintient l'ordre dans les débats et règle celui de la parole, qui pose les questions et les explique pour les mettre aux voix, qui nomme les membres pour les compter quand elles sont douteuses, et prononce le résultat des délibérations. Il ne peut prendre aucune part dans les discussions de la chambre et n'a de voix que lorsqu'elles sont partagées. La réponse de *Lenthall* à Charles I.er, qui lui demandait si des membres qu'il voulait faire arrêter étaient dans la chambre, contient les devoirs de l'orateur. « Je n'ai d'yeux pour voir et de langue « pour parler dans la place que j'occupe, « que par ordre de la chambre dont je « suis ici le serviteur. » Lorsque les communes sont formées en comité, il redevient un simple membre et la masse disparaît.

Les

Les membres des communes siégent pêle mêle et sans costume particulier. Le banc appelé de la trésorerie, à la droite du bureau, n'est laissé aux ministres que par courtoisie. Le parti ministériel s'asseoit du côté des ministres, celui de l'opposition du côté opposé. Il règne peu de décence dans les séances des communes, et l'orateur est souvent obligé de crier à l'ordre pour faire faire silence et forcer les membres de se mettre à leurs places. On condamne quelquefois ceux qui troublent les séances à aller recevoir à la barre, une réprimande de l'orateur. Chaque chambre ayant le pouvoir judiciaire sur ses membres, il est d'usage à la chambre des communes, ainsi qu'à celles des pairs, de ne nommer aucun membre par son nom, mais de les désigner par leurs qualités. Cette attention rend un peu moins directes les personnalités et les brusqueries qui échappent souvent, et qui donnent lieu quelquefois à des violences et à des combats.

Angleterre.

Il faut quarante membres, y compris l'orateur, pour que la chambre soit complète ; et si à quatre heures elle ne l'est pas, l'orateur peut l'ajourner au lendemain. Il en est de même dans un comité : s'il n'y a

Angleterre.

pas quarante membres, le président quitte le fauteuil.

Un membre ne peut parler qu'une fois sur un objet en délibération, si ce n'est pour expliquer quelque fait ; mais il est d'usage de permettre de clore le débat au membre qui a fait une motion, ce qu'on appelle la réplique, et quelquefois on parle encore après : en comité on parle aussi souvent qu'on veut : on parle de sa place, debout et découvert, on peut même parler de la galerie. M. Pitt, était malade lors de son long discours contre la paix de 1763: on lui permit de parler assis.

Si le membre qui parle, sort de la question, l'orateur l'y rappelle. Quand les débats traînent en longueur et ennuient, on crie de toutes parts, *question*, *question*, pour aller au voix.

La première question appuyée est la première débattue: communément on la donne par écrit à l'orateur qui la propose. On éloigne cette question par l'ordre du jour, par la question préalable, par l'ajournement qui, quand le jour n'est pas fixé, est censé au lendemain. On la divise, on la change par des amendemens, et on l'im-

prime, dans les votes, avec les changemens qu'elle a éprouvés. Angleterre.

Quand on va aux voix, l'orateur donne ordre de faire retirer les étrangers et de fermer la porte. On prend les votes par acclamation : l'orateur dit d'abord : « Que « ceux qui sont d'avis du bill disent oui ; « et ensuite, que ceux qui sont d'un avis « contraire disent non. » Tous les membres présens sont obligés de voter, et si quelqu'un s'y refuse, on pourrait le contraindre de prendre part à la délibération. On peut contester la décision de l'orateur sur les voix prises par acclamation ; et lorsque cela a lieu, ou que l'orateur annonce du doute, on demande la séparation des membres pour les compter. L'usage est de ne pas la refuser, quelque petit que soit le nombre des réclamans.

Quand l'ordre du jour est entamé, et c'est à deux heures qu'on est censé l'entamer, il faut la permission de la chambre pour faire une nouvelle motion. Cet usage a pour but d'empêcher qu'on ne fasse des motions quand les membres sont sortis.

Si une accusation contre un membre est faite par un rapport du comité, l'accusé est obligé de quitter la chambre avant le

Angleterre.

débat ; mais si elle est faite dans une motion, il faut qu'elle soit reçue avant que celui contre qui elle est dirigée soit contraint de se retirer.

Depuis que lord Cornwalis fût examiné aux communes, en 1779, sur la guerre d'Amérique, l'usage est que la chambre des pairs et des communes se fassent mutuellement demander la permission d'interroger leurs membres, et les communes veulent connaître le sujet de l'interrogation.

Si une chambre a lieu de se plaindre d'un membre d'une autre chambre, elle envoie sa plainte à celle dont il est membre. Il est contraire aux usages du parlement de parler dans une chambre de ce qui se passe dans l'autre.

Toute pétition est présentée par un membre qui est censé savoir ce qu'elle contient. Les deux chambres refusent constamment celles qui leur sont présentées contre les bills de taxes où de subsides qui sont à la discussion. Mais la ville de Londres présentant ses pétitions elle-même à la barre, elles sont reçues même pour matière de subsides, et déposées sur le bureau.

Les communes envoient leurs messages aux pairs, ou par un de leurs membres Angleterre. nommé par la chambre ou par l'orateur ; mais les pairs ne les reçoivent pas s'ils ne sont accompagnés de huit autres membres. Les pairs envoient leurs messages aux communes par deux messagers qui, dans des affaires importantes, sont deux juges, et communément deux maîtres en chancellerie, ou un maître en chancellerie et le commis du parlement. Quand les communes veulent chercher quelque chose dans le journal des pairs, elles nomment une commission pour cet objet; quant à elles, elles impriment leurs votes.

Dans les messages que s'envoient réciproquement les deux chambres pour demander des conférences, il est d'usage d'en spécifier l'objet, elles seraient refusées sans cela.

La masse joue un grand rôle dans la chambre des communes : quand elle est sur le bureau, la chambre est fermée ; quand elle est dessous, la chambre est en comité. Aucune affaire ne peut être traitée lorsqu'elle est dehors : quand elle est sur l'épaule d'un sergent accompagnant un prisonnier à la barre, l'orateur seul peut le

Angleterre.

questionner ; mais si un témoin est à la barre, et la masse sur le bureau, chaque membre peut proposer à l'orateur les questions à lui faire : l'usage est qu'alors la masse soit baissée, et si le témoin ou quelques membres font des objections contre les questions proposées, il se retire jusqu'à ce qu'elles soient résolues. Quand quelqu'un vient recevoir à la barre un jugement ou une réprimande, la masse l'accompagne, et avant 1772, on les recevait à genoux. Les pairs sont introduits par un sergent avec la masse, et font trois salutations : on leur dit alors qu'ils ont un fauteuil pour se reposer : ils s'y asseoient couverts, donnent leurs témoignages debout et découverts, et sont reconduits avec la masse. Les juges et le lord maire, ont un fauteuil pour s'y appuyer avec la main.

Le roi ne peut pas se mêler des affaires débattues au parlement, et une résolution a passé aux communes, en 1783, portant : « Que citer l'opinion du roi sur un bill en « discussion, dans l'intention d'influencer « la chambre, est forfaiture. » Il est cependant des cas où il intervient, comme lorsqu'il est question de ses domaines.

Quand le roi fait arrêter un membre

du parlement, il lui en fait donner avis par le ministre du département que l'arrestation regarde. Quand il demande des fonds ou quelque chose pour l'armée, etc., c'est toujours par un message signé de sa main, et que l'orateur lit la première fois, chaque membre ayant la tête découverte. Si l'objet concerne les deux chambres, les messages y sont portés dans le même moment. Quelquefois les ministres quittent leurs places pour présenter à la barre un message du roi.

Angleterre.

Lorsque l'orateur a reçu des pairs un bill pour les subsides ou pour des impôts, il le porte à leur barre pour le présenter au roi, sans en prévenir les communes. Quand l'huissier frappe à la porte de la chambre pour annoncer que le roi est à celle des pairs, elle interrompt à l'instant les débats pour y envoyer l'orateur et une députation.

Lorsque les chambres font une adresse commune au roi, elle lui est ordinairement présentée par les deux chambres réunies, au lieu indiqué, et elle est lue par l'orateur. Quelquefois elle n'est présentée que par des comités de chaque chambre, quelquefois par l'orateur et le chan-

Angleterre.

celier seul, et quelquefois par des membres du conseil privé. Si l'adresse est au nom seul des communes, la chambre entière la présente quelquefois, comme en 1782, pour la guerre d'Amérique.

La chambre des pairs est composée des lords ecclésiastiques qui sont deux archevêques et vingt-quatre évêques, et des lords temporels qui seuls sont proprement appelés pairs et qui consistent en ce moment en vingt-six ducs, dont quatre sont princes du sang, quatre marquis, quatre-vingt-quatre comtes, seize vicomtes et quatre-vingt-quatre barons; en tout deux cent quatorze, et avec les seize pairs écossais, deux cent trente membres. Leur nombre n'est pas fixé : le roi peut en créer de nouveaux quand il veut, et encore presque tous les ans. Sous la reine Anne, on en vit créer douze à la fois; ce qui sous George Premier fit passer à la chambre des pairs, pour en limiter le nombre, un bill qui fut rejeté dans celle des communes, dont les chefs de parti ne voulurent pas se fermer l'entrée à la chambre haute.

Tous les pairs sont égaux en droit; outre leur qualité de membres héréditaires du parlement, ils sont conseillers hérédi-

taires du roi; ils ne sont, ainsi que les pai-
resses, justiciables, en matière criminelle, Angleterre.
que de leur chambre. La calomnie contre eux est appelée *scandalum magnatum*, et punie plus rigoureusement que contre d'autres personnes. Ils portent leur jugement sur leur honneur, et non sur serment comme les jurés ordinaires.

La pairie est la seule noblesse qu'il y ait en Angleterre, et cette noblesse n'est qu'une magistrature héréditaire dont se trouve revêtu un chef de famille, mais sans s'étendre sur tous les individus qui en descendent. Tout ce qui n'est pas pair, est simple citoyen; et le fils aîné d'un pair, l'héritier de sa dignité, n'est de son vivant, quelque soit le titre que l'usage lui donne, qu'un citoyen justiciable du même jury que les personnes de la classe la plus inférieure du peuple. Les pairs seuls forment un ordre séparé dans l'État. Placés entre le trône et le peuple, leur intérêt comme leur devoir les obligent à défendre les droits respectifs du peuple et du trône, en formant une barrière qui les empêche de franchir les limites de leurs pouvoirs. Ils sont les soutiens du trône: sa chute les écraserait comme elle les écrasa sous Charles

Angleterre.

premier. Ils sont les modérateurs de sa puissance : si elle sortait des bornes qui lui sont prescrites, bientôt ils ramperaient aux pieds d'un maître. La pairie est donc la pierre angulaire de la constitution. Sans elle le despotisme et la démocratie ne tarderaient pas à se livrer la guerre, et l'Angleterre courrait le risque de redevenir la proie d'un tyran ou d'une populace effrénée.

La faculté de créer des pairs à volonté est, sans contredit, la plus belle des prérogatives de la couronne ; mais ce qui la rend encore plus précieuse, c'est le moyen puissant qu'elle lui procure de maintenir, d'accroître même son pouvoir. Comme la pairie est le but de toutes les ambitions, le mobile de toutes les actions d'un homme qui croit pouvoir y atteindre, le roi s'en sert avec un succès immanquable, soit pour affaiblir dans les communes le parti de l'opposition en lui enlevant ses principaux soutiens ; soit pour fortifier dans la chambre haute son parti, en le renforçant d'un nouveau pair dont les talens et les dispositions lui sont utiles ; soit pour s'assurer la majorité dans les élections, par l'attrait invincible de cette dignité sur les personnes

qui les influencent; soit enfin pour encourager de grandes actions et récompenser un grand attachement. Angleterre.

Quand un pair nouvellement créé vient au parlement, il y est introduit par deux pairs de même rang, en robes de cérémonie, et précédés du premier roi d'armes. Il présente ses lettres au chancelier qui les lit, et après avoir prêté les sermens réquis, il est conduit à sa place. Les pairs catholiques qui refusent de prêter les sermens exigés ne siégent point au parlement, mais n'en conservent et n'en transmettent pas moins, à leurs héritiers, leurs dignités et leurs priviléges.

Les pairs siégent dans leur chambre selon leur rang d'ancienneté et leur titre. Les pairs ecclésiastiques, les deux archevêques à leur tête, sur un banc à la droite de la salle; les ducs et marquis, ayant à leur tête les princes du sang, sur des bancs qui sont à gauche; les comtes, vicomtes et barons, sur des bancs qui sont au fond. Au pied du trône, qui occupe l'autre côté de la salle, sont trois ballots de laine couverts, comme les bancs, de flannelle rouge, et qui sont, dit-on, une ancienne représentation des sacs de laine sur lesquels les

Angleterre.

juges rendaient la justice lorsqu'ils suivaient le roi partout le royaume ; mais qu'une version accréditée parmi le peuple suppose être placés là pour rappeler sans cesse aux juges que la laine faisant un des objets les plus importans des productions de l'Angleterre, ils doivent en protéger spécialement le commerce. De ces ballots, l'un en face des bancs des barons forme le siége de l'orateur, et c'est sur les deux autres, placés perpendiculairement de chaque côté, que s'assemblent les juges. Plus loin est le bureau sur lequel se pose la masse et où sont assis le commis du parlement, le commis assistant, et d'autres commis écrivains.

Le costume de cérémonie des pairs est une robe de drap rouge doublée d'hermines, ouverte dans le milieu et sur l'épaule droite. Les ducs ont de chaque côté de cette dernière ouverture quatre galons d'or avec une bande d'hermines au-dessous de chaque galon ; les marquis, quatre en avant et trois en arrière ; les comtes, trois de chaque côté ; les vicomtes, trois en avant et deux en arrière ; et les barons, deux de chaque côté. Les pairs ecclésiastiques portent une grande robe rouge avec un grand

collet d'hermine; les pairs juges, une robe pareille avec une ceinture et une grande perruque; les autres juges et les commis, une grande robe noire. Quand les pairs ne sont point en cérémonie, ils n'ont point de costume réglé, excepté l'orateur, et ils se tiennent pêle mêle. Les membres de la chambre des communes, les fils aînés des pairs et les étrangers introduits dans l'intérieur de la chambre des pairs, restent debout entre le trône et les ballots de laine: les autres personnes et les journalistes sont debout derrière la barre qui est dans le fond, en face du trône, et à laquelle les communes viennent présenter leurs bills de subsides, et paraissent les plaideurs, les témoins et les personnes dont on veut obtenir des renseignemens.

Angleterre.

La chambre des pairs est présidée par le chancelier ou garde des sceaux, chargés à la nomination du roi. Ses fonctions sont les mêmes que celles de l'orateur des communes; mais il a le droit de prendre part aux débats et de voter. Sa voix n'étant pas prépondérante, lorsque les voix sont égales, la question débattue est perdue. Elles se recueillent individuellement par ces mots, *content* et *non content*, en com-

Angleterre. mençant par le dernier des pairs. Dans des occasions importantes, on ordonne qu'ils soient avertis de venir à la chambre le jour indiqué.

La chambre des pairs, tribunal suprême du royaume, se trouve formée lorsqu'il y a trois membres; et par un contraste singulier, il en faut cinq pour former un comité.

Les pairs ont deux priviléges bien importans que n'ont pas les communes: l'un, par la permission du roi, de donner leur procuration à un autre pair pour voter en leur nom pendant leur absence, ce qui ne pourrait être accordé aux membres des communes, qui ne sont eux-mêmes que les fondés de pouvoir du peuple; l'autre, par la permission de la chambre, quand un bill passe contre leur avis, de consigner les raisons de leur dissentiment d'opinion, dans le journal de la chambre; c'est ce qu'on nomme communément protestation.

Les douze juges ont séance parmi les pairs; mais ceux qui ne sont pas pairs n'ont que voix consultative sur les matières qui ont rapport aux lois. Tous les membres du parlement ont une liberté indéfinie dans

Angleterre.

leurs discours ; elle est garantie par la loi, et l'orateur des communes la demande particulièrement au roi, pour les membres de cette chambre, à l'ouverture de chaque parlement. Les pairs ne peuvent être arrêtés pour causes civiles ; mais s'ils ne répondent pas aux actions intentées contre eux pour dettes, on peut, quatorze jours après la dissolution, prorogation ou l'ajournement du parlement, faire saisir leurs biens : on va même jusqu'à saisir leurs chevaux et leurs voitures. Les membres de la chambre des communes ne peuvent également être arrêtés pour causes civiles pendant une session du parlement, ni pendant les quarante jours qui la précèdent ou qui la suivent.

Les formalités et le temps employés pour faire les lois, prouvent l'attention extrême du parlement pour prévenir les erreurs toujours funestes en matière de législation ; soit qu'elles blessent l'intérêt particulier ou l'intérêt de l'État, soit qu'elles blessent la justice qui est l'intérêt de tous. Lorsqu'un membre veut proposer un bill ayant pour objet l'intérêt général, il propose le bill dans une simple motion ; et si elle est reçue, le membre qui l'a faite, et ceux qui

Angleterre. l'ont appuyée, sont chargés de la rédiger par écrit. Un bill pour une taxe nouvelle ne peut être proposé qu'après avoir obtenu un ordre de la chambre.

En général, les bills importans sont proposés aux communes par des ministres ou des membres du conseil privé, après avoir été discutés dans ce conseil; ou bien, sont au moins modifiés par eux dans le courant des débats : et c'est ainsi que les droits du peuple, dont ces ministres sont le choix comme membres du parlement, se trouvent respectés, et s'accordent avec l'intérêt public, qui veut aussi qu'on puisse mettre un frein au pouvoir des membres de l'administration, lorsqu'il devient dangereux pour la liberté publique.

Si le bill a commencé aux communes et n'éprouve pas de changement à la chambre des pairs, il y reste déposé en attendant la sanction, et les pairs les font avertir par un message, qu'ils l'ont accepté; mais les bills des subsides sont renvoyés à la chambre des communes. Si des amandemens sont faits dans une des chambres à un bill passé dans l'autre, on l'y renvoie à une nouvelle acceptation; et si elle est refusée, on nomme de part et d'autre des commissaires, qui communément

ommunément concluent les différends, inon le bill est rejeté. Jamais les bills de ubsides ou qui contiennent des amendes, et ceux qui concernent la religion, ne sont liscutés immédiatement après avoir été proposés, et les premiers débats se font lors en comité, afin que chacun puisse parler aussi souvent qu'il le veut. Tous es bills, les motions, les pétitions doivent être inscrits sur les registres. Angleterre.

Le roi étant regardé comme chef du parement, et faisant d'ailleurs partie intégrante du corps législatif, son consentement aux bills est nécessaire pour qu'ils deviennent lois ; il le donne ou le refuse, soit en personne, soit par le moyen d'une commission munie de lettres patentes signées de sa main : si c'est en personne, il se rend pour cet effet à la chambre des pairs, vêtu de son manteau royal, la couronne sur la tête, précédé de ses grands officiers qui se rangent au pied du trône, et il fait avertir la chambre des communes dont une députation se rend aussitôt à la barre de la chambre des pairs, l'orateur à sa tête. Celui-ci lit le titre des bills de subsides qu'il présente à la sanction; un commis les relit après, et lit également celui des

Angleterre.

autres bills qui sont restés à la chambre d pairs : le roi fait alors connaître son con sentement ou son refus par le commis d parlement, en vieux français. « Seule ma « que restante de la conquête, dit Blac « stone, et qu'on désirerait voir tomber e « oubli, à moins qu'on ne la conserv « comme un souvenir solennel qui rappell « que notre liberté est périssable, puis « qu'elle a été conquise autrefois par de « forces étrangères. » Si le roi consent un bill pour des objets d'intérêt public, l commis dit, *le roi le veut ;* si c'est un bi qui concerne des intérêts privés, *soit fai comme il est désiré ;* à un bill de subsides *le roi remercie ses loyals sujets, accept leur bénévolence et aussi le veut ;* si l consentement est refusé, le roi *s'avisera ;* pour un acte de grâce qui procède origi nairement de la couronne, le commis ré pond au nom de la nation, *les prélats seigneurs et communs en ce présent parle ment assemblés, au nom de nos autres sujets, remercient très-humblement votre majesté, et prient à Dieu de vous donner en santé, bonne vie et longue.*

Le bill devenu par cet assentiment stat ou acte du parlement, est alors placé au

chives, imprimé en vieux caractères à l'imprimerie royale, et n'a pas besoin de proclamation pour avoir force de lois ; et chaque Anglais étant par le moyen de ses représentans, censé présent à la formation des lois, un tel acte enchaîne la nation, le roi lui-même, s'il y est nommé, et ne peut être annullé ou changé que par les mêmes pouvoirs et avec les mêmes formalités. Angleterre.

Le roi seul peut convoquer un parlement et fixer le lieu de ses séances ; il n'a de règle à cet égard qu'une loi passée sous Charles II, laquelle ordonne qu'un nouveau parlement soit convoqué dans les trois ans qui suivent la dissolution du dernier ; et depuis cette époque, les interruptions n'ont jamais été que de quelques mois.

L'ajournement n'est qu'une courte interruption d'une session établie pour chaque chambre séparément, l'ajournement de l'une ne nécessite pas celui de l'autre. Le roi fait quelquefois proposer au parlement, soit en sa présence, soit par un message, de s'ajourner ; et il est d'usage que cette proposition s'accepte, parce qu'en cas de refus, il proroge le parlement, ce qui annullerait tous les travaux commencés, au lieu que l'ajournement les laisse dans le

Angleterre.

même état. La doctrine parlementaire e
que le roi n'a pas le droit d'ajourner,
qu'il ne peut annoncer que le désir qu'
s'ajourne.

La prorogation est la fin d'une session
et l'intervalle qui la sépare d'une autre
elle ne peut avoir lieu que par la volon
du roi, exprimée, ou par le chancelier
présence, ou par une commission, ou p
une proclamation; mais communément
roi se rend au parlement, y prononce tro
discours comme à son ouverture, et fa
annoncer la prorogation par le chancelier
elle comprend le parlement entier, p
conséquent les deux chambres : il est alo
sans aucune espèce de puissance, et to
bill interrompu doit être recommencé à
session suivante, n'y manquât-il même q
la sanction du roi. L'usage est que le par
lement soit prorogé tous les étés, et q
tous les hivers il soit rassemblé d'apr
une proclamation du roi, publiée quara
jours d'avance; intervalle qui, dans le c
d'invasion ou de rebellion, peut être réd
à quatorze jours.

La dissolution est la fin, la mort civi
d'un parlement : elle a lieu par la volon
du roi; car si la dissolution d'un parlemen

[l]'a dit Blackstone, ne dépendait que de lui-même, il pourrait arriver qu'il se rendît perpétuel, par la mort du roi, qui autrefois le dissolvait à l'instant même; mais la crainte des troubles que pourrait faire naître une succession contestée, a fait passer, au commencement de ce siècle, une loi qui continue le parlement six mois après la mort du roi, à moins qu'il ne soit dissous plutôt par son successeur, et qui ordonne au parlement, s'il est prorogé, ou aux membres du dernier parlement s'il est dissous, de se rassembler sur-le-champ, à la fin des sept ans fixés pour sa durée; car sans cela le parlement d'accord avec le roi, pourrait enchaîner la nation par les lois les plus oppressives, sans qu'elle eût aucun moyen légal d'y porter remède. Angleterre.

Depuis 1509, époque à laquelle la durée du parlement fut étendue à plus d'un an, quatre parlemens seuls ont duré plus de sept; sept, plus de six; cinq, plus de cinq; deux, plus de quatre; deux, plus de trois; neuf, plus de deux; et trente-quatre, moins: enfin, un parlement l'un dans l'autre, en y comprenant même le long parlement sous Charles I.er, et celui qui dura dix-sept ans sous son fils, leur durée n'a

Angleterre.

pas passé deux ans et neuf mois. Les p
lemens sont d'ailleurs constamment disso
avant l'expiration du temps qui les limit
c'est une prérogative trop importante po
que les rois ne soient pas jaloux d'en co
server l'usage.

Le pouvoir exécutif est en Angleter
dans les mains du roi ou de la reine, c
les femmes ne sont point exclues du trô
La couronne est héréditaire, mais ce dro
d'hérédité peut être changé par le parl
ment, comme il le fut à la révolution d
1688 ; et comme l'indiquent les expressio
usitées dans les actes du parlement, elle re
devient héréditaire dans la maison où el
a été transportée. Egbert qui, vers 800
réunit par héritage tous les royaumes d
l'heptarchie, Canut et Guillaume qui mo
tèrent sur le trône par droit de conquête
et Guillaume et Marie à qui le parleme
donna la couronne comme plus proch
héritiers protestans de Jacques II, so
les quatre chefs des maisons qui ont r
gné en Angleterre sans droit de succe
sion. Marie et Anne sa sœur n'ayant poi
d'enfans, un acte du parlement de 170
déclara héritière du trône la prince
Sophie, veuve de l'électeur d'Hanovre,

petite-fille de Charles I.er ; elle transmis ses droits à son fils Georges, premier roi de la maison de Brunswick. Angleterre.

L'héritier apparent de la couronne, est de droit duc de Cornouailles, jouit à ce titre des revenus de ce duché, et communément est créé prince de Galles et comte de Chester ; s'il se faisait catholique ou épousait une catholique, il perdrait son droit au trône, qui passerait au plus proche héritier protestant.

Les conseils du roi sont le parlement, les pairs conseillers héréditaires de la couronne, et que le roi rassemble dans des circonstances importantes ; les juges des différentes cours de justice, en matière de loi ; et le conseil privé, appelé simplement conseil, composé d'autant de membres qu'il plaît au roi d'en nommer, qui tous doivent être anglais et prêter serment de fidélité, de suprématie, de donner au roi leur avis, et de garder le secret sur les affaires traitées au conseil : il y en a dans ce moment cent vingt, parmi lesquels plusieurs sont du parti de l'opposition. Le roi pourrait les renvoyer, ce qu'il ne fait presque jamais, se contentant de ne pas les appeler au conseil, où il ne convoque ordi-

Angleterre.

nairement que les membres qui ont le plus sa confiance et le plus de lumières sur les objets pour lesquels il les rassemble; le président, après qui siége immédiatement le garde du sceau privé, propose les matières à discuter et régle les débats, ce qui rend sa place fort importante: les voix se recueillent à commencer par le dernier des membres, et le roi déclare son avis après.

Le serment que prête le roi à son couronnement, contient ses devoirs envers la nation. C'est un contrat fondamental qu'elle ne peut rompre sans qu'elle y consente, puisque le consentement du parlement est nécessaire pour qu'il puisse abdiquer.

Le roi est le chef suprême du royaume en matières civiles, ecclésiastiques et militaires, et n'a par conséquent aucune jurisdiction au-dessus de lui. Nul acte du parlement ne le concerne s'il n'y est expressément nommé. Aucune action judiciaire ne peut lui être intentée. Il est censé ne pouvoir faire aucun mal; c'est une maxime fondamentale d'après laquelle sa personne est sacrée et inviolable.

Le roi est la source de la justice et le conservateur de la paix publique qu'on appelle communément la paix du roi. Il a

seul le droit de faire grâce, de créer des tribunaux, de faire des proclamations pour renforcer l'action des lois, ou mettre en activité celles dont l'exécution est laissée à sa direction. Il est la fontaine d'honneur, le distributeur des titres, dignités, emplois : il est chef suprême de l'église, nomme aux évêchés, convoque et dissout les synodes, et juge en dernier ressort les affaires ecclésiastiques.

Le roi a seul le pouvoir de faire la guerre et la paix, de lever des armées, d'équiper des flottes et de bâtir des forteresses : il est vis-à-vis des puissances étrangères le représentant de la majesté nationale; il leur envoie et en reçoit des ambassadeurs; il fait des traités et contracte des alliances avec elles.

Le total de ses revenus actuels monte à la somme de. . . . . . . 1,402,000 liv. sterl.

Le total de ses dépenses est de. . . . . . 948,471 liv. sterl.

Le grand pouvoir du roi qui, sur certains objets, paraît presque absolu, est contenu par les deux autres branches du corps législatif, qui peuvent lui refuser les moyens d'en faire usage. Disposant de la puissance

Angleterre.

militaire, il pouvait s'en servir pour les maîtriser; mais sans eux il ne peut la maintenir : les fonds assignés pour le paiement des troupes et l'impôt qui les produit ne sont jamais votés que pour un an, et il ne peut augmenter l'armée, y établir la discipline que d'après un acte du parlement. Il est chef de tous les tribunaux; la justice s'y rend en son nom ; mais il ne peut rien changer aux lois qu'on y suit, aux formalités qui y sont en usage. Il nomme les juges ; mais ces juges sont indépendans de la couronne. Leurs salaires leur sont assurés tout le temps qu'ils ont leurs commissions que la mort du roi n'anulle plus, et qu'il ne peut révoquer que d'après la demande des deux chambres du parlement. Il a le droit de faire grâce pour toutes les offences qui regardent la couronne ou le public; mais non pour celles qui sont poursuivies par des particuliers, ou qui concernent l'article de l'acte d'*habeas corpus*. Il est le chef de la religion, mais il ne peut y rien changer, ni gêner en aucune manière la foi de ses sujets. Le parlement n'existe que par sa volonté, mais il ne peut être plus de trois ans sans la convoquer : il ne peut en prolonger la durée plus de sept ans, et

il ne pourrait soudoyer, ni maintenir l'armée, s'il ne le ressemblait tous les ans : il ne peut faire aucun mal, sa personne est sacrée ; mais il ne fait rien que de l'avis de son conseil privé ; et ses ministres, ses agens sont responsables de son administration, de la légalité des moyens qu'il emploie, des abus d'autorité qu'il pourrait exercer, de la dilapidation des fonds qui lui sont accordés. Il a des revenus considérables, mais la liste civile votée au commencement de chaque règne peut alors être restrainte, si elle s'est trouvée trop considérable pendant le règne précédent, ou si l'on en craint un mauvais usage. Angleterre.

D'après ces restrictions mises pour la plupart depuis un siècle à l'autorité du roi, et qui semblent ne lui laisser que l'honorifique du pouvoir, il se trouverait entièrement dans la dépendance du parlement, sans cette liste civile. Assurée pour tout son règne, et suffisant abondamment au maintien de la dignité royale, aux frais d'administration, elle rétablit son indépendance constitutionnelle et semble fixer cette balance de pouvoir que les Anglais regardent comme le garant de leur liberté, et qui fut le principal but des changemens

Angleterre. qu'ils firent à leur constitution dans le siècle dernier ; mais que l'immense accroissement de la dette publique et des impôts, les vastes possessions conquises dans l'Inde, l'augmentation de l'armée de terre et de mer, la disposition d'une énorme quantité d'emplois, la plupart très-lucratifs, font pencher de nouveau de son côté. Ce pouvoir, si souvent restreint, s'est accru par la force des choses, et peut devenir dangereux dans les mains d'un prince ambitieux.

Il est vrai que s'il voulait s'en servir pour attaquer la constitution, il rallierait toute la nation contre lui ; mais cette violence lui est inutile. Les nombreux emplois à sa nomination, la liste civile, les dettes même qu'il contracte et qu'il accroît au besoin pour acheter les moyens de se les faire payer, lui assurent dans le parlement une majorité dont il dispose à son gré ; et l'avidité d'une partie de la nation qui s'offre d'elle-même à la corruption ministérielle, la crainte qu'a l'autre qu'une secousse ne dérange la régularité du paiement de la dette publique qui fait une portion plus ou moins considérable de ses revenus ; l'indifférence du peuple sur tout ce qui n'a pas un effet di-

rect sur lui ; l'inutilité des efforts d'une opposition parlementaire lorsqu'elle n'est pas soutenue d'une forte opposition nationale, laissent à la couronne la facilité de mener sourdement cette constitution, l'idole des Anglais, mais négligée comme les Dieux dans des momens de calme et de prospérité.

Angleterre.

Tout facilite cette corruption, la longue durée des parlemens, l'inégalité de la représentation nationale, et la vénalité répandue dans toutes les classes de la société.

L'inégalité de la représentation nationale, effet du temps qui change tout, est devenue trop frappante pour ne pas avoir attiré l'attention de toutes les personnes qui ont pris intérêt à la constitution de leur pays. Les gens les plus distingués par leurs lumières et leurs talens s'en sont successivement occupés, depuis Locke, jusqu'au lord Chatam, jusqu'à M. Pitt lui-même, qui en 1782 et en 1783 proposait des mesures pour prévenir la corruption des élections et corriger la représentation nationale.

Le peuple anglais regardant son roi comme sa propre image, comme la na-

Angleterre.

tion personnifiée, et prenant pour lui-même les hommages qui sont rendus à la majesté royale, voit avec une sorte d'orgueil le trône environné de toute la pompe et de tout l'éclat du pouvoir. On ne doit donc pas être surpris des marques de respect que l'usage autant que le sentiment lui font prodiguer au roi, et de trouver dans sa cour toutes les charges, tous les emplois des cours les plus fastueuses et les plus brillantes.

La livrée du roi est fort riche et a de l'éclat; celle des jours de gala est en rouge avec un large galon d'or sur toutes les coutures; les autres jours elle est bleue avec des brandebourgs en or : ses valets de pied portent l'épée derrière sa voiture : en général, il va à deux ou à quatre chevaux; rarement à six, si ce n'est en grande cérémonie.

Malgré le grand nombre de personnes qui y sont attachées, le grand nombre de gardes, la beauté des livrées, et l'influence du monde richement habillé, qui s'y porte les jours de fête où de gala, la cour est loin d'avoir un air de grandeur. La laideur du palais de Saint-James et des ameublemens en est en partie cause. Le roi et la

reine, très-simples dans leurs manières, ne communiquent point de dignité à ce qui les approche. L'on entre et l'on sort continuellement du cabinet où ils tiennent leur cercle, ce qui y occasionne un flux et un reflux aussi désagréable que peu décent. Tout le monde entre dans les appartemens les jours de cour, mais il n'adressent jamais la parole qu'aux personnes qui leur ont été présentées. Les Anglais s'agenouillent toutes les fois qu'ils leur sont présentés ou qu'ils leur présentent quelque chose. Il n'y a de gala que deux fois par an; et ces galas consistent en un cercle nombreux et très-paré le matin, et un bal le soir, dans une petite salle boisée, où les princes, les princesses et quelques jeunes personnes dansent assez tristement des menuets.

Angleterre.

C'est de la cour que pleuvent toutes les grâces, les titres, les charges importantes, les cordons, les pensions, les emplois: on les désire, on les sollicite en Angleterre avec tout autant d'ardeur, de soins, de constance, que dans toute autre pays; et l'exactitude avec laquelle sont classés, sont distingués tous les rangs, prouve l'espèce

Angleterre. d'importance qu'on y attache, et peut-être en est la cause autant que l'effet.

Il n'y a de noblesse en Angleterre, que la pairie ; mais les pairs, quoique jouissant tous des mêmes prérogatives, forment différentes classes : les ducs, les marquis, les comtes, les vicomtes et barons : ces titres sont purement personnels et ne tiennent à aucune possession territoriale. Quelquefois le roi crée un pair sous son nom de famille, quelquefois sous celui d'un manoir dont il est seigneur, quelquefois sous celui d'une ville, d'un comté. Les veuves ou filles de pairs conservent, si elles épousent un pair d'un rang inférieur ou un rôturier, leurs titres de femmes ou de filles, pour ne pas perdre la préséance.

La première dignité après la pairie, est celle de chevalier de l'ordre de la jarretière : le cordon de cet ordre est bleu et se porte de gauche à droite : les chevaliers portent en outre une jarretière bleue sur laquelle est brodé en or, *honny soit qui mal y pense*, et une plaque à l'habit, sur laquelle est brodé un Saint-Georges. Ils ne sont que trente-deux : près de la moitié sont princes du sang ou princes étrangers.

Les

Les femmes et les veuves ont le rang qu'ont ou qu'avaient leurs maris, à moins que ce rang ne tînt qu'à une charge où à une possession, et les filles ont celui qu'auraient leurs frères aînés durant la vie de leurs pères. Angleterre.

A la tête de l'État est le roi, représentant héréditaire du peuple, et dépositaire de l'autorité suprême dans un pays où le systême représentatif est établi : le rôle d'un roi populaire qui ne cherche que le maintien de la balance des pouvoirs constitutionnels, que la prospérité de ses sujets et le bonheur de son royaume, est facile; il est aidé dans son administration de toutes les lumières d'une nation qui, pour ainsi dire, se gouverne elle-même : il est sûr d'en être aimé; d'avoir sans peine et même sans grands talens, un règne brillant et heureux, et de transmettre à la postérité un nom glorieux et adoré. Mais un roi qui, jaloux du pouvoir, cherche sans cesse à l'accroître aux dépens des droits du peuple, et répand partout la corruption pour s'assurer une autorité usurpée, voit toutes ses mesures contrariées par une forte opposition, et ne vient à bout d'une partie de ses opérations, que par des manœuvres

Angleterre.

sourdes et dangereuses, des moyens illégaux et violens, et en exposant journellement ses ministres aux dangers d'une accusation parlementaire, aux fureurs d'un peuple fier de sa liberté et de sa constitution : quelque talent qu'ait un tel prince, il est haï, il gouverne difficilement un peuple qui le hait, et son règne est malheureux.

George III, actuellement régnant, cédant au penchant qu'ont presque tous les hommes pour l'accroissement de leurs pouvoirs, ou entraîné peut-être par des ministres ambitieux, n'a pas choisi dans le commencement de son règne, le plus aisé de ces rôles. La mort de George II, son aïeul, le fit monter sur le trône en 1760. Les Anglais qui, les deux règnes précédens, avaient été gouvernés par des princes étrangers, virent avec plaisir la couronne sur la tête d'un jeune roi né et élevé parmi eux, parlant bien leur langue, et dégagé des préjugés qui attachaient si fortement ses prédécesseurs à leurs États d'Allemagne.

George III, dans son administration, suit avec une extrême fermeté les plans qu'il adopte et qui lui plaisent; mais d'ailleurs laisse agir ses ministres. On lui

roche une opiniâtreté qui a coûté les ts-Unis à l'Angleterre, et cent millions Angleterre. lings pour les frais de la guerre. Il e les arts, les sciences et les protége : surtout du goût pour l'astronomie, et voir souvent Hershel qu'il a appelé près Windsor. Il a de la douceur et une grande arence d'affabilité qui va jusqu'à questinner tout le monde avec un air de bonnie plutôt que d'intérêt : il a des vertus vées, vit en simple particulier dans l'inieur de sa famille, et passe la moitié de née à Windsor, où il ne reçoit pas même ministres, revenant à Londres toutes fois que l'exigent les affaires publiques : t attaché à la reine dont il a treize ens vivans, jamais il n'a eu de maîtresse et s'est livré à aucun excès. Son assassinat, ns un moment où le prince de Galles ait aliéné l'esprit de la nation, a réveillé tachement qu'elle lui avait porté au commencement de son règne; déjà l'intérêt blic s'était manifesté en sa faveur, lors-'on avait vu le lord North, qu'il avait si ng-temps soutenu contre l'Angleterre, réunir à l'opposition, et le forcer alors se jeter dans les bras d'un jeune homme ns expérience.

Angleterre. M. Pitt, fils du feu lord Chatam, mort en 1778, à la suite d'une attaque d'apoplexie qu'il eût en plein parlement, tandis qu'il y parlait avec véhémence contre la guerre d'Amérique, était à peine aux communes depuis deux ans, que ses talens supérieurs lui firent confier la place importante de chancelier de l'échiquier, et fut nommé quelque temps après premier lord de la trésorerie.

L'Europe vit alors avec étonnement un jeune homme de vingt-quatre ans, chargé, dans les momens les plus difficiles, de l'administration d'une aussi grande puissance, et lutter avec intrépidité contre une opposition parlementaire très-forte en talens et en voix. Ne pouvant lui resister, il prit, peu de mois après, le parti hardi de faire dissoudre le parlement, et la majorité qu'il obtint dans le nouveau, justifia cette mesure et prouva la confiance que la nation avait en lui, autant que l'irrésistible influence de la couronne.

M. Pitt joint à beaucoup de caractère, à beaucoup d'ordre et de sûreté dans les idées, une tête froide, de la constance au travail, et assez de modestie pour consulter souvent les personnes dont il peut tirer des

lumières. Il est clair dans ses discours, modéré, maître de lui, se répète peu, emploie peu de sarcasmes, peu d'images, suit bien son objet, s'anime sans s'emporter, résume avec art les discours de ses adversaires, les combat avec force, sinon toujours avec succès, captive pendant des heures entières l'attention des communes, dans des discours et répliques improvisées, et n'a d'égal dans ce genre d'éloquence que Fox son rival.

Angleterre.

Ce dernier entra au parlement en 1768, à sa sortie d'Oxford, et n'ayant pas même encore l'âge requis. L'étude approfondie qu'il avait faite de la constitution de son pays, les connaissances dans la politique, qu'il avait puisées chez son père, une mémoire, une facilité vraiment prodigieuse, ne tardèrent pas à le faire remarquer, et le lord North le fit nommer en 1770, lord de l'amirauté. Il quitta cette place en 1772, pour en prendre une de lord de la trésorerie qu'il conserva jusqu'en 1774. Il devint alors chef du parti de l'opposition, et la rendit par la suite si puissante, que le roi fut contraint de lui confier le ministère en 1782. Fox prit les affaires étrangères; mais le marquis de Rockingham, nommé

Angleterre.

premier lord de la trésorerie, étant mort quelques mois après, et ayant été remplacé par le lord Shelburne qui avait le département de l'intérieur, Fox et la plupart des membres de son parti refusèrent de rester au ministère sans lui, prétendant qu'ils différaient trop de principes, et que la vertu seule du marquis Rockingham, leur ami commun, avait pu les réunir.

M. Fox est, sans contrédit, le premier orateur du parlement, peut-être même le plus grand qui y ait paru. MM. Pit et Shéridan sont plus brillans, plus fleuris, mais personne n'a jamais déployé plus de force et d'étendue dans l'esprit, plus de raison et de chaleur, d'énergie et d'impétuosité. Son éloquence est un torrent, il résume des séances de dix à douze heures, répond à tous les discours de ses adversaires, ne laisse passer aucun de leurs argumens, aucun de leurs sarcasmes; et quoique sans organe, sans dignité et sans grâces dans le maintien, il maîtrise pendant des heures entières ses auditeurs par son étonnante abondance, la variété, la force et l'enchaînement de ses raisonnemens: il s'abandonne plein de confiance au talent qu'il tient de la nature; et c'est sans s'être préparé, et

souvent à la sortie d'une partie de plaisir, qu'il brille le plus. Il avait passé la nuit au jeu, lorsqu'il vint ouvrir au procès de M. Hasting, devant une assemblée de quatre à cinq mille personnes, le chef d'accusation dont il était chargé, par un discours de plus de quatre heures, qui fit l'admiration de tous ceux qui l'entendirent. Angleterre.

Franc, honnête, serviable, il ne connaît d'ennemis que sur les bancs; et à la sortie des séances les plus orageuses du parlement, il obligerait ses rivaux même. Il a de la douceur, de la simplicité, et surtout une modestie naturelle, compagne ordinaire des grands talens. Il n'existe peut-être pas d'homme en Angleterre plus exact, plus loyal et plus noble dans la manière de traiter les affaires; mais toutes ces bonnes qualités sont ternies par les vices auxquels il s'abandonne avec la même franchise et sans aucun égard pour l'opinion publique. Ces défauts donnent à son rival un bien grand avantage, et les personnes qui accordent la supériorité aux talens de M. Fox, ne verraient pas avec confiance le timon de l'État dans ses mains.

Tels paraissent être les deux membres du parlement les plus distingués par leurs

Angleterre.

talens, leurs lumières et leur habitude des affaires; ceux qui y mettent tout en action, en dirigeant les délibérations, en discutant tous les jours les intérêts les plus chers du peuple et de la couronne, agissent le plus fortement sur l'opinion publique et sur la conduite du gouvernement.

Mais telle est, malgré les vices qui s'y sont introduits, malgré les passions des hommes qui gouvernent ou qui veulent gouverner, l'heureuse combinaison de cette constitution; telle est l'heureuse influence de la propriété dans l'ordre politique, civil et judicaire, dans le militaire; influence qui suffirait à elle seule pour prévenir les erreurs des plus mauvaises institutions sociales; tel est enfin l'heureux effort de la liberté de la presse et des discussions publiques, qu'en tout ce qui concerne la prospérité du royaume, les ministres se trouvent toujours forcés, quelqnes médiocres que puissent être leurs talens, quelque erronées que puissent être leurs opinions, d'employer les mesures les plus avantageuses à l'État: leur intérêt, autant que leur gloire, les oblige à rassembler autour d'eux toutes les lumières de la nation. Dans les occasions importantes, c'est elle-même qui

se gouverne, c'est l'opinion publique qui fait la loi : la couronne et l'opposition s'efforceraient en vain d'y résister. Mais une différence essentielle entre les deux parties, c'est que le ministère fait souvent passer des lois contre le vœu national, et que jamais l'opposition ne peut faire rejeter celles qu'il propose qu'avec l'opinion publique. Angleterre.

C'est cette dangereuse influence de la couronne, et non son pouvoir légal, que les amis de l'ordre, de la liberté et de la morale publique, verraient avec plaisir disparaître. M. de l'Olme, dans son bel ouvrage sur la constitution anglaise, après avoir peint tous les avantages d'un système représentatif qui prévient le tumulte des assemblées populaires délibérantes, et l'autorité dangereuse qu'un adroit ambitieux peut y acquérir, a démontré que de réunir toute la puissance exécutive, toute la pompe du pouvoir, toute l'influence que donne la nomination aux places, dans les mains d'un chef héréditaire qui n'exige pas cet excès dangereux de confiance que peuvent inspirer les grandes qualités d'un chef de son choix, est une idée des plus heureuses qu'aient pu avoir des peuples libres réunis

Angleterre.

en grand corps de nation, est le seul moyen de prevenir les factions, les troubles qui ont déchiré toutes les grandes républiques et entraîné leur perte.

Aussi ce peuple libre et fier, qui, sentant les vices introduits par le temps dans sa constitution, demande souvent qu'on les corrige, montre-t-il constamment pour le chef suprême de la nation, et pour les prérogatives royales un respect et des égards dont lui-même s'honore, parce qu'il ne voit dans son roi que la nation personnifiée, qu'un pouvoir créé pour balancer d'autres pouvoirs, que le gardien et la garantie de sa liberté contre les ambitieux de toutes classes; et si, dans des momens de fermentation, quelques satires, quelques insultes contre le roi, annoncent un mécontentement public; c'est toujours contre sa personne, jamais contre sa couronne qu'elles sont dirigées.

Douterait-on de la vénalité qui devient le caractère distinctif de la nation anglaise, lorqu'on voit les personnages les plus éminens par leur rang, les plus indépendans par leur état, par leur fortune même, occuper, pour l'accroître encore, et seulement parce qu'ils sont lucratifs, les emplois

les plus bas, les plus incompatibles avec la dignité des fonctions que leur naissance les appelle à remplir? Ils font, à la vérité exercer ces emplois par des substituts; mais ce nouvel abus ne corrige pas les vices de cette réunion bizarre de titres aussi opposés, aussi surpris de se trouver ensemble, et qui mettent en contraste l'orgueil et la bassesse, l'opulence et le besoin, l'indépendance et la servilité. Angleterre.

Si les pairs, dont la dignité est inamovible, dont la fortune est presque toujours considérable, prennent aussi publiquement pour règle de leur conduite un bas et sordide intérêt; ira-t-on chercher des sentimens plus nobles et plus désintéressés dans les membres de la chambre des communes, dont les places et l'importance ne sont que précaires, et qui ont toujours présent à l'esprit cette pairie contre laquelle viennent se briser toutes les vertus?

Les noms de *whig* et de *tory*, de jacobite et d'hanovrien, qui distinguaient autrefois les partis, ont disparu : il n'y a plus que le parti ministériel qui fait tout, et le parti de l'opposition qui s'oppose à tout : le parti ministériel qui soutient les droits du trône, et le parti de l'opposition qui

Angleterre.

défend les droits du peuple; mais la guerre continuelle qu'ils se font, est bien moins une guerre de principes, qu'une guerre d'ambition. C'est le sceptre du pouvoir que les chefs d'un parti veulent conserver, et que ceux de l'autre veulent leur arracher : l'intérêt public n'est pour eux qu'un prétexte.

Ces chefs, liés entr'eux par une unité d'intérêt, manquent rarement à la fidélité qu'ils se donnent; aussi voit-on presque toujours ceux de l'opposition remplacer en masse les ministres lorsqu'ils sont parvenus à les renverser. La perte de leurs amis, la haine de leur parti, les outrages des journaux qui lui sont vendus, le mépris de la portion du public qui partage son opinion, la honte et l'ambarras d'une situation long-temps équivoque, serait le fruit d'une lâche désertion.

CHAPITRE V.

Des finances de l'Angleterre. — Dette, impôts, trésorerie et échiquier. — Des forces de l'Angleterre, de la marine et de l'armée.

Il n'est pas de pays où, relativement à la population, à l'étendue et à la fertilité du sol, les impôts soient aussi considérables et aussi multipliés qu'en Angleterre; ce qui tient à l'énormité de la dette publique, dont il faut payer l'intérêt avant d'avoir des fonds disponibles pour les dépenses du gouvernement.

Dette de l'Angleterre.

C'est dans le siècle dernier qu'en Angleterre, comme en France, la dette publique s'est accrue avec une rapidité effrayante, à un point que n'eussent jamais envisagé les plus hardis spéculateurs : elle n'était en 1688, à la révolution, que de 664,263 livres ster. A la fin de la guerre d'Amérique, elle montait à 247,823,236 livres ster.

Bolinbroke attribue à la politique de

Angleterre.

Guillaume l'accroissement de la dette sous son règne. « Le plan d'amortir la dette, « dit-il, quoique reconnu praticable, fut « rejeté par une raison qui parut plausi- « ble sous le point de vue d'une politique « rafinée ; mais les conséquences de cette « détermination furent funestes. On crut « qu'un nouveau gouvernement établi con- « tre les principes et l'intérêt d'un grand « nombre de personnes, ne pouvait mieux « se consolider qu'en faisant dépendre « beaucoup de fortunes privées de sa con- « servation ; ce qui ne pouvait se faire « qu'en engageant beaucoup de monde à « prêter leurs fonds au public, et à comp- « ter les engagemens donnés par le nou- « veau gouvernement. De là l'accroisse- « ment de la dette, l'agiotage, et la créa- « tion de ces grandes compagnies qui se « disent aux ordres des ministres, mais « qui, à plusieurs égards, sont les maî- « tres de tout gouvernement. »

Les impôts se divisent, en Angleterre, en impôts annuels, qui ne sont jemais votés que pour un an, et impôts perpétuels, qui sont votés pour toujours.

Les impôts annuels sont, l'impôt territorial, et l'impôt sur la drèche.

Les impôts perpétuels, qui sont votés une fois pour tout, sont les douanes, l'accise, et ce qu'on nomme casuel ou *incident*. [redacted] Angleterre.

Les douanes sont très-anciennement établies en Angleterre, et paraissent tirer leur nom de *custons*, coutumes, de ce que l'usage seul avait autorisé les rois, depuis les temps les plus reculés, à prélever un impôt sur la laine, les peaux et les cuirs. Ceux qui leur furent accordés depuis par le parlement sur ces mêmes objets, prirent le nom de subsides; ceux mis sur les vins, sur celui de *tonnage*, et les douze deniers imposés par livre sur toutes les autres marchandises, celui de *poundage*. Tous ces noms sont aujourd'hui confondus dans celui de *custons*, droits payés par l'importation ou l'exportation de diverses marchandises.

Toutes les marchandises ou denrées importées, excepté les diamans, bijoux, perles, pierres précieuses, l'argent monnayé, et le poisson frais pêché par les Anglais, doivent être, à leur débarquement, conduites aux douanes: tout bâtiment anglais, arrivant en Angleterre, doit avoir un état contenant le nom du capitaine, celui du vaisseau, le nombre de tonneaux

Angleterre.

qu'il contient, l'endroit où il a été construit, le nom du port auquel il appartient, de celui où il a été chargé, et l'état de sa cargaison, à peine d'une amende du double de sa valeur. Pareil état doit être déposé à l'endroit d'où il part. Cette branche importante des revenus publics est sous la direction de neuf commissaires, qui ont sous eux un nombre infini d'employés. Les commis sont en général très-sévères, quoique guère moins susceptibles de corruption qu'ailleurs. Le mouvement perpétuel de la douane de Londres prouve l'immensité d'affaires qui s'y traitent, et la multitude de bureaux par lesquels il faut qu'elles passent, de formalités à remplir, et de jours de vacance, en retardent singulièrement la marche, qui serait susceptible d'être beaucoup simplifiée.

L'accise, dont le principe fut un impôt sur la consommation, qui, sous ce point de vue, est le moins à charge de tous les impôts, puisqu'on ne les paie qu'au moment où l'on a besoin de l'objet imposé, mais qui, pour prévenir les fraudes, occasionne des recherches et des procédés peu compatibles avec les mœurs et la sûreté d'une nation libre, ont beaucoup de peine

à

s'établir en Angleterre, et n'y remonte Angleterre.
ı'à 1643. L'accise est sous la direction de
·uf commissaires : ils ont sous eux, tant
Londres que dans le reste de la Grande-
ɪetage, environ quatre mille cinq cents
ıployés. Le pouvoir qu'ils ont de fouiller
s maisons des personnes qui commercent
ı denrées soumises aux droits de l'accise,
telle heure du jour qu'ils veulent, et
ans plusieurs circonstances de la nuit
ıême, rend leurs fonctions extrêmement
lieuses.

Le timbre ne remonte en Angleterre
ı'à la fin du dernier siècle. Les objets as-
ujettis à ce droit se sont depuis fort mul-
ipliés, et le droit lui-même s'est considé-
ablement accru par différentes additions
ue l'acte de la consolidation des droits a
éuni en un seul article.

L'établissement de la poste aux lettres,
n Angleterre, ne remonte qu'au commen-
ement du dernier siècle. Son administra-
ion varia pendant les guerres civiles, et
ne prit une forme stable qu'en 1660. Le port
des lettres est cher : les enveloppes doublent
le prix. Les lettres des membres du parle-
ment sont franches de port ; mais il faut
que l'adresse soit écrite entièrement de

Angleterre.

leur main, et qu'ils y nomment la ville d'où ces lettres doivent partir, et le jour. Les lettres étrangères, soupçonnées de contenir des objets prohibés, peuvent être coupées, dans le pli, l'espace de deux pouces, en présence d'un magistrat : s'il ne s'y trouve rien de contraire aux lois, le magistrat les referme et y joint une attestation, sinon elles sont renvoyées aux commissaires aux douanes.

Les fiacres et chaises à porteur de Londres forment une autre branche des incidens. Le nombre des chaises est de quatre cents; celui des fiacres de mille.

La taxe sur les maisons remplaça, en 1694, la taxe très-anciennement établie sur les cheminées. On y a joint, en 1766, une taxe sur les fenêtres. M. Pitt a fait mettre une taxe sur les boutiques, qui excite beaucoup de mécontentement. La taxe sur les domestiques est de 1777. On a mis, en 1783, une taxe sur les chariots à trois ou quatre roues, sur les voitures à deux roues; mais on ne paie que pour un seul chariot, s'ils sont employés à l'agriculture.

Ce sont les lords de la trésorerie qui ont la direction de tout ce qui concerne les revenus publics; et leurs fonctions paraissent

Angleterre.

si importantes, que le premier lord de la trésorerie est toujours le premier ministre, le ministre dirigeant l'action du gouvernement, celui dont l'aministration prend le nom lorsqu'on l'envisage sous le rapport des époques et des personnes.

L'échiquier est, à proprement parler, le trésor national : tous les fonds y sont versés et y reposent jusqu'à ce que la trésorerie en dispose, d'après des actes du parlement, ou des ordres du roi passés au sceau. C'est de là que se versent à la banque, à la compagnie des Indes, à la compagnie du sud, tous les trois mois, le lendemain même de l'échéance, les sommes nécessaires pour le paiement de la portion d'intérêt de la dette publique que ces compagnies sont chargées d'acquitter ; intérêt qui se paie constamment avec l'exactitude la plus scrupuleuse, dans l'ordre où se présentent les créanciers de l'État, et que sont versés, à la banque, les fonds destinés à la marine, à l'armée, à l'artillerie, et à diverses autres dépenses, pour prévenir l'accumulation de fortes sommes dans les mains des payeurs qui ne peuvent retirer ces fonds qu'au moment où ils ont à en faire l'emploi.

Angleterre.

La chambre des recettes est composée du chancelier de l'échiquier, d'un auditeur de l'échiquier, de trois auditeurs, d'un commis aux rôles, de quatre caissiers, de trois payeurs des billets de l'échiquier.

Le chancelier de l'échiquier a la direction des affaires. L'auditeur enregistre les ordres du roi, tient l'état des registres et des dépenses, certifie les comptes que lui rendent toutes les semaines les caissiers, et visite leurs caisses tous les mois. Les quatre caissiers ou compteurs, au nombre desquels se trouve le chancelier, reçoivent et gardent les fonds publics, enregistrent les entrées et sorties de caisses, et ils ont une des trois clefs.

La chambre des comptes reçoit de l'auditeur de l'échiquier un état de toutes les sommes qui en sortent, le compte de toutes celles qu'ils ont touchées : elle en forme un compte général qu'elle remet tous les trois mois à la trésorerie, qui les présente tous les ans au parlement.

La marine, le boulevard flottant de l'Angleterre, le principe et le soutien de sa puissance et de sa prospérité, est l'objet de prédilection de la nation anglaise, qui jamais ne regrette les sommes qu'on y

emploie, quelqu'énormes qu'elles puissent être, et qu'un ministre ne négligerait pas impunément. Elle est sous la direction du bureau des lords de l'amirauté, composé d'un premier lord, qui est proprement le ministre de la marine, et de six autres lords.

Angleterre.

La marine anglaise, en 1788, consistait en

155 vaisseaux de ligne,

140 frégates,

103 sloops, cutters, etc.

En tout, quatre cent dix-sept bâtimens.

Les lois de la marine sont sévères; elles condamnent à mort tout commandant d'un bâtiment, qui, après le signal d'un combat, ou à la vue d'un bâtiment qu'il est de son devoir d'attaquer, ne fait pas les préparatifs nécessaires pour un engagement; qui néglige de couvrir un convoi confié à ses soins; toute personne qui n'obéit pas aux ordres de son supérieur dans une action, etc.

Toutes les prises faites en temps de guerre appartiennent à l'équipage du vaisseau preneur; et une loi accorde à chaque bâtiment 5 livres sterlings par homme, montant un vaisseau ennemi pris ou détruit

Angleterre.

par lui. Mais ni l'espoir des prises, qui quelquefois sont très-considérables, ni les gratifications qu'on donne comme un engagement, et qui varient selon les circonstances, ni l'assurance d'un sort avantageux si l'on vieillit au service, ou si l'on y est estropié, ni la naturalisation des étrangers après deux ans de service, ne peuvent déterminer les matelots, soit anglais, soit des autres puissances, à servir volontairement dans la marine royale en temps de guerre; il faut les enlever de force sur les vaisseaux marchands, ou les arracher à leur foyer pour les contraindre à servir; et cet acte d'oppression, qu'on nomme *press*, et qui serait, à juste titre, regardé comme tyrannique dans les gouvernemens les plus despotiques, est préféré dans un pays libre à un enrôlement d'après lequel chacun servirait son pays à son tour.

Lorsqu'on arme une flotte, le roi, d'après un usage très-ancien, qui n'est autorisé par aucune loi positive, quoiqu'il en soit fait mention dans plusieurs actes du parlement, autorise les officiers de marine à s'emparer du nombre de matelots, marins, bateliers, etc. qui leur est nécessaire

pour le service des bâtimens dont le commandement leur est confié. Ils envoient en conséquence des gens armés dans les ports, les villages, les cabarets, les lieux publics, s'établissent à l'embouchure des rivières, fouillent les vaisseaux qui y entrent ou qui en sortent, font visiter nuitamment ceux qui sont en armement pour le commerce, enlèvent tous les hommes qui leur conviennent, les conduisent de force à leurs bords, et les obligent d'y servir.

[redacted] Angleterre.

Les principaux ports de la marine royale sont, Portsmouth, qui a un établissement pour une cinquantaine de vaisseaux de ligne, et une trentaine de frégates ; Plymouth, où sont une quarantaine de vaisseaux de ligne, et une vingtaiue de frégates ; Chatam, qui a de quarante à cinquante vaisseaux de ligne, et une vingtaine de frégates ; Sherness, de huit à dix vaisseaux de ligne, et de trente à quarante frégates ; Woolwich et Deptford, sur la Tamise, près de Londres, où il y a ordinairement un ou deux vaisseaux de ligne, et une quarantaine de frégates : les chantiers de ces arsenaux ne sont pas les seuls où l'on construise des vaisseaux de ligne ;

Angleterre.

il y en a sur toute la côte dans vingt endroits différens.

Depuis l'incendie de Portsmouth, en 1760, les étrangers ne pénètrent plus dans les arsenaux, mais ils parcourent seulement les ports. Ce n'est donc que par des renseignemens plus ou moins exacts, qu'on peut connaître l'état des magasins; et rien ne donne lieu de douter que chez une nation riche et industrieuse, qui place sa gloire et sa défense dans ses flottes, tout ce qui tient à la marine ne soit dans le meilleur ordre possible, que les munitions de toute espèce n'abondent dans ses arsenaux. Le service de la marine est du goût de la nation. Tous les Anglais aiment la mer, ils y sont habitués dès l'enfance; et ce penchant, cette habitude, un esprit d'ordre qui conduit à un esprit de subordination, de la bravoure, de l'intrépidité, du sang-froid dans le danger, en font les meilleurs marins de l'univers.

L'armée n'est en Angleterre qu'un objet secondaire; car la Grande-Bretagne, entourée de mers, se défend par sa situation même. Son importance, en temps de paix, est plutôt négative : elle n'est alors envi-

sagée que relativement aux dangers que sa [redacted]
force et sa permanence pourraient faire Angleterre.
courir à la liberté publique et à la constitution ; c'est pourquoi elle n'est jamis votée que pour un an ; et elle se trouverait nécessairement dissoute à la fin de l'année, si l'acte par lequel elle existe n'était pas renouvelé.

Cet acte, intitulé : *Acte pour punir la mutinerie et la désertion, et pour le paiement et le logement de l'armée*, rappelle d'abord qu'il est contre la loi de lever ou d'entretenir une armée permanente dans le royaume, en temps de paix, sans le consentemeut du parlement, et que personne ne peut y être jugé que par ses pairs. Il porte ensuite qu'un corps de troupes dont on fixe le nombre, a été jugé nécessaire pour la sûreté du royaume, la défense des possessions de la couronne, et le maintien de la balance des pouvoirs en Europe.

Ce même acte ordonne que deux revues de troupes, par an, soient faites en présence du maire, ou d'un autre officier civil du lieu où elles sont en garnison.

Cette armée est ordinairement composée de vingt-six généraux, quatre-vingt-un

Angleterre.

lieutenans-généraux, et soixante-dix-sept majors-généraux;

De deux régimens de gardes-du-corps, de deux cent trente-quatre hommes chaque, et d'un régiment de gardes à cheval, de trois cent vingt hommes;

De quatre régimens de cavalerie, de deux cent vingt-cinq hommes; de trois régimens de dragons, gardes, de deux cent vingt-cinq hommes; et de dix-neuf régimens de dragons, de deux cent vingt-cinq hommes;

De trois régimens de gardes à pied, le premier de seize cent quarante-neuf hommes, et les deux autres de mille cinquante-huit hommes, et de soixante-dix-sept régimens d'infanterie. Les invalides forment trente-six compagnies, et il y a en outre un corps de trois à quatre cents hommes à Botany-bay. L'état de la dépense de l'armée faisait, en 1787, un total de . . . . 1,831,472 livres sterlings.

Outre cette armée, l'Angleterre a trente mille mille huit cent quarante hommes de milice pour sa propre défense, et qu'on ne peut envoyer hors du royaume. Un acte

du parlement, dc 1786, en règle la formation, et fixe le nombre d'hommes que chaque comté doit fournir. Ils doivent être protestans et tirés au sort. La milice est rassemblée et exercée vingt-huit jours de suite.

Angleterre.

CHAPITRE VI.

Agriculture. — Mines. — Manufactures.

Angleterre.

L'AGRICULTURE, la seule base solide et durable de la prospérité des empires qui, jusqu'à la loi de 1773 sur l'importation et l'exportation des grains, n'avait jamais attiré que d'une manière vague, l'attention du parlement, a été long-temps entravée par des réglemens aussi barbares qu'impolitiques. Une de ses branches principales, les laines, gémissent même encore sous des lois prohibitives en faveur des manufactures qui seules semblent mériter les regards de la nation : cependant, malgré ces entraves, plusieurs causes ont constamment soutenu la culture des terres en Angleterre, le respect sacré pour toute espèce de propriétés; l'assiette et la fixité de l'impôt territorial qui n'augmente pas avec l'amélioration du sol : l'usage établi dans plusieurs cantons de payer la dîme en argent par composition ; l'usage des baux à longues années, la grandeur des fermes qui

exige des fermiers riches et en état de faire de fortes avances ; les enclos déjà très-anciens, qui, séparant et protégeant les propriétés, attirent plus particulièrement les soins des cultivateurs, les arrachent à la servile imitation de leurs voisins, favorisent l'éducation des bestiaux, l'augmentation des engrais, l'accroissement des produits du sol, et donnent lieu à une grande et utile variété de culture, les richesses enfin répandues dans tout le royaume, le luxe et les grandes consommations qui en sont la suite. Angleterre.

Diverses lois passées vers la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième, pour encourager l'exportation et limiter l'importation des grains; lois quelquefois suspendues temporativement, ayant laissé beaucop de vague dans la manière de déterminer les prix, se trouvèrent par là même presque sans effet : les clameurs des manufacturies qui eurent lieu en 1757, firent défendre l'exportation des grains ; mais les cultivateurs, à force de représentations, obtinrent enfin, en 1773, une loi permanente qui les soustrait à l'impolitique incertitude qui les retenait.

D'après cette loi, lorsque le blé est au-

Angleterre.

dessus de 48 sh. le *quarter*, qui est un peu plus que la moitie du septier de Paris, l'exportation est arrêtée, excepté de Londres à Gibraltar, qui peut en tirer deux mille cinq cents quarters de toute espèce de grains ; et à Sainte-Helène, qui en peut tirer cinq cents : au-dessous de ce dernier prix, l'exportation est encouragée par une prime de 5 sh. par *quarter* de blé.

Tel est à peu près l'état actuel de la législation anglaise sur le commerce des grains, et c'est depuis cette loi de 1773, la moins mauvaise qu'ait pû faire la manie réglémentaire, qui s'oppose à une entière liberté, où la prudence d'un législateur contraint de se plier aux préjugés du peuple, que l'agriculture a fait de rapides progrès, et qu'une grande quantité de riches propriétaires, de grands seigneurs même se sont livrés avec ardeur à la culture des terres, et y ont répandu de gros capitaux, surtout pour se procurer d'excellentes et superbes races de bestiaux.

Le Norfolk où l'amélioration de l'agriculture a commencé à se faire apercevoir, est encore dans ce moment le comté d'Angleterre le mieux cultivé, et celui où l'on peut le mieux étudier les principes d'un

art extrêmement difficile, et qui n'a pour base solide qu'une longue suite d'observations. Les comtés les mieux cultivés après le Norfolk, sont ceux de Suffolk, d'Essex et de Kent. Angleterre.

Les grains sont loin de faire la portion la plus considérable des produits du sol de l'Angleterre; l'immense quantité de viande, de beurre, de fromage et de laitage qui s'y consomme, l'énorme quantité de laine qui s'y emploie, le grand luxe des chevaux, la nature du terrain souvent gras et fort arrosé, font trouver un grand avantage à conserver beaucoup de pâturages; aussi des cantons entiers en sont couverts, sans compter les communes ou landes dont le royaume entier est parsemé.

L'éducation des bestiaux fait une branche très-importante de l'agriculture en Angleterre, aussi ne néglige-t-on rien pour en améliorer les races, et s'y livre-t-on à cet égard à des spéculations dans lesquelles on emploie de très-gros capitaux. L'exemple le plus frappant dans ce genre est sans contredit celui de M. Bakewelt, qui, à force de croiser et de soigner ses races de brebis, est parvenu à obtenir une race plus petite, mais plus ronde que les autres, dont les

os sont plus minces et la laine est plus fine.

Angleterre. Les habitans des villes, lorsqu'ils voient défricher et enclore des communes, craignent que ces terrains enlevés à la nourriture des bestiaux, n'en diminuent le nombre, et n'occasionnent un renchérissement dans le prix de la viande et du laitage. L'amélioration des races, qui paraît évidemment provenir de la nourriture plus saine et plus abondante que produisent les enclos, prouve combien cette crainte et les clameurs qu'elle occasionne sont mal fondées.

Ces défrichemens de landes et de communes, contre lesquels se sont élevés plusieurs écrivains et que d'autres ont défendu avec courage et succès, ne sont pas aussi considérables que ces clameurs paraîtraient l'indiquer. On compte dans la Grande-Bretagne quinze à vingt millions d'acres ou absolument incultes, ou de communes laissées presqu'entièrement dans l'état de pure nature; il est peu de comtés où l'on n'en rencontre, car le sol de l'Angleterre est loin d'être généralement fertile, quoique quelques cantons le soient beaucoup : rien n'étonne plus un étranger qui le parcourt, que ces landes, ces com-

munes immenses qu'il rencontre à chaque pas, qui ne frappent pas les habitans, parce qu'ils y sont habitués, et que la plupart d'entr'eux regardent même comme une des sources de leurs richesses par rapport aux troupeaux qui y errent, et à la laine qu'ils fournissent à leurs manufactures. Ils ne font pas attention que si les terrains susceptibles d'être défrichés, l'étaient, ils nourriraient des hommes au lieu de nourrir des brebis; et qu'en augmentant la population, et par conséquent la consommation, ils augmenteraient en même temps les manufactures, qui attirent exclusivement leurs regards.

Angleterre.

La grandeur moyenne des fermes, en Angleterre, est de deux à trois cents acres: le plus grand nombre est de cinquante à deux cents; mais quelques unes sont immenses. Il y en a dans le Northumberland de six milles acres: ces fermes sont communément bien entretenues.

Les fermiers se nourrissent bien, mangent du pain très-blanc, et journellement de la viande ou du lard, boivent d'une bière très-nourrisante, sont fort bien vêtus, et pour peu qu'ils aient à s'éloigner de chez eux, se donnent rarement la peine

Angleterre.

d'aller à pied; presque tous ont de petits bidets pour leur usage: leurs chevaux de labour sont vigoureux et bien soignés; leurs instrumens d'agriculture sont très-perfectionnés et leurs harnois excellens et entretenus avec le plus grand soin : leurs ouvriers mangent un peu moins de viande; mais, excepté dans les pays très-pauvres, passent peu de jours sans manger au moins du lard. Le paysan boit tous les jours de la bière ou chez lui ou aux cabarets, qui ne sont que trop nombreux, et où le pauvre ne porte que trop souvent tout ce qu'il peut gagner : tout cela proprement servi; car cette propreté et cet esprit d'ordre qui fait faire tant de choses en Angleterre, s'y retrouve à la campagne comme à la ville, dans la maison du plus grand seigneur et dans la chaumière du pauvre.

Les mines sont pour l'Angleterre un objet bien moins important par leur produit qu'Young porte à deux millions sterlings, que par l'aliment qu'elles donnent à l'industrie nationale; celles du charbon dont abonde le nord et le nord-ouest, non-seulement lui fournissent presque le seul chauffage dont elle fasse usage; mais la mettent à même d'exploiter par le moyen

de machines à feu peu coûteuses, les nombreuses mines de fer qu'on trouve dans le royaume, et principalement dans cette même partie. Angleterre.

Les mines de plomb ne sont guère moins nombreuses et abondantes que celles de fer. La mine de cuivre d'Angleséa, découverte il y a une vingtaine d'années, et qui occupe environ mille mineurs et vingt-quatre fondeurs, est si riche qu'elle vient de forcer d'abandonner momentanément l'exploitation de quelques mines de cuivre de Cornouailles : les mines d'étain de cette dernière province et du Dévonshire, sont les plus abondantes et les plus riches qui soient connues.

Les mines de sel de Chésire, fournissent la plus grande partie du sel qui se consomme en Angleterre : celle de Northwich, la plus considérable, fut découverte en 1670, en sondant un lit de charbon de terre : elle a quinze puits de cent quatre-vingt pieds de profondeur, et qui appartiennent à divers particuliers. Un seul puits a donné quatre mille tonnes de sel dans une année : il est défendu sous peine d'amende de s'en servir sans qu'il soit rafiné. Le soleil n'ayant pas assez de force en Angleterre pour qu'on y

Angleterre.

fasse du sel par évaporation, on en fait par ébullition dans le nord, où le charbon est abondant, et surtout à l'ambouchure de la Tyne.

Des divers produits du sol de l'Angleterre, ceux auxquels la nation attache le plus d'importance, sont les laines, les cuirs, le fer, le cuivre, le charbon, alimens de ses nombreuses manufactures; car c'est cette partie de l'industrie nationale dont elle fait le plus de cas, et qu'elle encourage le plus, souvent même aux dépens de l'agriculture, soit en cherchant à faire baisser le prix des denrées de première nécessité, et par-là, celui de la main-d'œuvre; soit en empêchant l'exportation des matières premières pour en donner le monopole aux manufacturiers. Mais si l'agriculture souffre des lois prohibitives qu'arrachent quelquefois leurs clameurs, elle souffre bien plus encore du défaut de capitaux absorbés par les entreprises de commerce, qui sont plus du goût de la nation, et tentent plus la cupidité : car on aime en Angleterre les jouissances promptes, et celles de l'agriculture sont éloignées.

Les manufactures ont, à la vérité, beaucoup gagné par cette préférence, et pour

le fini, la solidité et le bas prix des objets qui en sortent : il en est peu d'étrangères qu'on puisse leur comparer. La patience des Anglais, qui tient à leur tempérament flegmatique, à leur caractère réfléchi ; la propreté indispensable dans un pays humide, où la vapeur du charbon noircit tout, l'esprit d'ordre qui en est la suite, contribuent sans doute à la perfection qu'on admire dans leurs onvrages dont les qualités essentielles font plus que compenser ce que peuvent avoir de supérieur pour le goût et l'agrément, les objets travaillés par leurs voisins. La nécessité de diminuer le prix du travail qui est cher en Angleterre, y fait suppléer à la main-d'œuvre par un grand nombre de machines, et le besoin de finir beaucoup et à moins de frais possible, y a fait diviser le travail à un point peu connu chez l'étranger, et qui n'est peut-être pas une des moindres causes de la grande supériorité qu'ont acquises quelques-unes de ses manufactures.

Angleterre

C'est dans leurs manufactures que se développe particulièrement toute l'industrie des Anglais : s'ils n'ont pas plus d'invention que les autres nations, au moins profitent-ils davantage de leurs découvertes, se

Angleterre.

servent-ils de plus de moyens mécaniques dans tout ce qu'ils entreprennent ; et faisant tout en grand, parce qu'il y a plus d'économie et de bénéfice, et que des sociétés de commerce rassamblant de gros capitaux, s'y forment aisément, se trouvent-ils moins arrêtés par les frais d'un premier établissement, et le prix quelquefois énorme des machines.

Au reste, cette nation avide et jalouse, que l'intérêt et l'orgueil portent à montrer avec tant d'empressement ses magasins, ne laisse voir qu'avec peine ses manufactures, soit qu'elle craigne qu'on ne découvre quelques-uns des procédés cachés qui y sont en usage, soit qu'elle calcule la perte du temps que ces visites occasionnent aux ouvriers, soit parce que leurs ateliers étant généralement assez vilains, très-peu de manufacturiers ayant le luxe déraisonable et si commun ailleurs, de les réunir dans de grands et beaux bâtimens, leur vanité s'y trouve peu satisfaite.

On pénètre cependant quelquefois dans quelques-unes de ces manufactures avec de fortes recommandations de quelques gros négocians, malgré l'assurance que le chef ne manque jamais de donner d'une

[redacted] Angleterre.

convention faite avec ses confrères, de n'y laisser entrer aucun étranger; mais on cache avec un soin extrême et très-naturel, les objets dont la découverte n'est pas encore généralement connue. Avec un peu d'adresse, d'honnêteté, et ne montrant pas trop d'empressement, on parvient en Écosse et en Irlande, où l'on est moins mystérieux, à voir les machines et les procédés dont on fait un si grand secret en Angleterre.

Les étoffes de laine forment l'article le plus important des manufactures anglaises, parce que la matière première est sur les lieux, et que la consommation et l'exportation sont immenses. La nature ayant fait à l'Angleterre le triste don d'une grande étendue de terrain, uniquement propre à faire paître des moutons; grâce à l'industrie nationale, à la grande consommation intérieure, et à l'étendue des marchés de Portugal, d'Espagne et d'Amérique, les fabriques de draperies se sont accrues au point d'employer près d'un million et demi de personnes, de fournir à une exportation qu'on assure à la chambre des communes, avoir été, année commune, prise sur les années 1785, 86 et 87, à 3,697,653 livres

Angleterre.

sterlings ; et d'employer, dit-on, six cent mille balles de laines, produites par vingt à vingt-cinq millions de moutons que passe pour nourrir l'Angleterre, une partie de celle de l'Écosse ; et dix mille balles de laines d'Espagne.

C'est en Gorkshire, en Wilshire et en Norfolk que sont les principales manufactures de laine. Celles d'Yorkshire sont les plus considérables, mais non les plus belles. Les fabricans vivent tous à la campagne ; ils ont communément assez de terre pour les nourrir eux, leur famille, un cheval et une vache. Le cheval leur sert à venir acheter de la laine et porter leurs draps aux marchés, qui se tiennent deux fois la semaine dans ces villes où les marchands qui les achètent leur font donner leurs derniers apprêts.

Les laines sont quelquefois teintes avant d'être employées, mais il est des couleurs, telles que l'écarlate, le bleu, le vert, qu'il faut teindre en pièce. Halifax fait principalement des draps de soldat qui passent en Hollande et en Allemagne. Les draps de Leeds sont beaux, fort durables, mais n'ont pas le moelleux de nos draps d'Elbeuf avec lesquels ils ont beaucoup de ressemblance.

Angleterre.

Les draps fins se font en Wilshire et Glocestershire, et emploient une assez grande quantité de laine : c'est particulièrement à Salisbury et à Wilton que se fabriquent les plus beaux, et surtout ceux de couleurs mélangées, qui la plupart reçoivent la dernière main à Londres. Ces draps sont beaux, forts, quoique très-fins, bien serrés et très-durables ; mais ils n'ont ni le lustre ni le moelleux des beaux draps de Louviers, Abbeville et Sedan, qui à la vérité durent moins et se crevent plus aisément ; et les Anglais reconnaissent eux-mêmes que les draps noirs et écarlates de ces manufactures l'emportent infiniment sur les draps d'Angleterre de la même couleur.

Norwick en Norfolk fait une grande quantité de camelots, droguets, damas, crêpes, etc. Les manufactures de tapis, la plupart communs et d'un très-grand usage en Angleterre, sont répandues dans tout le royaume ; quelques-uns imitent imparfaitement les tapis de Turquie : les plus beaux imitent ceux de la Savonerie, mais leur sont inférieurs.

Les manufactures de coton, qui sont très-nombreuses en Angleterre, remontent

Angleterre. à peine au commencement du dernier siècle, et ne se sont tant accrues que depuis la perfection des moulins pour la filature de coton. Arkwright fit construire les premiers en 1780, et les avantages immenses qu'il en a retiré, les ont fait depuis multiplier à un point remarquable relativement à leur prix.

Les articles les plus importans de ces manufactures, sont des velours, simples ou croisés, unis ou rayés, qui se font ou s'achèvent à Manchester et portent le nom de cette ville ; un velours teint subit, avant d'être achevé, vingt-trois opérations faites par autant d'artistes différens.

On fabrique encore à Manchester ou dans ses environs, car la plupart des tisserands, imprimeurs et blanchisseurs habitent la campagne, une très-grande quantité de mousselines rayées ou unies, plus ou moins communes, mais jamais d'une grande finesse; des batistes, des étoffes de fantaisie très-fines, très-variées dans leurs dessins, quelquefois imprimées et dorées.

La perfection de ces diverses étoffes, tient en grande partie à celle de la filature due aux moulins à coton et à celle de leurs apprêts. Elles sont en général bien faites,

fort égales, bien blanchies, et teintes ou imprimées avec beaucoup de soin. La consommation intérieure en devient immense, surtout celle des velours, qui sont extrêmement durables : il s'en exporte une grande quantité : on tire les cotons de partout où l'on peut en avoir.

Angleterre.

Le fer et l'acier forment un des objets les plus importans des manufactures d'Angleterre. La plus grande partie de ce fer, fait avec du charbon de terre qui le rend très-cassant, et leur fait perdre près d'un tiers de son poids lorsqu'il est manufacturé, est particulièrement employé dans les immenses fonderies de Crawley, de Carron, près d'Édimbourg, de Bradley, près de Birmingham, île où se coule tout ce qu'il est possible de couler en fer, depuis les plus petits vases qu'on a trouvé le secret de rendre malléables, en les faisant refroidir dans un feu de charbon doux et étouffé, jusqu'aux ancres les plus forts, aux canons du plus gros calibre, aux plus grands cylindres pour les machines à feu. Mais les nombreuses manufactures de coutellerie, de quincaillerie, d'armes blanches, etc., emploient des fers de Suède et de Russie, qui sont d'une qualité supérieure, beaucoup plus

Angleterre.

doux et plus propres à être convertis en acier. On connaît la bonté des instrumens de toute espèce qui sortent de ces manufactures et l'extrême fini des ouvrages de luxe ou de fantaisie qui se font à Londres et ailleurs.

Les fabriques de boutons, si multipliées à Birmingham et à Londres, ont paru tellement importantes pour la prospérité nationale, que le parlement a cru devoir faire une loi pour prohiber l'importation de boutons étrangers, pour défendre de faire, vendre, ou d'attacher aux habits, des boutons d'étoffe, sous peine d'une amende considérable. Les boutons de corne, de cuivre, de métal, d'acier, faits la plupart au balancier, ou polis au moyen de machines très-ingénieuses qui en abrègent beaucoup le travail et les rendent à très-bon marché, varient à l'infini et de moment à l'autre, ainsi que les instrumens qui servent à les fabriquer, et l'on n'en montre les manufactures qu'avec beaucoup de précaution, de crainte qu'on n'en vole les dessins, ou qu'on ne découvre les secrets de leur fabrication.

Les manufactures d'étoffes de soie établies à Spitfield par des Français réfugiés et que

tiennent encore leurs descendans, sont tombées de près de moitié depuis une vingtaine d'années. La cherté de la main-d'œuvre et de la soie qu'on tire presque toute du Piémont, les empêche de soutenir la concurrence de celles de France, préférables et pour la beauté et pour le goût.

Angleterre.

Les fabriques de toiles, qui s'accroissent sensiblement en Écosse, et qu'on cherche à encourager par des primes pour la culture du lin et du chanvre, ne paraissent pas en Angleterre, dans un état très-florissant. Les verreries sont fort répandues dans le nord et dans l'ouest de la Grande-Bretagne. Le bas prix du charbon de terre donne aux Anglais beaucoup d'avantages pour les verres communs et soufflés; mais les verres coulés, les glaces un peu grandes, réussissent moins bien avec ce charbon. C'est particulièrement dans les cristaux dont la beauté, la finesse du grain, la blancheur, le poli, n'ont pu être approchés nulle part, que les Anglais ont une grande supériorité. Les manufactures les plus renommées sont à Londres, et, c'est-là que se font ces superbes ouvrages, lustres, bras de cheminées, services de table, etc., que les étrangers achètent très-cher.

Angleterre.

Le papier qu'on fait en Angleterre est supérieur pour la force et la blancheur à celui de Hollande, et il s'en fait une immense quantité pour tapisserie. La qualité de celui dont on se sert pour l'imprimerie, ne contribue pas moins que la grande netteté, la grande égalité des caractères, à la beauté des éditions de tous les ouvrages au-dessus du commun; et ceux sortis des presses des Baskerville et des Foulis ont tenu le premier rang dans l'art typographique, jusqu'à ce qu'ils aient été au moins égalés par les Ibara, les Bodoni et les Didot. Les ouvrages anglais se tirant en moindre nombre que les ouvrages français, beaucoup plus répandus, sont par là même beaucoup plus chers. Leurs nombreux papiers publics, leurs nombreux pamphlets et écrits éphémères, que le même jour voit souvent naître et mourir, occupent une grande quantité d'imprimeurs; il s'en trouve jusques dans les petites villes.

Aucune nation ne prépare et ne travaille mieux les cuirs et les peaux. Cet article extrêmement important et par la grande consommation intérieure et par l'exportation d'une multitude d'ouvrages en peaux

et en cuirs, occupe un grand nombre d'ouvriers. Angleterre.

Leurs instrumens d'optique et de mathématiques acquièrent, grâce à la beauté du verre, à la patience et à l'exactitude des ouvriers, un degré de perfection que très-peu d'étrangers ont su leur donner, et se répandent dans toute l'Europe. L'horlogerie a aussi atteint un grand degré de perfection en Angleterre: c'est un article d'exportation en Russie et en Turquie qui ne laisse pas d'être assez considérable. Ces nombreuses manufactures, toutes celles où l'on travaille le fer, l'acier, les cristaux, les grés ou poteries, et les cuirs, l'emportent pour la beauté, la solidité et le fini, sur toutes les manufactures étrangères de ce genre. Ce n'est pas, comme on le croit communément, à la liberté générale et à la seule concurrence, que la plupart de ces manufactures doivent leur perfection et leur prospérité. Le plus grand nombre est soumis à une multitude de réglemens avantageux aux fabricans et qui servent à restreindre l'art et les bénéfices entre un nombre borné de personnes, mais dont beaucoup de dispositions sont oppressives pour

Angleterre.

les ouvriers et mettent des entraves à l'industrie.

Rien n'est plus difficile que de savoir, même par approximation, quel peut être le produit de ces manufactures : Young, habitué à ces sortes de calculs, évaluait sur des données très-vagues, le produit de celles de laines à cinq millions sterlings, de celles de fer et de quincaillerie aussi à cinq millions et, supposait le double pour les autres, ce qui faisait en tout vingt millions. Mais depuis cette époque les produits des manufactures de coton passent pour s'être accrus de plus de trois millions; ceux des manufactures de Birmingham et Glascow, à en juger par l'agrandissement de ces villes, ont nécessairement dû augmenter aussi beaucoup, et en portant cette augmentation à deux millions, on aurait vingt-six millions sterlings, ce qui pourrait bien n'être pas loin de la vérité.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VII.

Du commerce. — Des compagnies de commerce. — Des banques. — Du numéraire. — Des effets publics. — Des poids et des mesures.

Angleterre.

En Angleterre, les progrès du commerce furent très-lents dans le treizième siècle, pendant qu'ils étaient très-rapides dans le reste de l'Europe, et la raison en est sensible. Durant l'heptarchie saxonne, la Grande-Bretagne, partagée en beaucoup de petits royaumes qui étaient sans cesse en guerre les uns avec les autres, restait exposée aux cruelles incursions des Danois et d'autres pirates du nord. Plongée dans la barbarie et l'ignorance, elle n'était donc pas en état de cultiver le commerce, ni d'établir un systême de police utile et salutaire. Lorsque la réunion de tous les royaumes en un seul semblait présenter une plus heureuse perspective, la conquête des normands vint tout bouleverser. Cet événement donna à l'Angleterre une si violente secousse, et y fit une si soudaine

Angleterre.

et si totale révolution dans les propriétés, que la nation ne put s'en relever durant plusieurs règnes. Dans le temps que la constitution commençait à s'affermir, et que les Anglais s'étant incorporés avec leurs vainqueurs, ne faisaient plus qu'un même peuple, la nation s'engagea avec autant d'ardeur que d'imprudence, à soutenir les prétentions de ses souverains à la couronne de France, et puisa sa vigueur et son génie dans les longs et violens efforts qu'elle fit pour conquérir ce royaume. Lorsqu'une suite de mauvais succès et de pertes multipliées eut arrêté le cours de cette fatale frénésie, et que la nation commençant à jouir de quelque repos, eut le loisir de respirer et de reprendre ses forces, les querelles meurtrières qui s'élevèrent entre les maisons d'Yorck et de Lancastre, replongèrent le royaume dans de nouvelles calamités. Ainsi, outre les obstacles ordinaires qu'opposaient au commerce d'Angleterre, la nature du gouvernement féodal, et les mœurs barbares du moyen âge, ses progrès furent encore arrêtés par des causes particulières : une succession d'événemens si contraires à l'esprit de commerce aurait suffi pour en arrêter ou suspendre l'acti-

ité, quand même toutes les autres cir- [redacted]
onstances lui eussent été favorables. La Angleterre.
ation anglaise fut donc la dernière en
Europe qui profita des avantages que la
ature lui donnait pour commercer. Avant
e règne d'Édouard III, toutes les laines
l'Angleterre, excepté le peu qui s'en con-
ommait en drap grossier pour les habi-
ans, se vendaient aux Flammands et aux
Lombards qui les manufacturaient. Quoi-
qu'Édouard, en 1326, commençât à atti-
rer quelques tisserands de Flandres en
Angleterre, il s'écoula bien du temps
avant que les Anglais fussent en état de
fabriquer des draps pour l'étranger; et
l'exportation des laines en nature continua
d'être le fond principal de leur commerce.
Toutes les marchandises étrangères ve-
naient en Angleterre par le moyen des
marchands lombards ou anséatiques. Les
ports de cette île étaient fréquentés par des
vaisseaux du nord et du midi de l'Europe,
et les étrangers s'enrichissaient tranquille-
ment aux dépens de la nation, qu'ils appro-
visionnaient de tout ce dont elle avait be-
soin. Le premier traité de commerce dont
il soit mention dans l'histoire d'Angleterre,
est celui qu'elle fit en 1217 avec Haquin,

Angleterre.

roi de Norwège; mais elle ne se hasarda à commercer dans la Baltique sur ses propres vaisseaux qu'au commencement du quatorzième siècle. Ce ne fut qu'après le milieu du quinzième qu'elle en envoya quelques-uns dans la méditerranée. Très-peu de temps avant cette époque, il en était allé dans les ports d'Espagne ou de Portugal. Si je me suis arrêté sur la lenteur du commerce des Anglais, c'est parce qu'on n'avait pas encore donné à ce fait toute l'attention qu'il mérite.

L'Angleterre n'ayant que très-peu de matières premières à exporter, et ayant à en tirer beaucoup de l'étranger, soit pour la consommation de ses habitans, soit pour ses manufactures, ce sont donc les produits de son industrie qui font presque le seul aliment de son prodigieux commerce extérieur; et ce commerce ne pouvant avoir lieu qu'au moyen d'une marine nombreuse, il se trouve que, par une heureuse combinaison, ses manufactures, son commerce et ses forces navales, les seules dont elle ait besoin, s'accroissent réciproquement et dans le même rapport.

Ce n'est guère que du règne d'Élizabeth que date l'accroissement du commerce de

l'Angleterre : celui qu'elle faisait avant cette époque était peu considérable. Cette princesse, comme l'observe très-bien Chalmers, voulut encourager le commerce par les prohibitions, les manufactures par le monopole, et l'agriculture par la défense de l'exportation des grains; moyens les plus propres à étouffer ces trois précieuses branches de l'industrie humaine : mais les progrès de la population, des lumières et des richesses, joints à l'essor donné dans son siècle à tous les esprits, prévalurent sur de mauvaises lois, et le commerce de l'Angleterre commença sensiblement à s'accroître. La bourse de Londres, bâtie sous son règne, en est une preuve: Élizabeth accorda le premier privilége d'une compagnie des Indes, et en établit une du Levant.

Angleterre.

Sous Charles I.er, les guerres civiles vinrent arrêter la marche progressive du commerce. Les principes républicains, qui se répandirent alors, et le besoin de réparer les pertes occasionnées par la guerre, engagèrent peu à peu un grand nombre de classes supérieures de la société à placer leurs enfans dans le commerce et de s'allier avec des commerçans; ce qui, en

Angleterre.

relevant cette utile profession, en accrut la considération et l'importance, et des colonies établies par les mécontens donnèrent lieu à de nouvelles spéculations, ouvrirent de nouveaux débouchés.

Le fameux acte de navigation passé sous Cromwel, fut, selon l'opinion générale de tous les écrivains anglais, la cause de l'accroissement prodigieux qu'éprouvèrent depuis cette époque le commerce, la marine et la prospérité du royaume.

Cet acte, se trouvant annullé à la restauration, comme émané d'un pouvoir usurpé, fut alors renouvelé et modifié : il porte en substance, sous peine de confiscation de bâtiment et de cargaison, à tout bâtiment dont le propriétaire, le maître d'équipage et les trois quarts des matelots ne sont pas anglais, de naviguer et commercer aux colonies anglaises, ou de faire le cabotage le long des côtes de l'Angleterre. — Défense d'importer des denrées étrangères dans des bâtimens anglais, si elles n'ont été chargées dans les lieux qui les produisent ; double taxe sur le poisson qui n'a pas été pêché par des bâtimens anglais. En 1696 on exigea que les bâtimens eussent été construits en An-

Angleterre.

gleterre, en Irlande ou dans les colonies; enfin, on vient de régler la manière dont les bâtimens marchands doivent être enregistrés dans leurs ports respectifs, ce qui complète les lois sur la navigation relative au commerce.

Le commerce continua à s'accroître jusqu'à la guerre d'Amérique, et l'année commune des années 1772, 1773 et 1774, donne au tonnage anglais sept cent quatre-vingt-quinze mille neuf cent quarante-trois tonneaux; au tonnage étranger, soixante-quatre mille deux cent trente-deux tonneaux; en tout, huit cent soixante mille cent soixante-quinze tonneaux. Ces bâtimens exportèrent pour 15,613,003 liv. sterl. de denrées d'Angleterre, et 1,515,025 liv. sterl. d'Ecosse; en tout, 17,128,028 liv. sterl. La balance en faveur de l'Angleterre fut de 3,374,262 liv. sterl.

Il résulte des divers états, que le commerce de l'Angleterre avec la Russie, la Prusse, la Pologne, la Suède, contrées d'où elle tire beaucoup d'objets pour sa marine, avec la Turquie, d'où elle tire quelques cotons et soies écrues pour ses manufactures; avec l'Inde et la Chine, d'où elle tire une immense quantité de thé et d'étoffes

Angleterre.

relevant cette utile profession, en accrut la considération et l'importance, et des colonies établies par les mécontens donnèrent lieu à de nouvelles spéculations, ouvrirent de nouveaux débouchés.

Le fameux acte de navigation passé sous Cromwel, fut, selon l'opinion générale de tous les écrivains anglais, la cause de l'accroissement prodigieux qu'éprouvèrent depuis cette époque le commerce, la marine et la prospérité du royaume.

Cet acte, se trouvant annullé à la restauration, comme émané d'un pouvoir usurpé, fut alors renouvelé et modifié: il porte en substance, sous peine de confiscation de bâtiment et de cargaison, à tout bâtiment dont le propriétaire, le maître d'équipage et les trois quarts des matelots ne sont pas anglais, de naviguer et commercer aux colonies anglaises, ou de faire le cabotage le long des côtes de l'Angleterre. — Défense d'importer des denrées étrangères dans des bâtimens anglais, si elles n'ont été chargées dans les lieux qui les produisent; double taxe sur le poisson qui n'a pas été pêché par des bâtimens anglais. En 1696 on exigea que les bâtimens eussent été construits en An-

gleterre, en Irlande ou dans les colonies; enfin, on vient de régler la manière dont les bâtimens marchands doivent être enregistrés dans leurs ports respectifs, ce qui complète les lois sur la navigation relative au commerce. Angleterre.

Le commerce continua à s'accroître jusqu'à la guerre d'Amérique, et l'année commune des années 1772, 1773 et 1774, donne au tonnage anglais sept cent quatre-vingt-quinze mille neuf cent quarante-trois tonneaux; au tonnage étranger, soixante-quatre mille deux cent trente-deux tonneaux; en tout, huit cent soixante mille cent soixante-quinze tonneaux. Ces bâtimens exportèrent pour 15,613,003 liv. sterl. de denrées d'Angleterre, et 1,515,025 liv. sterl. d'Ecosse; en tout, 17,128,028 liv. sterl. La balance en faveur de l'Angleterre fut de 3,374,262 liv. sterl.

Il résulte des divers états, que le commerce de l'Angleterre avec la Russie, la Prusse, la Pologne, la Suède, contrées d'où elle tire beaucoup d'objets pour sa marine, avec la Turquie, d'où elle tire quelques cotons et soies écrues pour ses manufactures; avec l'Inde et la Chine, d'où elle tire une immense quantité de thé et d'étoffes

Angleterre.

dont à la vérité elle remporte une partie; et avec ses colonies à sucre, denrée dont la consommation est prodigieuse en Angleterre, et qui lui procurent en outre des cotons et bois de teinture pour ses fabriques, est à son désavantage ; que celui qu'elle fait avec la Flandre, la Hollande, le Danemarck, la France, l'Irlande, le Portugal, l'Espagne, le détroit de Gibraltar, l'Italie, l'Afrique, les États-Unis, le Canada et la nouvelle Écosse, est à son avantage.

Le commerce de l'Angleterre avec l'Afrique, offre aux négocians anglais un grand débouché pour beaucoup de marchandises communes, des toiles, des armes à feu, de la poudre, du fer, du plomb, du cuivre, de l'étain, des poteries grossières, des liqueurs spiritueuses, de la verroterie, etc.; et il procure annuellement aux îles à sucre une vingtaine de mille nègres, dont quatre à cinq mille s'exportent dans les colonies étrangères.

L'Angleterre a nécessairement perdu par l'indépendance des États-Unis, une partie du commerce dont elle se réservait le monopole avec tant de soin. Les Américains, en ouvrant leur port à toutes les

nations étrangères, en reçoivent et leur portent des denrées qui autrefois devaient Angleterre. passer par la grande Bretagne; mais d'anciennes liaisons de commerce, des rapports de mœurs et de goûts, les bonnes qualités et les bas prix, leur feront toujours tirer de préférence d'Angleterre, les objets manufacturés, tels que les étoffes de laine, la quincaillerie, la poterie, les boutons, les étoffes de coton, les livres et les denrées des Indes, etc.

L'Angleterre s'occupe beaucoup de pêcheries, mais cependant moins comme un objet de commerce, quoique tout y soit profit, que parce qu'elles lui forment et entretiennent un grand nombre d'excellens matelots. Différens actes du parlement ont été passés pour les encourager. Les cent premiers bâtimens qui arrivent à Terre-Neuve avec une certaine cargaison spécifiée, et y retournent dans la même saison avec une cargaison pareille, s'ils ont douze hommes d'équipage, ont 50 liv. ster. et 25, s'ils n'en ont que sept. Les bâtimens montés par vingt-huit hommes, avec six mois de provisions pour la pêche de la baleine, et qui rapportent au moins trente tonnes d'huile, ont trente schellings par

Angleterre.

que l'idée qu'on a de la liberté qui y règne porterait à le croire. Comme plusieurs métiers y ont leurs corporations, plusieurs branches de commerce y ont leurs compagnies qui s'en réservent plus ou moins le monopole, selon leur nature et leur constitution. Il y en a de deux espèces; les unes soumettent seulement leurs membres à certains réglemens qui devraient avoir pour but l'avantage général du commerce dont elles ont le privilége, mais qui souvent ne tendent qu'à le restreindre dans les mains d'un petit nombre de personnes, en mettant des difficultés à l'admission dans leurs corps.

Telles sont la compagnie de Hambourg, celles de la Russie, de la Baltique, du levant et d'Afrique.

Les autres compagnies commercent en corps, et sont formées d'actionnaires qui ne sont engagés que pour la valeur de leurs actions, et peuvent les transférer à volonté. Des directeurs choisis par eux règlent les affaires, leur en rendent compte, et les consultent quand ils le jugent convenable. Telles sont la compagnie d'Hudson, la compagnie du Sud et la compagnie des Indes.

La compagnie de la baie d'Hudson accapare tout le commerce de ces vastes et malheureuses contrées dont elle n'a pas le privilége exclusif ; mais jusqu'a présent personne n'a été tenté d'entrer en concurrence avec elle. Angleterre.

La compagnie du Sud a le privilége exclusif du commerce des colonies, au sud de l'Orenoque, et le long de la mer du Sud, à condition d'y aller par le détroit de Magellan ou le cap Horn, et de ne pas s'étendre au-delà de trois cents lieues des côtes de l'ouest de l'Amérique, pour ne pas empiéter sur le privilége de la compagnie des Indes.

La compagnie des Indes, la seule qui, avec la banque, ait des actions sur la place, fut créée en 1600, sous Élizabeth. Sa chartre, qui lui donne le privilége exclusif de commercer dans l'Inde et dans les contrées au-delà du cap de Bonne-Espérance, jusqu'au détroit de Magellan, l'oblige de porter en Angleterre toutes les denrées qu'elle charge dans l'Inde, de les vendre aux feux, et de délivrer annuellement quatre cent quatre-vingt-quatorze tonnes de salpêtre dans les magasins du roi. Non-seulement le commerce de l'Inde est in-

Angleterre.

terdit à toute personne qui n'obtient pas la permission de la compagnie, à peine d'emprisonnement, confiscation de marchandises, et amende du double de leur valeur; mais il est défendu à tout Anglais de s'intéresser dans des compagnies des Indes étrangères, sous peine de confiscation de fonds et d'une amende du triple, dont moitié pour le dénonciateur.

Cette compagnie, s'étant ainsi débarrassée de toute espèce de concurrence, prospéra constamment jusqu'à la prise de Madras, alors son principal établissement, qui lui fut enlevé par les Français en 1744, et lui fut rendu par le traité d'Aix-la-Chapelle: mais elle se dédommagea, pendant la guerre de 1757, bien amplement de ses pertes, par la prise de Pondicheri qu'elle rendit à la paix, et par la conquête du Bengale qu'elle a conservé.

Voici la situation de cette compagnie sous ses deux rapports de souveraineté et de commerce, telle qu'on la trouve dans les états présentés au parlement.

Comme souveraine, le résultat de ses différens états rapportés à l'article de ses possessions dans l'Inde, lui donne un revenu net de . . . 1,949,804 liv. sterl.

Comme marchande,
son capital est de . . 4,000,000 liv. sterl. Angleterre.
divisés en actions de 100 livres sterlings, qui se vendent dans ce moment-ci bien au-dessus de leur valeur originaire.

Le commerce que fait la compagnie des Indes est immense et très-lucratif; mais le nombre prodigieux de ses agens en mange tous les profits. Le lord Cambden a dit à la chambre des pairs qu'elle donnait pour 300,000 livres sterlings de places en Europe, et que les sommes qu'elle payait annuellement aux négocians de Londres, pour les denrées qu'elle exportait, allaient à 700,000 liv. sterl.; ce qui, joint au fret de ses bâtimens et à d'autres dépenses, passait un million et demi sterl.

Des divers objets que la compagnie importe, plusieurs sont réexportés en France, en Allemagne et dans le nord, particulièrement les toiles de coton peintes ou brodées, dont l'usage est prohibé en Angleterre.

Nous voyons actuellement des ventes de près de 5,000,000 liv. sterl., dont le thé fait, à lui seul, presque la moitié. Au commencement du siècle dernier, il s'en vendait à peine cinq cent mille livres pe-

Angleterre. sant par an ; il s'en vend à présent plus de vingt millions.

Il faut distinguer deux branches très-différentes dans le commerce dont la compagnie a le monopole : le commerce de la Chine, dont l'importance tient au thé, devenu un besoin presque impérieux pour les nations du nord de l'Europe ; et le commerce de l'Inde, beaucoup moins considérable, et dont les trois quarts consistent en étoffes de coton, que l'on peut fabriquer avec plus ou moins de perfection en Europe, tandis que le thé ne peut se tirer que de la Chine.

Les possessions de la compagnie anglaise, et sa funeste souveraineté : monstruosité morale et politique, qui associe aux idées de gain et d'avidité commerciale les idées de justice, de sagesse, de désintéressemens par lesquelles seules les hommes peuvent être gouvernés, qui donne à la compagnie des intérêts opposés ou à la prospérité de sa patrie ou à celle de ses sujets, et que la force ou de sacrifier son commerce au bien de ses États, ou le bien de ses États à son commerce ; ces possessions, dis-je, n'ont servi qu'à faire perdre de vue à ses membres, le premier, le principal but de son association,

association, pour porter leurs désirs vers les nombreux emplois lucratifs qu'elles mettent à sa disposition. Depuis ces acquisitions, ce n'est plus dans l'espoir d'un bon dividende qu'on achète des actions de la compagnie; c'est pour influencer par sa voix délibérative l'assemblée des actionnaires; pour placer dans l'Inde ses parens, ses amis, et pour les y mettre à même de faire une fortune rapide, par tous les moyens qui se présentent à la cupidité.

Angleterre.

Que les acquisitions de la compagnie n'aient porté atteinte à la constitution, en augmentant prodigieusement l'autorité royale par le patronage de l'Inde, et en détruisant ainsi la balance des pouvoirs; qu'elles n'aient établi une inégalité de fortune nuisible au corps politique, répandu un luxe dangereux, une corruption publiquement avouée, c'est ce dont il est impossible de douter un seul instant. S'il était vrai que les richesses qu'en ont rapporté les individus, eussent augmenté la prospérité nationale, cet avantage aurait été bien compensé par la dépravation et la mollesse des mœurs qui les ont accompagnées, et dans les classes inférieures de la société,

Angleterre.

par la même suite inévitable de la corruption et du vice; mais la prospérité des nations ne vient pas d'un débordement subit de richesses qui en changent et corrompent la morale: elle tient à un accroissement graduel de consommation et de reproduction, de travail et de jouissances, qui répandent graduellement l'aisance dans toutes les classes de la société, et y établissent un heureux équilibre essentiel à la conservation des mœurs et de l'ordre social.

La perte de l'Inde, et la dissolution de la compagnie qui en a fait la conquête, ne seraient pas, pour l'Angleterre, un plus grand malheur que ne l'a été la perte des États-Unis d'Amérique. Le commerce et les manafactures nationales, loin d'en souffrir, y gagneraient; et des moyens nombreux d'influence échappant à la couronne, la constitution remonterait vers sa force primitive.

Il existe en Angleterre une association commerciale privilégiée; mais qui, loin de donner des entraves au commerce, en le concentrant dans un petit nombre de mains, lui fournit de l'aliment et lui procure les moyens de multiplier ses opé-

ations : c'est la banque d'Angleterre, la plus considérable de toutes les banques. Ses actions, originairement de 100 liv. ster., sont dans ce moment avec trois mois de dividende à 171 liv. : il en faut six pour être directeur.

Angleterre.

L'administration de la banque est confiée à vingt-six directeurs, y compris le gouverneur et le vice-gouverneur qui les président : deux cent quarante-trois personnes y sont employées sous eux : l'ordre le plus grand règne dans toutes leurs opérations, et leur extrême surveillance fait qu'elle éprouve infiniment peu de pertes sur le papier qu'elle escompte, perte d'ailleurs qui est bien compensée par ceux de ses billets qui se perdent et qui, dit-on, couvrent presqu'entièrement ses frais de régie. Les moindres billets sont de 10 liv. ster. : ils ont cours par toute l'Angleterre, et la confiance qu'ils inspirent est d'autant plus fondée, que, crainte de faire tort à son crédit, elle paie même les billets contrefaits qui lui sont présentés, ce qui à la vérité est rare, parce qu'elle poursuit les contrefacteurs de manière à ce qu'ils ne puissent guère échapper. Les sommes qui s'y paient journellement soit en nu-

Angleterre.

méraire, soit en papier, sont immenses; et le moindre relachement qui s'introduirait dans l'ordre de sa comptabilité, l'entraînerait bientôt dans des désordres qui la conduiraient inévitablement à sa perte. Elle conserve l'or et l'argent dont elle fait le commerce, et les dépôts judiciaires, dans ses caves, soit en espèces, soit en lingots qu'elle fait convertir, sans frais, en monnaie quand elle le veut, les frais de monnayage étant en Angleterre à la charge du gouvernement. Depuis qu'en 1780, elle faillit devenir la proie d'une populace ameutie par le lord Georges Gordon, elle se fait soigneusement garder la nuit par un officier aux gardes et cinquante soldats.

L'extrême utilité de la banque ne saurait être revoquée en doute, elle est l'ame de la circulation immense qui a lieu en Angleterre; elle met en mouvement des fonds considérables qui sans elle resteraient morts, et elle facilite par son crédit d'importantes operations de commerce; elle a dans différentes occasions soutenu les principales maisons, non-seulement d'Angleterre, mais de Hambourg et d'Hollande: mais quelquefois elle s'est vue forcée, pour

gagner du temps, de payer en *sixpence*. Sa stabilité, dit le docteur Smith, est égale à celle du gouvernement à qui elle est extrêmement essentielle, et qui la surveille sans cesse : mêlée et intéressée dans toutes ses opérations, elle se trouve quelquefois forcée de lui faire des avances considérables et de faire circuler un très-grand nombre de billets, ce qui nuit pour lors à leur crédit, mais dure peu : ses créanciers ont d'ailleurs pour cautions les fonds qu'elle a prêté à la nation. Le prix actuel de ses actions et l'augmentation de son dividende, prouvent l'étendue de ses opérations, la sagesse de sa conduite, la confiance qu'elle inspire, et sa prospérité.

Angleterre,

L'établissement de cette banque ne fut pas une des moindres causes de l'accroissement considérable du commerce de l'Angleterre à la fin du dix-septième siècle, et cet accroissement soutenu a depuis donné lieu à une grande quantité de banques particulières qui se sont établies partout le royaume, et qui, quoiqu'avec des capitaux bornés, ne laissent pas de faire beaucoup d'affaires. Il n'est presque point de villes tant soit peu considérables qui n'en aient; Bath seule en a trois, Londres en a cinquante-

Angleterre.

cinq. L'usage déjà ancien, en général, parmi les gros négocians comme parmi les grands propriétaires, de ne jamais garder de fonds chez soi, et de les déposer chez des banquiers sur lesquels on tire, toutes les fois qu'on a un paiement à faire, soutient ces banquiers et procure à l'Angleterre le bienfait d'une immense circulation de fonds, que sans elle resteraient morts. Les billets qu'elles émettent et qui sont toujours scrupuleusement payés à vue, suppléent au numéraire, en font passer une grande partie chez l'étranger, et doublent ainsi les opérations commerciales sans augmenter les capitaux circulans.

En général ces banques se conduisent sagement : elles y sont forcées par leur propre intérêt, leur succès étant fondé sur le crédit, qui ne se soutient que par la plus grande prudence. Il n'est cependant pas sans exemple que quelques-unes fassent mal leurs affaires; mais aussi longtemps que ces banques, celle d'Angleterre surtout, maintiendront leur crédit par une conduite sage et prudente, elles répareront, par l'aliment qu'elles fournissent au commerce et au travail, le mal que peuvent leur faire les spéculations hasardées par

l'avidité et le monopole des compagnies exclusives : il n'y a même guère que celui Angleterre. de la compagnie des Indes contre lequel on puisse se récrier. Quant aux autres compagnies de commerce, l'entrée en est si facile, que leur monopole se réduit presque à rien.

Les meilleurs encouragemens qui puis-être donnés au commerce, sont presque toujours négatifs ; et laisser faire, et ne s'occuper qu'à prévenir la fraude et la violence, sont les moyens les plus propres à le faire prospérer dans tout ce qui tient à l'industrie, comme sur une multitude d'autres objets. Il faut souvent regarder comme un bien l'état naturel où laisse l'absence des lois ; mais la manie réglementaire, qui croit que pour bien gouverner, il faut beaucoup de gouverneurs, est malheureusement générale : elle se retrouve en Angleterre ; mais ces erreurs de la législation, fruit de la cupidité des fabricans, y ont heureusement leur compensation : aucune entrave, excepté sur les laines et le houblon, ne nuit au commerce intérieur, et des communications nombreuses et aisées le facilitent. La liberté d'exporter les objets manufac-

Angleterre. turés, et d'importer les matières premières sans droit à payer, est presque générale.

La stabilité des lois inspire la sécurité nécessaire pour les grandes entreprises; le gouvernement, dans des circonstances difficiles, vient, par des avances, au secours des commerçans, et l'impartiale administration de la justice prévient la fraude et la violence, en empêchant le faible de devenir la victime du plus fort.

Les Anglais ont, relativement au commerce, d'autres avantages qui tiennent à leur caractère, à leurs usages, à leur constitution : dans la vie privée, un grand esprit d'ordre, une grande patience, une extrême propreté, qui portent à bien faire tout ce qu'on fait, à mettre partout beaucoup de régularité, de clarté, de simplicité, et qui préviennent le désordre et la confusion. Dans les grandes entreprises, les connaissances nécessaires pour les concevoir, la hardiesse indispensable pour les entreprendre, la certitude de rassembler promptement les capitaux qu'elles exigent, et cet esprit de suite qui ne laisse presque jamais abandonner ce qu'on a commencé, et qui tend toujours à le perfectionner. Il existe en Angleterre une classe de spé-

Angleterre.

culateurs, qui, avec toutes les connaissances possibles, des fonds considérables toujours à leurs ordres, et l'état des marchés des quatre parties du monde sans cesse sous leurs yeux, font des spéculations immenses et hardies, qui leur rapportent à eux, à leurs associés, aux personnes qu'ils associent à leur succès, de très-gros bénéfices. Le gouvernement les connaît, les ménage, les consulte souvent et s'en sert utilement dans l'occasion.

N'y ayant pas de milieu dans l'ordre politique, en Angleterre, entre la pairie et la bourgeoisie; et la chambre des communes réunissant aux pairs étrangers, aux fils des pairs, aux riches propriétaires, les négocians qui ont le crédit de se faire élire, le commerce doit nécessairement y être plus considéré que dans les autres États monarchiques: aussi, des personnes qui ont une fortune acquise depuis plusieurs générations, ou dont la famille est même parvenue à la pairie, le continuent-ils sans rougir. Il ne faut cependant pas croire pour cela qu'il s'y trouve un grand nombre de personnes ayant une fortune immense: avec 25,000 liv. sterl. de capital dans son commerce, et une conduite

Angleterre.

prudente, on y passe pour une bonne maison.

L'Angleterre est sans contredit le pays du monde où le peuple consomme le plus. Une aisance généralement répandue, effet du haut prix du travail; un esprit d'égalité et d'orgueil, qui tient à sa constitution politique; le besoin moral et physique de mouvement, qui vient du climat et qui remplit continuellement les grandes routes et les nombreuses et excellentes auberges qu'on y rencontre; l'humidité presque continuelle et la vapeur du charbon, qui nécessitent une grande propreté et forcent à renouveler souvent les objets susceptibles d'en être affectés, y occasionnent une énorme consommation en tout genre, base de son immense commerce intérieur, et l'une des causes les plus puissantes de sa prospérité. C'est ainsi que tout s'y produit, s'y consomme, et s'y reproduit sans cesse, que les richesses s'y accroissent en s'y accumulant, se répandant et se subdivisant continuellement; que les besoins réels ou factices excitent au travail toutes les classes de la société, et que des capitaux bornés, multipliés par la circulation et le crédit, alimentent l'industrie d'une

nombreuse population; commerce qui procure autant de matières premières à ses manufactures que d'objets de luxe à ses consommateurs, et dont elle retire l'inappréciable avantage d'une marine considérable et toujours exercée qui la défend et l'enrichit tout à la fois. Angleterre.

Rien de plus incertain que les bases d'après lesquelles on juge de la quantité de numéraire qui peut se trouver dans un pays. Les états des hôtels des monnaies donnent bien la quantité d'espèces frappées dans une certaine période; mais antérieurement à l'époque où elle commence, il en existait qui peuvent n'avoir pas été refondues : toutes les nouvelles monnaies ne restent pas toujours dans le pays, il s'en exporte, il s'en fond plus ou moins, selon la bonté du titre, les besoins du luxe, la rareté ou l'abondance des métaux précieux en lingots ; et dans les temps de trouble, il en rentre dans les entrailles de la terre pour ne revoir jamais le jour, ou ne reparaître souvent que dans des temps très-éloignés : ce n'est donc que d'une manière très-vague que peut se faire ces sortes d'évaluations.

L'Angleterre, d'après ses relations étroi-

Angleterre.

tes, a toujours eu beaucoup plus de monnaie d'argent. Chalmer portait, en 1786, le numéraire existant dans la grande Bretagne, à 20,000,000 liv. ster. Cette somme est bien peu considérable relativement à l'immensité du commerce que fait l'Angleterre, aux richesses qui en sont le fruit, et à la prodigieuse quantité de papier qui y circule; mais on ne peut raisonnablement douter qu'elle ne lui soit suffisante, et que le commerce ne l'augmentât dans l'instant même où cela lui deviendrait nécessaire.

Les monnaies d'or sont continuellement rognées en Angleterre, ce qui fait qu'en général on ne les reçoit qu'au poids, et oblige à de fréquentes refontes; celles d'argent sont tellement usées, qu'excepté dans quelques pièces nouvellement frappées, on n'y aperçoit aucune empreinte, ce qui en rend la contrefaction facile.

Tous les comptes se font en liv. sterl., qui n'est composée que de 20 schellings, et qui n'est qu'une valeur idéale, car il n'y a aucune pièce de monnaie de ce nom ni de cette valeur. Dans l'usage ordinaire, les petits écus de France passent pour des demi-couronnes; les pièces de vingt-quatre

sous pour des schellings, et celles de douze sous pour des *sixpence*.

Angleterre.

Le nombre prodigieux d'effets publics dont abonde l'Angleterre, forme un contraste bien frappant avec la petite quantité de numéraire qui y circule. Cette immense quantité de papier qui procure tant de moyens divers de placer son argent, donne lieu à un agiotage souvent nuisible au crédit public, et qui quelquefois emploie les ruses les plus répréhensibles. Il fut, il y a quelques années, jusqu'à faire passer vis-à-vis la bourse, à l'heure à laquelle elle se tient, un prétendu courrier venant de Hollande, ayant une cocarde orange, et portant des nouvelles favorables au parti stathouder, et à y faire circuler peu de temps après une prétendue gazette de la cour, qui annonçait l'entrée des Français dans les Provinces-Unies. Le haut prix des effets publics prouve cependant que leur abondance et ces fraudes coupables nuisent peu.

CHAPITRE VIII.

De la Religion Anglicane et des différentes Sectes répandues en Angleterre.

Angleterre. LA religion anglicane ou épiscopale que Henri VIII a substitué au catholicisme, dont elle a conservé beaucoup de dogmes et de formes, approche infiniment du luthéranisme. Sa profession de foi consiste en trente-neuf articles. Cette profession de foi, qu'on nomme les *Articles*, fut adoptée sous Élizabeth en 1562, dans une convocation du clergé, et fut confirmée par le parlement en 1571.

Le roi est le chef suprême de l'église anglicane, mais cette suprématie ne lui donne pas l'administration de la parole de Dieu: les évêques, les prêtres, les chanoines en sont les ministres, et le synode ou le consistoire est le conservateur et le juge de la pureté du dogme, la puissance législative de tout ce qui concerne la religion. Ce consistoire, qui n'a lieu

que par la volonté du roi, a la forme du [redacted] parlement d'Angleterre et, comme lui, Angleterre. est composée de deux chambres, celle des évêques, que préside l'archevêque de Cantorbéry, et celle des députés des évêques et des chapitres. Ses actes sont soumis à la sanction du roi, qui, comme chef de l'Église, juge par appel et en dernier ressort, toutes les causes ecclésiastiques, et nomme aux évêchés vacans et à plusieurs autres bénéfices.

L'Église anglicane est gouvernée par deux archevêques, les archevêques de Cantorbéry et d'Yorck, et vingt-quatre évêques, outre celui de Soder et Man, qui n'est pas membre du parlement. L'archevêque de Cantorbéry est le métropolitain et le premier pair du royaume : son rang est immédiatement après la famille royale : il couronne le roi, accorde, pour les mariages et la pluralité des bénéfices, les dispenses qu'accordait autrefois le pape; et confère les même degrés que les universités. Les archevêques ont inspection sur les évêques et le clergé de leurs provinces.

Les évêques ont trois pouvoirs distincts : celui de conférer les ordres sacrés; celui

Angleterre. de veiller sur les mœurs de leur clergé et sur celles de leurs diocésains, qu'ils peuvent punir par la censure ecclésiastique; et celui d'administrer les revenus de leur évêché. Ils tiennent le premier de leur consécration, et les deux derniers de leur nomination.

Les chapitres composés d'un certain nombre de chanoines à la tête desquels est un doyen, sont les conseils des évêques.

L'archidiacre, communément nommé par l'évêque, a une sorte de juridiction épiscopale.

Le pasteur est le recteur d'une église: son bénéfice ne peut devenir vacant que par mort, résignation, privation pour simonie, adultère, etc.

Les vicaires sont les suppléans des pasteurs; ils sont obligés de faire serment de résidence perpétuelle, à moins qu'ils n'en soient dispensés par l'évêque.

Les membres du clergé sont exempts de servir comme jurés baillis, constables, etc., et ne peuvent être arrêtés pour aucune affaire civile, pendant qu'ils exercent les fonctions de leur ministère; mais ils ne peuvent être membres des com-

munes

munes et leur défendre de prendre des terres à ferme. Tout espèce de commerce leur est interdit, sous peine d'une amende du triple de la valeur de l'objet acheté ou vendu.

Angleterre.

Les ministres, pasteurs, vicaires ou curés sont tenus de faire l'office divin tous les dimanches dans leur église paroissiale, d'y catéchiser les enfans, d'y faire les baptêmes, mariages, enterremens, et de les enregistrer dans des registres timbrés; de visiter les malades, d'exhorter les mourans. Le rite de l'Église anglicane est très-simple, et ne consiste guère qu'en des prières et des sermons. Les églises entièrement dépouillées d'ornemens, sont séparées en deux parties : l'une est communément remplie de bancs fermés qui appartiennent à des familles ou à des individus ; l'autre est le chœur, au milieu duquel est l'autel, longue table couverte d'un tapis, et les jours de communion, d'un linge blanc. Le ministre, vêtu d'une robe noire et d'un surplis, récite, tantôt d'une chaire élevée, tantôt du milieu de l'église, des prières que quelquefois les assistans répètent après lui, verset par verset, comme l'oraison dominicale, le

Angleterre.

symbole des apôtres: un sermon souvent très-nombreux et presque toujours de pure morale, coupe ces prières. Sa bénédiction et quelques hymnes souvent chantées et accompagnées d'un orgue, terminent ces offices qui se font avec beaucoup de décence et de recueillement.

Les enterremens se bornent à quelques prières, mais les convois funèbres sont souvent fastueux et chers. Les morts, ensevelis dans des linceuils de laine, sont déposés dans des cercueils plus ou moins ornés de plaques de cuivre ou d'argent sur lesquelles sont gravés leurs noms. Des entrepreneurs d'enterremens, et ils abondent à Londres et dans toute l'Angleterre, viennent les chercher dans des chars drapés de noir, surmontés de grands panaches, traînés par deux chevaux caparaçonnés. Un grand nombre de valets, vêtus en noir, chapeau rabattu et en gants blancs, accompagnent le char; les personnes peu riches suivent à pied. Les grands seigneurs sont exposés chez eux : leur char est précédé de gens à cheval qui portent leurs bannières et les pièces de leur écu, et les coins du poêle qui couvre leur cercueil, sont portés par des gens de grande dis-

tinction. Souvent une oraison funèbre précède les prières par lesquelles se termi- Angleterre. nent ces pieuses et lugubres cérémonies.

Les revenus du clergé anglican sont très-inégalement répartis. Les évêchés de Cantorbéry, d'Yorck, et quelques évêchés sont très-bons. Le revenu de la plupart est médiocre : le clergé du moyen ordre est cependant, en général, beaucoup plus à l'aise en Angleterre, et vit beaucoup plus décemment que dans les pays catholiques.

Le clergé anglican a plus de considération que de crédit, il est généralement marié et a des mœurs pures : peu de ministres mènent une vie licencieuse et crapuleuse : il s'en rencontre cependant. Le défaut le plus général qu'on puisse leur reprocher, c'est de boire beaucoup, mais c'est un vice national.

Outre le dimanche, les anglicans ont quelques jours de fêtes, et le parlement a conservé l'usage de ne point s'assembler les jours de celles des catholiques. On lui prêche un sermon pour l'anniversaire du martyre de Charles Ier., tandis que par une dérision aussi barbare que dégoûtante, de fanatiques presbytériens célèbrent cet événement en mangeant une tête de veau.

Angleterre.

Les Anglais ont l'air très-dévots et très-recueillis dans leurs temples, qui, dans les jours de fêtes, sont très-fréquentés, surtout par la classe mitoyenne de la société; car beaucoup de gens riches ou d'une classe élevée se dispensent d'y paraître. Il y a peu d'athées en Angleterre, mais on y rencontre un grand nombre de déistes, même parmi le clergé qui, en général, est fort tolérant, et par principe et par l'habitude qu'il a de vivre au milieu d'une multitude de sectes toutes fort paisibles. Il ne laisse pas cependant d'être très-superstitieux : la nation entière l'est elle-même à un point réellement étonnant, relativement aux lumières qui y sont répandues; cela tient à son caractère sombre, à la lecture continuelle de la bible et des romans, au préjugé qui d'accord avec la police, interdit au peuple toute espèce de divertissement le dimanche, et ne lui laisse d'autre moyen de se distraire de l'oisiveté à laquelle il est condamné ce jour-là, que de se promener, de boire et de faire des contes parmi lesquels ceux des revenans ont souvent leur tour : aussi croit-il beaucoup aux revenans, aux sorciers, aux esprits, et en aime-t-il les histoires. Le gouvernement, loin de chercher à le détourner des idées

superstitieuses et romanesques auxquelles il est enclin, par des plaisirs honnêtes, tels que les spectacles et la danse, vient encore de rappeler, dans une proclamation, la loi qui les interdit le dimanche, et qui défend jusqu'aux jeux des dez et des cartes même dans les maisons particulières. Angleterre.

Il faut être de la religion dominante pour pouvoir posséder un emploi quelconque en Angleterre; ce qui par une bisarrerie remarquable, n'est pas nécessaire pour être membre du parlement. On n'exige de l'homme qui remplit l'auguste et importante fonction de législateur, que les sermens d'allégeance, de suprématie, et la déclararation contre la transsubstantiation, serment et déclaration que font toutes les sectes qu'on nomme protestantes. Les presbytériens sont la secte que jalousent, que haïssent le plus les anglicans, autant, à la vérité, par principes politiques que par rivalité de religion : les presbytériens et surtout les presbytériens anglais, étant, en général, du parti de l'opposition, tandis que les ministres du culte anglican sont du parti ministériel. C'est d'ailleurs la secte la plus nombreuse et la plus puissante : plusieurs de ses ministres se sont rendus célèbres par

Angleterre. leurs talens et leurs écrits; et presque tous les Ecossois étant presbytériens, la jalousie nationale vient encore accroître l'éloignement que fait naître la diversité d'opinions religieuses, et l'affectation d'une extrême sévérité de mœurs et de principes.

Les presbytériens anglais, plus rigides encore, et presque tous descendus de ces puritains si célèbres sous Cromwel, diffèrent un peu dans leur doctrine et dans l'administration de leurs églises, des presbytériens écossois.

Les plus nombreuses des autres sectes répandues en Angleterre, sont les *indépendans* ou calvinistes. — Les méthodistes, dont le chef et fondateur, monsieur *George-Whitfield*, vient de mourir il y a peu d'années, qui déjà sont divisés en plusieurs branches dont une croit à la prédestination, leurs dogmes paraissent approcher de celui des calvinistes; leurs temples se multiplient beaucoup. Leurs ministres parlent souvent d'abondance, avec une sorte d'extase, et quelques-uns parcourent les villes et les campagnes, prêchant dans les champs et les carrefours, et faisant ensuite la quête à leurs auditeurs. — Les quakers, distingués par la simplicité de leurs mœurs et de leur habille-

ment, gens de bien, sobres, laborieux, adroits, élevant bien leurs enfans, sans leur donner toutefois des talens agréables, ayant grand soin de leurs pauvres, très-tolérans, estimés de leurs voisins, des pasteurs même, malgré le refus constant qu'ils font de payer la dîme et les taxes paroissiales, comme contraires à la loi divine; mais s'y laissant aisément contraindre et ne demandant qu'à n'y prendre aucune part active; un peu intéressés peut-être, mais probes, et dont l'affirmation est reçue au lieu de serment en justice, au civil, mais non au criminel: ils sont, en général, très-décemment et proprement vêtus, et vivent dans une honnête aisance: tous tutoient en écrivant, mais très-peu en parlant: leurs pratiques de religion se bornent presqu'entièrement à des méditations mentales sur la morale et l'évangile, et à des discours que prononce avec plus ou moins d'enthousiasme, le premier d'entr'eux qui se sent inspiré par l'esprit divin. — Il y a aussi quelques anabaptistes, quelques Unitaires ou Sociniens; quelques Hernuttes ou frères Moraves, et quelques Juifs qui furent naturalisés un moment en 1753, mais dont l'acte de naturalisation fut révoqué quelque mois après.

Angleterre.

Angleterre.

Le nombre des catholiques ne laisse pas d'être très-grand en Angleterre, malgré les lois sévères auxquelles ils ont été longtemps assujettis : plusieurs ont été révoquées en 1778, en faveur de ceux qui prêtent un serment de fidélité que ne repousse pas le catholicisme. Mais ils sont encore assujettis à l'obligation de faire enregistrer, à l'âge de vingt-un ans, leurs propriétés territoriales, et dans les six mois, à peine de nullité, les actes de transport, et les dispositions testamentaires qui les concernent. Il leur est toujours défendu par les lois d'exercer leur religion, de tenir école, d'envoyer élever leurs enfans chez l'étranger; et leurs prêtres, en remplissant les fonctions de leur ministère, encourent des peines sévères et quelquefois même la mort. Mais ces lois pénales sont tombées en désuétude : ils jouissent par le fait de beaucoup de liberté dans l'exercice intérieur de leur religion : Ils n'inspirent plus de crainte au gouvernement ; personne ne leur témoigne de l'éloignement, et le souvenir des maux qu'on attribua à leur croyance est entièrement effacé.

C'est un spectacle bien singulier pour la raison, que celui d'une grande nation, sage, industrieuse, laborieuse, éclairée, qui a

mérité le titre de philosophe, qui ne connaît aucune espèce de persécution religieuse, Angleterre
et chez laquelle se propagent avec une rapidité incroyable toutes les erreurs religieuses, toutes les folies qu'il plaît à l'imagination déréglée des hommes de produire ; chez laquelle l'enthousiasme se mêle à la réflexion, et les préjugés aux lumières : la paix intérieure qu'elle conserve au milieu d'une si grande diversité de sectes, de cultes et de dogmes, prouve évidemment que si deux religions sont dangereuses dans un état, dix ne le sont pas.

CHAPITRE IX.

Du Caractère, des Mœurs, et des Usages.

Angleterre.

On attribue, en général, beaucoup trop d'influence au climat, sur la religion, le gouvernement, les mœurs et le caractère des peuples. Le nord a ses despotes comme le midi : il n'est point de gouvernement plus absolu que celui de Russie, et le Danemarck offre un phénomène unique dans l'histoire, un despotisme légal établi par la volonté nationale : le midi a ses républiques comme le nord : l'Anglais, le Hollandais, sont sombres : il y a de la gaîté en Suède : on chante, on danse beaucoup en Allemagne et en Russie : le Français des provinces méridionales est le peuple le plus gai de la terre, et le froid protestantisme s'est opiniâtrément maintenu dans ces contrées au milieu des pratiques d'une religion qui parle sans cesse aux sens et à l'imagination : l'Espagnol sous le même ciel est un des peuples le plus grave et le plus froid : les turcs sont renommés pour leur probité, leur gravité, leur bravoure ; les Grecs, qui habitent

au milieu d'eux, le sont pour leur fausseté, leur légèreté, leur poltronnerie. Le climat est donc loin de fixer à lui seul le caractère général des nations ; il en forme la base : la religion et la nature du gouvernement, effets des circonstances, le modifient ; et la société, l'éducation, les usages lui donnent la dernière teinte.

Angleterre.

L'Angleterre en offre un exemple frappant : un climat nébuleux, changeant, humide ; un air épais que le soleil perce rarement, y affectent trop fortement le physique et le moral pour ne pas y former un caractère général et fortement prononcé, et ce caractère est sombre, brusque et réfléchi. L'éducation, toujours publique et presqu'entièrement la même pour les personnes de toutes les classes au-dessus du commun du peuple, en entretient, dans le premier âge, l'uniformité, que modifient par la suite une constitution combinée de monarchie, d'aristocratie et de démocratie, une grande diversité de religion et de sectes, et un genre de vie retiré et solitaire. De là naît une grande différence dans l'air servile des personnes attachées à la cour, et la morgue des gens puissans qui s'en tiennent éloignés, soit par goût, soit par des circonstances, dans la

Angleterre.

bassesse et l'humilité des personnes qui, pour parvenir, s'attachent aux grands; et la fierté première, l'orgueil méprisant de la partie de la nation qui vit indépendante et les dédaigne : de là une grande diversité dans les principes de morale, depuis le catholique zélé, intolérant en fait de religion, mais raisonable, relâché même pour les plaisirs, jusqu'au presbytérien sévère, jusqu'au quaker le plus austère de tous les états, mais le plus tolérant : de là cette grande originalité qui distingue particulièrement les Anglais, et fait apercevoir en eux les dissemblances les plus frappantes, à travers lesquelles percent toujours quelque chose de sombre et de brusque, de l'orgueil et de l'avidité, des préjugés de toute espèce, mêlés avec du jugement et souvent avec des connaissances.

L'orgueil et la fierté qui tiennent à l'esprit de liberté et d'égalité, bases de la constitution, portent, en Angleterre, toutes les classes de la société à un esprit d'imitation qui y est infiniment plus sensible qu'ailleurs, qui s'aperçoit dans toutes les actions de la vie, et qui donne lieu à une grande consommation, l'une des causes les plus puissantes de la prospérité nationale.

L'habillement des hommes, extrêmement simple d'après l'usage d'aller beaucoup à pied dans les villes, est donc le même pour tout le monde, depuis l'artisan jusqu'au plus grand seigneur, lorsqu'il ne se rend point à la cour, et alors il ne sort pas de sa chaise ou de sa voiture. Cet habillement est propre: un homme riche n'en voudrait pas porter d'autre, et chacun voulant l'imiter et voulant paraître un *gentleman*, un homme au-dessus du commun et qui ne vit pas du travail de ses mains, a grand soin de se tenir proprement. A quelques habits habillés près, qui paraissent rarement, la garde-robe de l'homme le plus riche n'est composée que de deux ou trois fracs qu'il renouvelle souvent. Cette manière de se vêtir, aisément adoptée par les gens qui sont au-dessus de l'aisance, l'est par l'habitude et par orgueil, par ceux qui sont au-dessous. Aussi, excepté les ouvriers, est-il difficile de distinguer, en Angleterre, aucune classe de la société à l'habillement : les garçons de boutique, les domestiques des tavernes, des cafés, des auberges, sont vêtus et coiffés de la même manière et aussi proprement que les personnes qu'ils servent. Angleterre.

L'habillement des femmes riches, beau-

Angleterre

coup moins simple, dans lequel entrent beaucoup de toiles peintes, de mousselines, de gases, de soieries, et qu'une grande propreté et le besoin de laver souvent rend dispendieux, n'en est pas généralement moins imité par toutes les personnes au-dessus du commun, et même par celles des classes inférieures les jours de fête. Les femmes qui demandent l'aumône ont de longues robes; les femmes du peuple, les servantes ne sortent jamais qu'avec un petit chapeau de soie noire : toutes ont des mouchoirs de cou et la plupart des mantelets de soie.

L'habitant des campagnes n'est pas dans son genre plus mal vêtu que celui des villes: son habit d'une étoffe un peu plus grossière est un peu moins bien fait; sa femme porte une bonne robe avec un petit chapeau de soie noire, et souvent un mantelet de drap rouge: les ouvriers, les domestiques se vêtissent souvent de velours de coton extrêmement durable. Partout les enfans sont bien habillés et tenus avec le plus grand soin. La beauté du linge est un luxe qu'on retrouve dans toutes les classes de la société.

Cette imitation dans les habillemens, s'étend à tout, de proche en proche. On monte beaucoup à cheval, même les femmes, en

Angleterre, et tout le monde veut y avoir des chevaux. A peine est-il un commis qui n'ait le sien, ou ne prétende au moins être en état d'en louer un le jour où il est libre. L'homme de la fortune la plus médiocre, qui habite la campagne, a son cheval de selle, et rougiroit d'aller à pied à une certaine distance; et comme une personne riche est toujours suivie d'un de ses gens, on fait tous ses efforts pour avoir aussi un cheval de domestique. Le luxe des équipages, moins commun, en ce qu'il est plus cher, n'en est pas moins extraordinairement répandu: c'est là surtout qu'on veut de l'élégance; les voitures infiniment variées, les chevaux, les harnois sont d'une beauté remarquable, d'une grande chèrté et entretenus avec un soin dont les anglais sont seuls susceptibles: il n'est pas à présent un commerçant à qui la fortune commence à sourire qui ne veuille donner un carosse à sa femme, et l'on se plaint que la recherche des équipages vient de la cité, de la part des négocians.

Angleterre.

Excepté quelques grands seigneurs, ou des gens immensément riches qui ont à la campagne de vastes et somptueuses habitations, souvent même au-dessus de leurs moyens, on est logé et meublé, en Angleterre, d'une

Angleterre.

manière assez uniforme et assez simple ; surtout dans les villes dont les édifices, même ceux de Londres, n'ont ni noblesse ni élégance, et n'annoncent que les demeures d'une bourgeoisie aisée. On n'y connaît point ces distributions d'appartemens qui rendent les logemens commodes et agréables. Quelques tableaux, quelques lustres, une grande profusion de bois d'acajou, des stucs et des plafonds en arabesques, décorent les maisons opulentes : les autres ameublemens sont partout les mêmes, excepté dans les classes les plus basses ; les boiseries peintes en griset des portes imitant le bois d'acajou, des tapisseries de papier peu chères, parce que la fumée de charbon oblige d'en changer souvent, un tapis plus ou moins beau, quelques petites glaces en médaillon, d'assez belles cheminées de marbre, et des feux ou fourneaux de fonte ou d'acier bien polis et bien soignés ; des serrures, des crochets de cuivre dorés, des meubles, tables, chaises, commodes, bois de lit, de bois d'acajou et communément fort lourds ; des fenêtres brisées par le milieu en s'élevant par des contrepoids, des planches de sapin fréquemment lavées ; tout cela relevé par une extrême propreté qui donne aux maisons anglaises

un

un air de décence et d'ordre qui plaît à l'œil et à la raison. Angleterre.

La manière de se nourrir, qui est, en général, d'une économie très-marquée, ne laisse pas d'avoir aussi beaucoup d'uniformité dans les différentes classes de la société. Dans presque toutes les familles, excepté dans les maisons opulentes, on mange toute la semaine des viandes rôties ou bouillies. Le dimanche, jour qu'un pouding distingue, les sauces achetées toutes faites, de la salade, des légumes cuits à l'eau, pommes de terre, navets, choux, carottes, en forment l'assaisonement; du fromage, quelquefois une tarte qu'on envoie chercher chez le pâtissier voisin, servent de dessert au repas frugal qu'arrosse une grande quantité de bière.

Dans les dînés d'apparat, tout abonde avec une profusion qui souvent accompagne l'économie domestique dès qu'elle sort de ses bornes. Non seulement la table où l'on dîne est bien servie, quoique rarement de mets que les étrangers trouvent bien apprêtés; mais il est d'autres tables à côté, couvertes de viandes froides et de légumes. Dans de grandes occasions, qui, à la vérité se renouvellent rarement, on se procure à

Angleterre.

grands frais du daim, mets fort recherché en Angleterre. On achète au poids de l'or les plus beaux poissons, les primeurs, et les fruits les plus rares, et l'on paie jusqu'à vingt-cinq guinées une tortue, chose d'autant plus estimée qu'elle est chère.

Le repas fini, la nape, qui presque partout tient lieu de serviette et pend jusqu'à terre, disparaît, et laisse voir une superbe table de bois d'acajou, sur laquelle se pose un dessert souvent mesquin, et roulent, dans de petits plateaux, des flacons de cristal remplis de vin de Porto, de Bordeaux, de Xérès, de Madère, de vin du Rhin. Chacun a deux beaux verres de cristal devant soi, tandis qu'une seule carafe d'eau, et deux gobelets servent pour tous les convives.

On a, en général, très-peu d'argenterie en Angleterre, et on l'étale avec une espèce d'ostentation sur une table de marbre dans la salle à manger : les plats d'argent y sont fort rares, et les assiettes, comme de raison, encore plus : dans beaucoup de maisons même, ainsi que dans toutes les auberges, on n'a que des fourchettes de fer à deux ou trois pointes, dont le commun des Anglais ne se servent que pour couper les viandes, mangeant avec un couteau dont la pointe [illegible]

et qu'on change à chaque mets. La porcelaine n'y est guère en usage que pour les plats et le dessert. La jolie poterie anglaise sert pour tout le reste du repas. Angleterre.

Le maître et la maîtresse du logis se placent toujours aux extrémités opposées de la table pour en faire les honneurs. Celle-ci découpe presque toutes les viandes, et s'empresse, si elle n'en est elle-même prévenue par la personne la plus distinguée de la compagnie, de lui proposer de boire un verre de vin : après s'être réciproquement salués, ils boivent communément à la ronde, à la santé de tous les autres convives, qui ordinairement répètent à leur tour cette même cérémonie. La bière se sert dans de grands verres qu'un laquais porte successivement aux personnes qui en demandent, car cette communauté de verre n'a rien de répugnant en Angleterre; et dans les maisons qui ont conservé les mœurs anciennes, c'est le pot qui passe ainsi. Vers la fin du dîné, la bière forte se substitue au vin : au dessert recommencent les santés générales, et les femmes ne tardent p[illegible]se retirer, pour aller préparer, dans [illegible] du thé très-fort et du *café* [illegible] rapprochent, *les* [illegible]ulent avec *rapi-*

dité : on en boit d'abord une fort ordurière,
Angleterre. qu'on nomme quelquefois crûment par son nom, mais qu'on déguise assez communément sous celui de *mère de tous les saints.* Le sang-froid, l'air d'indifférence avec lequel elle est portée, soit par les jeunes gens, soit par les personnes les plus graves, prouvent le peu d'importance qu'on y attache ; et que ce n'est qu'un reste d'anciennes habitudes qu'il est assez étonnant de voir se conserver encore. Chaque convive nomme ensuite, à la demande du maître de logis, ou du président, si c'est dans un club, la personne à laquelle il désire qu'on porte une santé ; et quand cela ne suffit pas, on prononce successivement des sentences : un vase placé dans le coin de la chambre, quelquefois derrière un rideau, sert à satisfaire les demi-besoins qui doivent naturellement survenir dans d'aussi longues séances : mais l'usage commence à s'en abolir dans ce qu'on nomme la très-bonne compagnie, qui nulle part n'offre l'usage des mœurs nationales. On boit beaucoup dans ces repas : il y règne cependant assez de décence, et on y laisse la plus grande liberté aux étrangers qui y sont invités, égards qu'on n'avait pas pour eux autrefois.

Ce qui rompt le plus cette uniformité dans

la manière d'exister des Anglais de toutes les classes au-dessus de celle du peuple, c'est le grand nombre de gens, de chevaux, d'équipages qu'ont les grands seigneurs ou les personnes opulentes; luxe que ne peuvent imiter celles dont la fortune n'est pas très-considérable, et qui se contentent d'un ou deux domestiques que de bons gages mettent à même de s'entretenir décemment et de consommer beaucoup. Ces domestiques, cochers, palfreniers, porteurs, ouvriers de toute espèce, remplissent continuellement les nombreux cabarets d'Angleterre, et y boivent une quantité inimaginable de bière, dont on voit aussi sans cesse des pots d'étain remplis et recouverts de deux doigts de mousse, traverser les rues pour gagner les habitations de la populace, ou les ateliers des ouvriers. Beaucoup s'enivrent, mais leur ivresse, en général, est froide, apathique; rarement bruyante et querelleuse, et jamais gaie : les gens ivres s'en retournent paisiblement chez eux, sans qu'on fasse la moindre attention à leur état. Au reste, cette habitude de boire beaucoup, qu'à peu d'exception près, on retrouve dans la classe la plus relevée comme chez le peuple, paraît tenir autant au climat qu'à l'usage et à l'exemple,

Angleterre.

Angleterre.

au besoin impérieux de chasser la mélancolie et de dissiper l'engourdissement qu'occasionne un air lourd, humide, épais.

Peu de nations mènent une vie plus uniforme que les Anglais, et plus propre à entretenir le caractère individuel qu'ils ont reçu de la nature. Les gens riches et oisifs se lèvent tard, déjeunent avec du thé, en famille ou seuls, ou quelquefois au café, s'ils sont garçons; lisent deux ou trois papiers publics, montent à cheval pendant deux ou trois heures, ou parcourent à pied les rues, pour faire quelques visites fort froides et fort courtes; rentrent pour faire une seconde toilette, et dînent vers cinq heures soit en famille, soit à leurs clubs, où les poursuit l'ennui domestique, et où la politique, la chasse, les chevaux font le sujet de la conversation. Le dîné fait, ils vont un moment au spectacle, ou se rendent, s'ils ont dîné chez eux, directement à leurs clubs, et y jouent, soupent et boivent une grande partie de la nuit. Beaucoup de jeunes gens vont de là chez les premières filles venues, et les hommes mariés retournent près de leurs femmes, à qui tous cependant ne se font pas scrupule de faire infidélité.

La vie des membres du parlement est la

même, si ce n'est que, vers quatre heures, ils se rendent à ses séances, d'où ils reviennent presque tous souper à leurs clubs; et celle des gens d'affaires, des gens de loi, des marchands n'en diffère qu'en ce qu'ils passent la matinée dans leurs bureaux, dans leurs boutiques, dans les différens tribunaux ou à la bourse. Des négocians qui peuvent avoir une maison de campagne, s'y rendent l'été, le samedi soir, y restent le dimanche, et reviennent le lundi à leurs affaires. Angleterre.

Quant au peuple, le travail, comme partout, occupe tous ses instans: les momens libres qui lui restent, il les passe dans les cabarets à boire de la bière, de l'eau-de-vie, du genièvre, du punch: il y parle politique, y lit les papiers publics, s'enivre et s'endort tristement. Le dimanche, les ouvriers s'habillent proprement, vont avec leurs femmes ou leurs maîtresses à quelques guinguettes boire de la bière ou du thé et manger quelque tranches de viandes froides, et s'en retournent chez eux, souvent sans avoir proféré dix paroles, et sans que le moindre accès de gaîté ait chassé pour un moment leur sombre mélancolie. Le paysan va à l'office, boit et dort. Que pourraient-ils faire de plus, toute espèce de plaisirs bruyans, et il

Angleterre. n'en est pas d'autre pour le peuple, étant interdits ce jour-là ? Cette manière de vivre rend les hommes sauvages, farouches et embarrassés à la vue seule d'un étranger.

Les femmes, occupées de leur ménage, de leurs enfans, de surveiller tout ce qui tient à l'économie domestique et à la propreté, vivent beaucoup dans leur intérieur. Quelques petits ouvrages, quelques visites courtes et froides, la lecture de beaucoup de romans, y remplissent, sans en chasser l'ennui, les momens que leur laissent le soin de leur famille. Lorsqu'elles peuvent sortir, elles courrent à pied, à cheval, en voiture, font quelques visites, entrent dans beaucoup de boutiques, s'y font tout montrer et achètent peu; rentrent pour faire leur toilette avant le dîné, et passent tristement la soirée entre elles, à moins qu'elles n'aillent à quelque spectacle, ou l'été, à quelque promenade. Rassemblent-elles quelque société, c'est-à-dire un grand nombre de femmes et très-peu d'hommes; elles y font longuement les honneurs d'une table de thé que remplacent quelques parties de *wisk* ou de *crebage*, jeu nouvellement à la mode; et quelquefois un peu de musique, presque toujours mauvaise, et consistant dans un triste

violon qui accompagne une jeune personne chantant au clavecin quelques airs languissans. Un ton de réserve, de la roideur, une sorte d'étiquette, règnent dans ces sociétés même les plus intimes. Angleterre.

Les grandes assemblées de la première classe de la société, à Londres, ne commencent qu'entre neuf et dix heures : il est même du bon ton de n'y arriver que tard, dut-on, en attendant, s'ennuyer chez soi. On y invite au moins autant de monde qu'en peuvent contenir les appartemens : l'on s'y tient par conséquent presque toujours forcément debout, pêle-mêle, bâillant en silence, ou parlant à ses connaissances si on peut les aborder ; car une femme anglaise serait fort étonnée si quelqu'un qu'elle ne connaîtrait pas lui adressait la parole : il n'y a ni gênes ni cérémonies, on y sert des rafraîchissemens et des glaces avec assez d'abondance ; et si le local le permet, on y établit quelques tables de jeu et souvent un pharaon tenu par des banquiers de profession, et dont un assez grand nombre de femmes s'emparent, pour ne le quitter qu'à cinq ou six heures du matin : quelquefois on danse, et le bal suivi d'un grand soupé, manque toujours

Angleterre.

de ce qui fait le charme de la danse, la grâce et la gaîté.

Ainsi donc, ce sombre, cette réserve, cette taciturnité isolent tous les individus en Angleterre, dans la vie domestique, comme dans la société, dans la tristesse et le chagrin, comme au sein de la joie et des plaisirs. Cette manière est chez, eux, bien moins l'effet de l'éducation et des institutions sociales que du tempérament et du climat, puisqu'excepté pour quelques demoiselles de qualité ou très-riches, toute éducation est publique et commune, et que c'est toujours en nombreuses compagnies que leurs usages les rassemblent.

Par un contraste remarquable, nulle part l'enfance n'est plus heureuse et ne l'annonce davantage; nulle part elle n'éprouve moins de contraintes et ne voit plus de plaisirs éclore sous ses pas. Sainement nourris, bien habillés et très à l'aise dans leurs vêtemens, toujours proprement entretenus, les enfans ont toute la liberté, tous les jeux, tous les plaisirs qui conviennent à leur âge, leur caractère n'étant jamais aigri par la contrariété, ni gâté par des caresses déplacées; rarement font-ils entendre ces cris plaintifs, compagnons de l'enfance. On les promène beau-

coup et on les laisse souvent en plein air; ils courent, se vautrent sur l'herbe ou sur des tapis, sautent en pleine liberté, et tombent fréquemment sans se faire mal ni en être effrayés. L'aspect d'une personne étrangère ne leur inspire que la réserve et l'attention du moment, et bientôt ils se livrent à elle avec confiance. On a grand soin de ne point trop hâter leur éducation morale. Leur extrême propreté, leur air de fraîcheur, leur beauté, leurs petites grâces enfantines, et le contentement qu'on voit briller dans leurs yeux, sont une des choses qui frappent le plus en Angleterre: presque tous sont nourris par leurs mères, ou le sont au moins sous leurs yeux. Le soin du bonheur de leurs enfans tient une grande place dans les occupations journalières des femmes.

[redacted] Angleterre.

Dans les campagnes, les mères commencent elles-mêmes, avec beaucoup de douceur et de tendresse, la première éducation de leurs enfans. Dans les villes on les envoie communément vers six ou sept ans dans les écoles tenues par des femmes qui leur apprennent à lire, à écrire, un peu de géographie, les principes de leur religion; et aux jeunes filles, quelques ouvrages à l'aiguille. Alors les enfans commencent, en grandis-

Angleterre.

sant, à perdre peu à peu de leurs grâces, de leurs assurances, et à prendre cet air gauche, cette roideur qui semble devoir provenir plutôt d'une éducation privée que d'une éducation publique; et cette grande tendresse des parens se dissipe insensiblement, ou cesse au moins de se manifester autant, soit parce qu'elle devient moins nécessaire à l'existence, au bonheur de leurs enfans, soit parce qu'ils les perdent un peu plus de vue. Au sortir de ces écoles, vers dix ans, l'éducation des deux sexes prend une marche différente. Les filles, dont l'éducation, pour tout ce qui tient aux choses d'agrément, est beaucoup plus soignée que celle des garçons, sont placées dans des pensions où elles apprennent le français, l'histoire, le dessin, la musique, la danse, des détails d'économie domestique, et où l'on cherche aussi à leur donner quelque usage du monde, en leur enseignant les jeux, et leur faisant tenir tour à tour de petites assemblées. Vers seize à dix-sept ans, elles rentrent dans leurs familles, où elles sont bien mais froidement reçues, et où elles rapportent de la timidité, de la réserve, de l'embarras que n'ont pas au même degré le petit nombre de personnes riches, élevées

[redacted]
Angleterre.

chèrement sous les yeux de leurs mères, par des gouvernantes françaises, et des maîtres qui se paient une demi-guinée par leçon.

Ces jeunes personnes font alors leur entrée dans le monde, suivent leurs mères aux assemblées, aux promenades, aux spectacles, et continuent à cultiver un peu leurs talens avec quelques maîtres renfermés long-temps dans l'intérieur de leurs familles, qui leur offrent peu d'objets de dissipation : l'ennui les gagne vite, et le genre de leurs lectures, la bible, les romans, leur forme un caractère romanesque et mélancolique, et leur fait prendre un air de langueur et de douleur qui va bien à leurs figures, et inspire plus d'intérêt que de désirs. Tous leurs vœux tendent dès-lors vers un mari, et deviennent d'autant plus ardens qu'ils restent concentrés par cette réserve habituelle dont bien peu savent se défaire dans l'occasion, mais en gardant toujours beaucoup de décence et de modestie.

Si cet amant, dont une imagination enflammée bien plus qu'un tempérament ardent, leur fait presqu'impérieusement sentir le besoin, ne paraît pas, souvent la mélancolie s'empare de leur ame et les fane dans leur printemps d'une manière extrêmement sen-

sible. S'offre-t-il à leurs vœux ? elles en reçoivent les hommages quelquefois avec beaucoup de gaucherie, de roideur, d'embarras, et quelquefois aussi avec du naturel et de l'abandon ; mais jamais avec cet empressement, cette ardeur qui décèle le besoin de jouir : chez elles, c'est du cœur et non des sens que vient le besoin d'aimer. Leur réserve, en ce cas, tient plus au tempérament qu'aux mœurs ; car, une fois en société, elles ont beaucoup de liberté ; et comme les mariages ne sont pas convenus d'avance, et d'après de seuls rapports de convenance entre les parens, ou qu'au moins cela est très-rare, on trouve aussi simple que naturel que de jeunes personnes de même état cherchent à se plaire, et cependant on voit tous les jours, dans le monde, des personnes prêtes à s'épouser, s'aborder de la manière la plus embarrassée, se parler à peine, danser ensemble, se toucher la main sans oser se regarder, s'aimer enfin sans se le témoigner, sans en avoir l'air, car la gaucherie trahit quelquefois le sentiment.

Angleterre.

Si les jeunes personnes qui s'aiment, conviennent réciproquement à leurs parens ; comme la dot des filles n'est pas, en général, très-forte, le mariage s'arrange bientôt,

et les nouveaux mariés se mettent à l'instant à leur ménage, car rien au monde ne pourrait les engager à vivre avec un beau-père ou une belle-mère. Si, au contraire, le mariage ne convient pas, ou si la tête exaltée des amans leur fait craindre un refus de leurs familles, l'amante, plus maîtresse de ses sens que de son imagination romanesque, et presque excusée d'avance, sinon autorisée par l'usage, se fait enlever par son amant et court se marier en Ecosse. Le mariage fait, souvent tout s'arrange entre eux et les parens. Comme il n'y a pas de couvens en Angleterre, et qu'une vieille demoiselle ne saurait guère où se retirer, presque toutes tôt ou tard, bien ou mal, finissent toujours par se marier.

Angleterre.

Quant aux garçons, vers douze ans, on les envoie dans quelques colléges, pour y apprendre le grec et le latin qui est fort cultivé en Angleterre; souvent on les met dans les pensionnats qui les avoisinent, et ceux qui sont riches y ont avec eux leur gouverneur. Là, tout ce qui tient aux talens est infiniment négligé; les jeunes gens peu surveillés jouissent d'une grande liberté, se livrent à des exercices violens comme le sont tous leurs jeux, montent à cheval le

Angleterre.

plus souvent qu'ils peuvent, vivent toujours entre eux et prennent des mœurs et des manières uniformes; et un air rustre et gauche que leurs cheveux plats sans poudre et tombant sur leurs épaules, semblent augmenter encore ; vers seize ou dix-sept ans, ils passent de ces colléges aux universités d'Oxford ou de Cambridge, où ils restent une couple d'années, profitant avec empressement de leurs longues vacances, travaillant peu, buvant beaucoup, et courant sans cesse à cheval, pour faire des parties de plaisirs ou de débauche dans les environs. Quelques-uns en sortent sachant assez bien les langues anciennes, les auteurs classiques, et méritant ainsi le nom de *good scholard;* mais fort peu avec des connaissances dans les sciences, pour l'enseignement desquelles les universités ont été établies.

C'est au sortir de ces universités qu'ils commencent à prendre le costume et les manières d'hommes faits. Ils embrassent alors les différentes professions auxquelles ils sont destinés : les jeunes gens qui veulent se livrer au commerce, vont l'apprendre dans les comptoirs de leurs parens ou des amis de leurs parens. Ceux qui se destinent à la robe, viennent se faire inscrire dans

quelques

Angleterre.

quelques *inns*, et y poursuivent leurs études ; d'autres entrent au service, d'autres vont paisiblement couler leurs jours dans le sein de leurs familles. Les plus riches voyagent avec les gouverneurs qui ont surveillé leur éducation aux écoles et aux universités, et dont le choix si difficile à faire, n'est guère plus mûrement réfléchi en Angleterre qu'il ne l'est ailleurs. Quelquefois même, ces voyages se font au lieu d'envoyer les jeunes gens aux universités, et n'ont pour but que de délivrer les parens de la vue pénible d'un fils désœuvré, négligé et se livrant à la débauche. Ils emploient deux ou trois ans à parcourir la France, l'Italie, la Suisse, et quelquefois l'Allemagne. Emportés par leurs passions dans un âge où elles ont tant de violence, ils se livrent avec ardeur et franchise à des goûts que leur éducation n'a nullement cherché à contrarier, et courent partout après la dissipation et le plaisir qu'ils ne se piquent pas toujours de chercher dans la bonne compagnie.

De retour chez eux, vers vingt-un ans, pour jouir de leur fortune, s'ils ont perdu leurs parens ; prendre séance au parlement, s'ils sont pairs ; ou se procurer l'entrée de la chambre des communes, s'ils en ont le cré-

Angleterre.

dit ; on les voit alors débuter dans leur carrière politique, n'ayant souvent aucune connaissance des lois de leur pays, ne sachant guère qu'un peu de grec, le français, le nom des pays qu'ils ont parcouru, et des principalles villes où ils ont séjourné, et n'ayant aucun goût pour l'étude, dont une vie passée dans la dissipation les a constamment éloignés.

Ce n'est pas que les Anglais ne soient susceptibles de bien voyager, peu de nations ayant un esprit plus solide, plus réfléchi plus observateur; et ceux qui voyagent dans un âge mûr avec un but décidé, après des études préliminaires dirigées vers ce but et dépouillés surtout de cet orgueil national qui les porte à mépriser tout ce qui n'est pas eux, acquièrent d'utiles, d'importantes connaissances dont leur patrie retire de grands avantages. Mais rarement les jeunes gens recueillent-ils quelque fruit de voyages entrepris pour finir une éducation vicieuse négligée dans tout ce qui tient aux mœurs aux convenances, et faites loin de leurs parens à qui ils semblent presque être devenus étrangers depuis qu'ils ont quitté la maison paternelle pour entrer au collége. Aussi, leur retour dans leur patrie, plusieurs

faites, ayant de beaux yeux languissans, une belle peau, de beaux traits, et dont le maintien noble et décent commande une sorte de respect; beaucoup de jolies personnes qui, avec des traits moins réguliers, inspirent de l'intérêt par leur grande douceur; mais ces différens caractères de beautés passent au point de ne laisser aucune trace dans un âge un peu avancé: l'usage général parmi la bourgeoisie, et très-commun dans un rang plus élevé, surtout l'été, à la campagne, de coiffer sans poudre les jeunes personnes qui ne sont pas mariées, leur donne un air dur et désagréable lors même qu'elles sont bien. Une figure piquante, animée, qui inspire des désirs de la gaîté et inspire le plaisir, est la chose la plus rare en Angleterre: c'est de l'intérêt, de la tendresse, de l'amour qu'inspirent les anglaises; leurs traits portent au cœur. Angleterre.

Les femmes sont sages en Angleterre; elles le sont par tempérament, par principes, par l'habitude des choses honnêtes et décentes, par le défaut d'occasions qui tient au peu de galanterie des hommes, à la vérité, au despotisme des maris, à la position des étroites maisons anglaises, favorables à des intrigues amoureuses.

Angleterre.

mais tout cela manquant de l'aménité, de la retenue que donne la seule société des femmes.

Si les hommes manquent de la douceur, de la politesse et des formes aimables qui ne s'acquièrent que par la fréquentation des femmes de bonne compagnie, de leur côté les femmes habituées à vivre aussi presque toujours entre elles, ont un air de réserve qui va jusqu'à l'embarras, une timidité qui va jusqu'à la gaucherie : l'aspect d'une personne qui n'est pas de leur connaissance, les gène ; elles ne sont à leur aise que dans de nombreuses sociétés, parce qu'elles s'y perdent dans la foule et s'y retrouvent seules, et ne savent dans une société bornée, tirer aucun parti d'une éducation souvent recherchée, d'un esprit souvent juste et cultivé, et de talens qu'un peu d'assurance ferait souvent paraître au-dessus du médiocre.

Les grâces et le goût étant peu communs en Angleterre, la propreté et la simplicité y sont un des principaux charmes de l'habillement des femmes qui devient chargé et ridicule dès qu'elles cherchent à se parer : les modes de France y sont adoptées avec empressement, mais ne tardent pas à y être outrées à l'excès. On y rencontre un assez grand nombre de personnes grandes, bien

faites, ayant de beaux yeux languissans, une belle peau, de beaux traits, et dont le maintien noble et décent commande une sorte de respect; beaucoup de jolies personnes qui, avec des traits moins réguliers, inspirent de l'intérêt par leur grande douceur; mais ces différens caractères de beautés passent au point de ne laisser aucune trace dans un âge un peu avancé : l'usage général parmi la bourgeoisie, et très-commun dans un rang plus élevé, surtout l'été, à la campagne, de coiffer sans poudre les jeunes personnes qui ne sont pas mariées, leur donne un air dur et désagréable lors même qu'elles sont bien. Une figure piquante, animée, qui inspire des désirs de la gaîté et inspire le plaisir, est la chose la plus rare en Angleterre: c'est de l'intérêt, de la tendresse, de l'amour qu'inspirent les anglaises; leurs traits portent au cœur. Angleterre.

Les femmes sont sages en Angleterre; elles le sont par tempérament, par principes, par l'habitude des choses honnêtes et décentes, par le défaut d'occasions qui tient au peu de galanterie des hommes, à la sévérité, au despotisme des maris, à la disposition des étroites maisons anglaises, peu favorables à des intrigues amoureuses. Sou-

Angleterre.

mises à des maris de leur choix, les femmes préviennent en tout leurs désirs, et s'en laissent entièrement maîtriser : elles envisagent leurs volontés comme des lois, et paraissent se croire nées pour la dépendance, état habituel chez elles, qui leur coûte peu, mais que les Anglais regardent comme un devoir. La brusquerie de ces maris, l'espèce de dureté de leur caractère, rendraient le sort des femmes extrêmement malheureux, sans cette condescendance qui leur est naturelle.

Cette soumission se fait, au reste, sentir de proche en proche, et pèse surtout fortement sur les domestiques dont on exige la soumission la plus prompte, le service le plus exact, la plus grande décence, qu'on tient toujours à une grande distance de soi, avec lesquels on ne se permet jamais la moindre familiarité, qu'on nourrit d'ailleurs, qu'on habille, qu'on paye bien, et pour lesquels on s'emploie avec intérêt dans l'occasion. Mais ce despotisme, cette sévérité qui règne dans l'intérieur des ménages anglais, y disparaît à certains égards, en ce que chacun connaît sa place et sait quel est son rôle, et que personne ne répugne à le remplir. C'est une machine bien montée dont le mari

est le premier mobile, dont toutes les pièces sont en rapport, et qui va sans efforts et sans secousses. Angleterre.

On ne saurait raisonablement douter, qu'en Angleterre, où l'on se marie par choix, il n'y ait beaucoup de bons ménages, beaucoup de bonheur domestique. Mais cependant si ce bonheur suffisait au plus grand nombre de ses habitans, les verrait-on sans cesse en mouvement et sur les grands chemins? Le bonheur est sédentaire, on reste où l'on se trouve bien, on aime le lieu où l'on est heureux, et les Anglais sont toujours en route, toujours allant, tantôt à des eaux, tantôt à des courses de chevaux, tantôt dans le continent : il n'est point de peuple qui semble courir davantage après le bonheur, preuve que celui dont il jouit ne remplit pas ses désirs.

Avec cet air embarrassé et timide, cet entier dévouement aux volontés de leurs maris, cette espèce de soumission servile qui paraît leur être habituelle, il est des femmes, en Angleterre, qui dans l'occasion, déploient une ame forte, une hardiesse, une fermeté, une constance, peu commune et qui font honneur à leur sexe; et presque toutes celles qui ont vécu chez l'étranger,

Angleterre.

et s'y étant livrées à la société, y ont acquis une aisance, une modeste assurance qui chez les femmes viennent toujours de la fréquentation des hommes de bonne compagnie, ont le commerce de la vie le plus doux, le plus sûr et le plus aimable; mais elles aiment peu la société de leurs pays, et se plaignent ouvertement du peu d'accueil que leur manière de vivre leur permet de faire aux étrangers, à ceux même dont elles ont reçu des honnêtetés marquées.

On attache assez communément l'idée de sentimens tendres au caractère des anglais, quoiqu'il n'y ait peut-être pas de pays au monde où l'égoïsme, la qualité la plus opposée, soit plus général. Le sentiment y est tout dans les romans, ou dans la tête des femmes. On s'y sépare tous les jours avec la plus grande indifférence, d'un père, d'un frère, d'un fils, d'un époux qui part pour une longue absence, pour des voyages dangereux, et dont on parle avec un sang-froid révoltant. On y voit sans cesse un fils à sa majorité, une fille même unique, lorsqu'elle se marie, y souffrir constamment que leur mère, souvent dans un âge avancé, quitte sa maison, le lieu où elle leur a donné naissance, où elle a dirigé leur première

éducation, le train d'une fortune opulente à laquelle elle était depuis long-temps habituée, pour aller se retirer, avec un mince douaire, dans une maison solitaire, et y finir ses jours dans le délaissement et l'ennui. Angleterre.

Après avoir observé l'anglais chez lui, il faut le voir à la taverne et aux cafés, faire des dînés dans ces endroits, pour crayonner à main posée les différens tableaux qu'ils présentent, et certes ce ne sont pas ceux où il y ait le moins à étudier. Un café anglais ne ressemble en rien aux nôtres. Point de tables de jeux, ni de ces nouvellistes bruyans qui ne vous laissent parler que quand ils toussent, et qui vous traitent d'ignorans lorsque vous n'êtes pas de leur avis. Dans un café anglais on n'entend pas le moindre bruit : on peut le comparer aux cabinets littéraires, où l'on se rend pour lire les papiers publics, avec cette différence que le silence y est encore mieux gardé. Les cafés les plus achalandés de Londres souscrivent pour dix à douze exemplaires de la même feuille, afin de n'y point faire attendre le curieux, avec d'autant plus de raison que malgré son grand flegme, l'anglais est de tous les européens celui qui aime le moins à attendre. Dans ces cafés anglais, on forme

Angleterre. de gros *in-folio* de toutes les gazettes de l'année, parce qu'il y a des gens qui n'ont point d'autre amusement que de les feuilleter, et n'ont jamais ouvert d'autres livres: il est d'usage aussi, et c'en est un auquel aucun anglais ne manque jamais, de se choisir un café d'habitude, où il prend les mêmes libertés que s'il était chez lui. Il y donne son adresse et ses rendez-vous; il y fait la majeure partie de ses affaires.

Dans presque tous les cafés, qui ne sont que cafés, on ne trouve que du thé et du punch, parce que la consommation du café, du chocolat et de la limonade est si peu considérable, qu'il est rare d'y en trouver de tout préparé. D'ailleurs il est une autre espèce de déjeuné qui plaît infiniment aux Anglais; c'est celui qu'on fait chez les pâtissiers qui, outre une infinité de gâteaux très-légers, ont toujours des pièces de fours, qui sont très-proprement étalées sur des caisses d'étain remplies d'eau chaude: ce sont ces mêmes pâtissiers qui vendent la limonade et l'orgeat.

Les clubs viennent après les cafés pour les rendez-vous d'habitude; ils se tiennent pour la plupart dans les cafés tavernes, où l'on donne à manger comme chez nos res-

taurateurs. Leur nombre est prodigieux à [redacted]
Londres. Depuis le pair qui siége au parlement, jusqu'au plus simple négociant de la cité, tout à son club. Il en est de fameux, tel que le *Whig-club*, qui veille à ce que le monarque ou plutôt les ministres n'étendent point les prérogatives du trône au-delà des bornes de la constitution anglaise; tel que la *humane society*, qui adjuge des prix à toutes les inventions tendantes à alléger la misère et les maux qui investissent la nature humaine. Il y a plusieurs clubs où les jeux sont permis, même les jeux de hasard, ce qui donne lieu souvent à des pertes immenses; mais on n'y reçoit pour souscripteurs, que des gens connus ou ceux qu'ils présentent. On m'a assuré qu'il n'y avait à Londres que trois de ces sortes de clubs, et cette ville doit s'en féliciter.

Angleterre.

Nous prîmes jour, et nous allâmes dîner à la taverne de Shakespear, une des plus achalandées de Londres : la propreté qui y régnait nous enchanta; mais elle est universelle chez les anglais et poussée jusqu'au travail. L'épaisseur de l'atmosphère et la vapeur du charbon l'exige. Ce qu'on doit observer, c'est que la vie à la taverne est d'un prix exhorbitant, et en insérant ici le

Angleterre.

détail du dîné que nous fîmes, mon compagnon et moi, et de ce qu'on nous le fit payer, j'en donnerai une idée plus précise que tout ce que j'en pourrais dire en d'autres termes.

On nous servit d'abord une soupe à laquelle succédèrent deux tranches d'aloyau, trois cotelettes de mouton, un petit plat de pommes de terre au beurre, et un léger *pudding* au riz; nous bûmes avec cela deux caraffes de vin de Porto, et notre dessert fut une petite boîte de fromage : on nous demanda pour ce repas, l'un des meilleurs cependant qu'on puisse faire dans une taverne, plus de quinze francs : le vin seul fut un objet de près de six francs, et le vin de Porto dont nous bûmes, est celui qui coûte le moins.

Une bouteille de vin de Champagne ou de Bourgogne va aujourd'hui de neuf à dix schellings, et cette cherté n'empêche pas qu'on n'en fasse une grande consommation. Au reste les vins qu'on boit dans les tavernes de Londres sont bien loin d'être de véritable Bourgogne et Champagne : ce sont des mixtions frelatées faites dans les environs de Londres par les marchands de vin : aussi laissent-ils un arrière goût d'esprit-de-vin:

mais les anglais y sont accoutumés, et ne se récrient pas contre ces mixtions malfaisantes par les substances métalliques qu'on y fait entrer, parce qu'en général ils aiment les boissons mélangées, tel que le *sillabub*, qui est un composé de vinaigre, de lait et de sucre. Le peuple en hiver boit une espece de punch, fait avec de la bière, de l'eau-de-vie, des jaunes d'œufs et de sucre, le tout bouilli ensemble. Cependant il quitte volontier ces boissons pour le *porter* ou bière forte, ou les autres bières connues sous le nom de *ale*. La preuve en est qu'il y a plus de huit mille cabarets à bière, tant à Londres que dans les villages voisins. Les marchands envoient leur bière dans les maisons, dans des cruches d'étain extrêmement propres, que les particuliers, lorsqu'elles sont vides, posent à la porte de la rue. Le cabaretier fait sa ronde ensuite et les ramasse : il s'en égare rarement, parce qu'il y a fait graver son nom, celui de la rue où il demeure et son numéro, précaution qui ôte au malheureux mal intentionné l'envie de les voler, attendu que ces indications le découvriraient aisément, et que pour un gain médiocre il courrait un risque certain. C'est pour l'étranger un spectacle assez singulier la première fois

Angleterre.

Angleterre.

qu'il s'offre à ses yeux, que ces monceaux de cruches entassées dans les rues les plus passagères de Londres, sans être regardées ni touchées par personne. Quand à l'intérieur des cabarets à bière, c'est une salle basse dont le matériel des meubles frappa mon attention, autant que la propreté qui y régnait : tables, bancs, vitres et pots d'étain, tout était à s'y mirer, le plancher en est sablé, et nulle odeur infecte ne s'y fait sentir : rien n'y annonce que ces lieux sont le rendez-vous de la classe des citoyens les moins aisés, et que l'infortune y vient noyer ses chagrins au fond de cette pinte où il trouve le bonheur pour quelques instans.

L'orgueil et la cupidité sont bien plus que la sensibilité les traits marquans du caractère des Anglais : on les retrouve partout, mêmes dans leurs plaisirs, dans leurs combats, dans la manie des paris qui se mêle à tout et qui est portée à un point dont il est difficile de se faire une idée.

Les combats du peuple à coups de poings, sont d'autant plus communs qu'ils ont deux motifs différens, la réparation d'une offense et un simple défi, un pari. Ils rappellent et par leur cruauté sanguinaire, et par le courageux sang-froid des combattans et l'im-

passibilité des spectateurs, les combats atroces des gladiateurs de l'ancienne Rome. Angleterre.

Les Anglais aiment aussi beaucoup les combats de coqs, qui donnent lieu à des paris très-considérables: on arme ces animaux de longs éperons de fer, et on les fait combattre dans des arènes entourées d'amphithéâtres. L'intérêt du pari n'est pas le seul qui anime les spectateurs; il se porte sur les animaux eux-mêmes, sur le degré de leur courage et de leur adresse.

Un autre spectacle chéri des Anglais, car les combats sont pour eux des spectacles, ce sont les courses de chevaux dont le plaisir paraît cependant être moins le mobile que l'intérêt mercantile, l'habitude et le goût des paris. Il n'a rien de cruel comme les autres, à moins qu'une sensibilité exaltée ne veuille appeler cruauté de pousser des chevaux à toute outrance, pendant un assez court espace de temps. Les Anglais aiment trop leurs chevaux, et les soignent avec trop d'intérêt pour les maltraiter: ils passent leur vie avec eux et les caressent sans cesse: ce sont presque leurs meilleurs amis. Aussi les chevaux sont-ils, en Angleterre, d'une extrême douceur. On en voit tous les jours abandonnés à eux-mêmes à la porte

Angleterre.

d'une maison, attendre tranquillement le retour de leur maître : on trouve aux promenades publiques, aux courses, des milliers de personnes à cheval, trottant, galopant, pêle-mêle, au milieu d'une foule de gens à pied, sans que jamais on entende parler d'accidens.

Les courses se font toujours à des époques fixes, dans des terrains destinés à ces sortes d'exercices, soit près d'une grande ville, soit dans quelques lieux qu'elles ont rendu célèbres, comme Newmarket en Epsom etc. Elles durent communément une semaine, et donnent lieu dans les villes de province à des bals et à des spectacles qui y attirent beaucoup de femmes. Celles d'Epsom sont le plus fréquentées par les personnes de Londres qui n'en est qu'à quinze milles; mais c'est à Newmarket, bourg fort triste près de Cambridge, où viennent très-peu de femmes, que courent les meilleurs chevaux et que se font les plus gros paris. Les personnes qui ont des chevaux à faire courir, s'arrangent ensemble pour le jour et pour les paris qui se combinent avec un art infini, et qui souvent varient plusieurs fois pendant les courts instans que dure la course. Ces courses sont plus ou moins longues, et

se font en long ou en rond, selon la nature du terrain qui est indiqué par des poteaux. Pour que le poids que porte chaque cheval soit le même, on égalise avec des plaques de plomb, celui des postillons ou *jockeis*, et on les repèse après la course, pour voir s'ils n'en ont pas jeté : ces postillons, très-légèrement vêtus, s'élèvent sur leurs étriers, se penchent sur la tête de leurs chevaux, et après les avoir ménagés au commencement de leur carrière, les animent vers la fin, avec la voix, le fouet et l'éperon. Des juges placés près du but, et dont le jugement est irrécusable, nomment le cheval qui l'a atteint le premier, et décident ainsi des paris. Il y a des exemples de chevaux qui arrivent si également, que la course est déclarée nulle. cette passion des Anglais pour les courses, ou plutôt pour le jeu, leur occasionne beaucoup de dépense, et a ruiné plusieurs familles. Comme spectacle, leur beauté dépend du grand nombre de spectateurs, de chevaux et d'équipages.

Angleterre.

Quant à la chasse, les Anglais n'en aiment que les exercices violens : ils chassent très-peu au fusil, mais courent souvent le lièvre, le renard, franchissant force haies, force fossés, se fatiguant prodigieusement, et se

Angleterre.

et s'y étant livrées à la société, y ont acquis une aisance, une modeste assurance qui chez les femmes viennent toujours de la fréquentation des hommes de bonne compagnie, ont le commerce de la vie le plus doux, le plus sûr et le plus aimable; mais elles aiment peu la société de leurs pays, et se plaignent ouvertement du peu d'accueil que leur manière de vivre leur permet de faire aux étrangers, à ceux même dont elles ont reçu des honnêtetés marquées.

On attache assez communément l'idée de sentimens tendres au caractère des anglais, quoiqu'il n'y ait peut-être pas de pays au monde où l'égoïsme, la qualité la plus opposée, soit plus général. Le sentiment y est tout dans les romans, ou dans la tête des femmes. On s'y sépare tous les jours avec la plus grande indifférence, d'un père, d'un frère, d'un fils, d'un époux qui part pour une longue absence, pour des voyages dangereux, et dont on parle avec un sang-froid révoltant. On y voit sans cesse un fils à sa majorité, une fille même unique, lorsqu'elle se marie, y souffrir constamment que leur mère, souvent dans un âge avancé, quitte sa maison, le lieu où elle leur a donné naissance, où elle a dirigé leur première

éducation, le train d'une fortune opulente à laquelle elle était depuis long-temps habituée, pour aller se retirer, avec un mince douaire, dans une maison solitaire, et y finir ses jours dans le délaissement et l'ennui. Angleterre.

Après avoir observé l'anglais chez lui, il faut le voir à la taverne et aux cafés, faire des dînés dans ces endroits, pour crayonner à main posée les différens tableaux qu'ils présentent, et certes ce ne sont pas ceux où il y ait le moins à étudier. Un café anglais ne ressemble en rien aux nôtres. Point de tables de jeux, ni de ces nouvellistes bruyans qui ne vous laissent parler que quand ils toussent, et qui vous traitent d'ignorans lorsque vous n'êtes pas de leur avis. Dans un café anglais on n'entend pas le moindre bruit : on peut le comparer aux cabinets littéraires, où l'on se rend pour lire les papiers publics, avec cette différence que le silence y est encore mieux gardé. Les cafés les plus achalandés de Londres souscrivent pour dix à douze exemplaires de la même feuille, afin de n'y point faire attendre le curieux, avec d'autant plus de raison que malgré son grand flegme, l'anglais est de tous les européens celui qui aime le moins à attendre. Dans ces cafés anglais, on forme

Angleterre.

le canton qu'on habite, et cette influence procure un grand crédit auprès du gouvernement qui, dans mille circonstances, a besoin de se servir des personnes qui ont su l'acquérir. C'est ainsi qu'en Angleterre le peuple veut qu'on le compte pour quelque chose, parce qu'il est des momens où il est quelque chose, et que l'ambitieux placé entre le trône et le peuple, est souvent forcé de se rapprocher du peuple, pour pouvoir par lui, s'élever près du trône.

L'orgueil national qui dérive d'un pareil ordre de choses est bien incontestablement la qualité dominante du caractère des Anglais ; on le retrouve dans tous les âges, dans toutes les classes de la société : l'enfant le puise dans sa famille ; il augmente aux écoles publiques, et s'accroît ensuite dans toutes les circonstances de la vie, dans les voyages, dans les clubs, au théâtre, dans les discussions parlementaires. Les Anglais se croient la première nation du monde, la seule libre, puissante, ingénieuse, généreuse et capable de faire de grandes choses. Ils ne trouvent bien que ce qui est chez eux, méprisent tout ce qui n'est pas eux, et n'ont un peu de considération que pour la France, dont ils craignent la puissance, mais ridi-

Angleterre.

culisent sans cesse le gouvernement. Ils méprisent les Écossais, malgré les progrès qu'ils ont fait dans les arts et dans les sciences, parcequ'ils sont pauvres et viennent chercher fortune en Angleterre. Ils méprisent encore plus les Irlandais à qui ils reprochent, outre la pauvreté, un esprit bas et rampant, que ne rachète, selon eux, aucune qualité: courageux et fiers ils croient toutes les autres nations esclaves et avilies, sans énergie, sans lumières. Cet orgueil, cette prétention à la supériorité qu'ils ne cherchent pas à déguiser chez l'étranger, en excitant leur courage et leur industrie, n'ont peut-être pas peu contribué aux succès et à la prospérité de l'Angleterre. C'est sans doute la raison qui a empêché ses écrivains philosophes, ses moralistes d'en combattre le ridicule, et qui porte les papiers publics, les auteurs dramatiques, les orateurs du parlement, à nourrir, au contraire, ces sentimens hautains, à détourner toujours les regards de la nation de ses revers, pour ne fixer son attention que sur ses succès.

Il se commet beaucoup de crimes en Angleterre, surtout relativemant aux lumières qui y sont généralement répandues

Angleterre.

dans toutes les classes de la société, à l'aisance qu'y procure le travail, et à la facilité d'y trouver des moyens de subsister. Le libertinage, le luxe, l'espoir de mériter sa grâce, s'il est pris, et le peu d'apppui qu'accorde le gouvernement aux parens, pour prévenir les écarts de leurs enfans, en sont les principales causes. La loi d'ailleurs ne cherche en Angleterre qu'à découvrir et punir le crime, et non à le prévenir. L'espionnage qui parvient quelquefois à prévenir des délits, répugne à un gouvernement libre, et entraîne en effet beaucoup de maux, de dangers, de corruption. Mais la délation qui découvre et fait punir les crimes et jamais ne les prévient, a bien aussi ses inconvéniens, sa corruption et ses dangers.

Les crimes se commettent en Angleterre avec beaucoup de hardiesse et de courage, mais ne sont jamais atroces. On y vole avec beaucoup d'honnêteté sur les grands chemins, et les voleurs sont bien montés, pour chercher à prouver l'*alibi*, se contentent toujours de ce qu'on leur donne. Les voyageurs savent qu'ils en sont quittes à peu de frais, et ne courent point le danger de se défendre; souvent même, à l'entrée de la nuit, ils font une bourse pour le voleur,

qui de son côté sachant qu'on ne fera aucune résistance, ne se dispose pas à faire violence. Angleterre.

Quant aux filoux, ils abondent dans tous les quartiers de Londres, à la porte de tous les lieux publics, dans tous les spectacles : ce sont communément de jeunes gens de douze à quatorze ans, qui, lorsqu'ils en ont acquis les moyens, achètent un cheval et deviennent voleurs de grands chemins. Les constables les connaissent, et ne pouvant les arrêter que sur le fait, et que l'adresse avec laquelle ils se font passer leurs vols de main en main, rend fort difficile, se contentent de crier souvent de prendre garde à ses poches. Ces filoux volent avec une impudence rare et qui rend les foules fort dangereuses : ils volaient il y a quelques années jusqu'aux souliers, au sortir des spectacles, se glissant à cet effet dessous les voitures et arrachant le soulier du pied des femmes au moment où elles le levaient pour y monter. Lorsque ce sont des enfans et que le peuple peut les attraper, il se contente ordinairement d'en faire justice lui-même, en les conduisant sous une pompe et les y arrosant.

Faut-il placer ici au rang des crimes une

Angleterre.

action que les lois punissent, quoique la punition ne puisse atteindre le coupable, qui ne nuit à la société que parce qu'elle la prive d'un membre qui veut la quitter, et dont l'existence prolongée lui deviendrait peut-être dangereuse, et qui n'est que la crise d'une cruelle maladie qui rend la vie odieuse, et porte à s'en délivrer comme d'un fardeau pénible, le suicide, si fréquent en Angleterre, et qui tient autant au climat, qu'au caractère mélancolique et noir; mais en même temps ferme et décidé de ses habitans : les lois condamnent les malheureux qui se détruisent, à être enterrés sur un grand chemin avec un poteau passé au milieu du corps, et confisquent leurs biens; mais on les déclare toujours fous par égard pour leurs familles.

CHAPITRE X.

Du Théâtre, de la Littérature, des Siences et des Arts.

Angleterre.

C'est au théâtre, l'école des mœurs et du goût d'une nation; c'est dans les ouvrages et les plaisirs de l'esprit et de l'imagination, que se font particulièrement sentir le sombre et la mélancolie du caractère anglais, ce besoin d'être fortement remué, cet esprit d'indépendance qui ne peut souffrir aucune règle, aucune entrave. Au théâtre, Shakespear, l'un des génies les plus élevés, mais le plus brut, le plus inégal qui ait jamais existé, est encore après deux cent ans, l'idole de la nation; c'est une divinité monstrueuse devant laquelle il est impardonable de ne pas fléchir le genou; et tel est à son égard la force du préjugé, qu'on se permet à peine quelques réflexions sur ses ouvrages. Addisson s'était cependant hasardé, au commencement de ce siècle, d'y faire apercevoir de mauvaises pointes, des phrases obscures, des métaphores dures, des expressions forcées qu'il attribuait avec raison au

siècle de l'auteur. Depuis quelques écrivains, Hume entre autres, ont osé le juger avec plus de courage et d'impartialité.

Angleterre.

« Si l'on considère Shakespear, dit ce « judicieux historien, comme un homme « né dans un siècle grossier, n'ayant reçu « que l'éducation la plus commune, sans « aucune connaissance ni des hommes, ni « des livres, on peut le regarder comme « un prodige; mais il faut beaucoup rabattre « de cet éloge, si on le représente comme « un poète fait pour plaire à des spectateurs « polis et éclairés. On regrette que tant d'ir- « régularités, d'absurdités même défigurent « si souvent, dans ses pièces, des scènes « pleines d'ame et de chaleur; mais dont « peut-être nous admirons d'autant plus les « beautés qu'elles sont environnées par « ces difformités. Souvent il trouve, comme « par inspiration, des sentimens singuliè- « rement adaptés à un caractère particulier; « mais jamais il ne peut soutenir une suite « de pensées convenables. des expressions « nerveuses, des descriptions pittoresques « abondent dans ses ouvrages; mais envain « y cherche-t-on de la pureté ou de la sim- « plicité dans la diction. Son entière igno- « rance de l'art dramatique, quoiqu'un

« défaut essentiel, affectant plus le specta- Angleterre.
« teur, que le lecteur, peut être plus facile-
« ment excusée que le manque de goût qui
« prévaut dans toutes ses productions, et
« ne laisse place que par intervalle, aux
« élans du génie. Il avait certainement un
« genre grand et fertile, doué également
« d'une veine tragique et comique; mais on
« doit le citer comme une preuve du dan-
« ger qu'il y a de se reposer sur ces seuls
« avantages pour atteindre la perfection
« dans les beaux arts, et l'on peut même
« douter si l'on n'apprécie pas trop la gran-
« deur de son génie, de la même manière
« que les corps paraissent souvent gigan-
« tesques, en raison de ce qu'ils sont in-
« formes et disproportionnés. Il mourut en
« 1616 âgé de cinquante trois ans. »

On court en foule à ces pièces dont le fracas, les changemens continuels de scène, la durée des actions, la multiplicité des intrigues, les incohérences d'idées, les perpétuelles inconvenances, les choses basses, grossières, dégoûtantes même, dans lesquelles se trouvent noyées des idées sublimes, sont applaudis avec une sorte d'enthousiasme national, de transport religieux. On en cite à chaque instant des passages d'une

Angleterre. beauté frappante et qui, détachés du reste de ses ouvrages, le placent justement à côté des plus grands génies, et l'on repousse presque comme des blasphêmes, les réflexions qu'on peut se permettre sur ses irrégularités et ses défauts. Je ne sais si la nation prise en masse, n'attache pas un plus grand prix à Shakespear qu'à Newton.

Ottwai, mort littéralement de faim en 1685, sombre, violent, passionné, souvent familier et bas, ne connaissant ni règles ni convenances, a fait plusieurs tragédies; mais Venise sauvée qui a pour principaux personnages des rebelles et des traîtres, et qui pour dernière scène a un échafaud, des confesseurs, des bourreaux et les instrumens du supplice, est la seule restée au théâtre.

Rowe, mort en 1718, poète élégant et facile, mais souvent froid et fleuri, rempli de sentimens touchans et élevés, mais sans aucune forme tragique, attache par des scènes infiniment tendres et pathétiques. Le Caton d'Addisson, qui a eu tant de succès dans le principe, mais que sa froideur a fait appeler un poème dialogué, ne se joue plus.

Quant à la comédie, les Anglais laissent la palme au théâtre français et reconnaissent

sans peine la grande supériorité de Molière. La meilleur comédie du théâtre Anglais est sans contredit l'école du scandale de Sheridam. L'intrigue en est sagement conduite; il y a de l'intérêt et des situations, et le dialogue en est vif et aisé, trop spirituel peut-être, ce qui le fait souvent manquer de naturel. Angleterre.

Les Anglais s'étant formés le goût sur Shakespear, dont l'esprit inculte, hardi, ne connaissait point de frein, n'admettent aucune espèce de convenances théâtrales. La règle si essentielle des trois unités est entièrement négligée sur leur théâtre, excepté dans quelques pièces modernes; ils la rejettent même comme imposant trop de gêne au génie, et rendant les pièces trop monotones : aussi en voit-on dont l'action dure des années entières, dont l'intérêt principal est perdu dans mille intérêts secondaires, et dont la scène varie plusieurs fois dans le même acte. Il leur faut, dans le tragique, de grands mouvemens, des choses noires, des situations déchirantes, des disparates monstrueuses, des métaphores hardies, des sentimens élevés, mais souvent outrés; de la générosité, de la bravoure, et beaucoup de sang répandu;

Angleterre. On voit paraître sur la scène des processions, des échafauds, des bourreaux; on attend souvent qu'un personnage meure pour l'applaudir, et l'auteur a grand soin d'exprimer longuement toutes les angoises, toutes les horreurs de la mort; c'est là ce qui touche, ce qui remue le peuple.

Londres a pour les pièces anglaises, deux grands théâtres assez vilains: ils appartiennent à des entrepreneurs qui composent leurs troupes comme ils le jugent convenables, et les renvoient l'été; et il s'en forme alors une autre qui joue sur un petit théâtre. Il y a de plus un vaste théâtre pour les opéra italiens, où souvent paraissent des talens distingués, et que la bonne compagnie suit par ton plutôt que par goût. Personne n'a de loge à soi dans ces salles, où on loue par représentation, où l'on s'y fait retenir des places qui, passé le I.er acte sont au public, si l'on n'est pas venu les prendre.

En général, les loges sont remplies par la bonne compagnie; le parterre l'est par la bonne compagnie, et les galeries ou le paradis sont abandonnés à la populace qui y boit, y mange des pommes, des oranges, et jette les pelures et quelquefois même les bouteil-

les dans le parterre; quelquefois des gens ivres y chantent et font tapage; mais s'ils continuent lorsque la toile est levée, on crie de toute part, mettez-les dehors, ce que ses voisins font à l'instant, car il n'y a ni soldats ni garde dans les salles de spectacle. Il y règne généralement assez de décence, et beaucoup de silence et d'attention dans le temps de la représentation; mais rarement y voit-on des signes extérieurs d'émotion, excepté dans les farces, quoique cependant il arrive asez souvent, dans le tragique, que des femmes se trouvent mal ou aient des attaques de nerfs qui leur fassent jeter les hauts cris.

Angleterre.

La plus grande partie des acteurs anglais manquent entièrement de connaissances du théâtre; ils arrivent sur la scène sans préparer leur entrée, et s'y promènent continuellement sans maintien, se croisant les uns les autres, et récitant froidement leur rôle et sans la moindre nuance. Les actrices sont, en général, beaucoup meilleures, et ont plus de jeu et d'expressions que les acteurs.

Garrick, long-temps l'idole des Anglais, possédait le rare talent de plaire et d'étonner également dans le tragique et dans le

Angleterre. comique, dans les rôles les plus nobles, comme dans les rôles les plus bas, et de composer sa figure de manière à lui donner l'expression qu'il voulait ; il avait porté à la plus grande perfection toutes les parties de son art, et il a laissé, en Angleterre, la réputation du plus grand acteur qui ait paru sur la scène.

L'opinion publique ne proscrit point les acteurs en Angleterre comme en France, et c'est en raison de leur conduite et non de leur profession, qui a bien ses dangers pour les mœurs, qu'on les considère. Les actrices dont la conduite est mauvaise sont méprisées quels que soient leurs talens.

Il est impossible qu'un Français suive le théâtre anglais par tout autre motif que la curiosité, ou pour étudier les mœurs anglaises. Rien n'y peut compenser pour lui le manque d'unité, de convenance, de goût. L'Anglais s'y plaît par habitude, par préjugé, parce qu'il y voit représenter ses mœurs; parce que pour être ému, il a besoin d'un spectacle sanglant dans le tragique, de boufonneries, de grossièretés et licencieuses plaisanteries dans le comique.

L'Angleterre abonde en ouvrages d'esprit, et si ces ouvrages manquent souvent de la

pureté de goût, de l'élégance, de l'urbanité, du *molle atque facetum*, qui font le charme des bons écrits de la Grèce et de Rome, des siècles de Léon X et de Louis XIV; cette nation, en tout ce qui tient à l'indépendance des idées, à la profondeur du jugement, à l'élévation et à l'énergie des sentimens et des expressions, peut se vanter d'avoir produit des auteurs qui rivalisent les plus grands écrivains anciens et modernes; mais rarement un auteur anglais sait-il mettre l'ordre convenable dans sa composition: prolix et diffus au point de ne savoir jamais où s'arrêter, on n'aperçoit que trop souvent l'écrivain payé par un libraire en raison du nombre des feuilles qu'il lui fournit. Leurs orateurs mêlent sans cesse, à de beaux mouvemens, à beaucoup d'énergie, à une grande force de tête et un grand esprit d'analyse, des sarcasmes déplacés, de mauvaises plaisanteries, des images grossières et basses, et une abondance qui dégénère en prolixité. Angleterre.

On distingue parmi les poètes, Chancer, le père de la poésie anglaise, mort en 1400, dont le langage singulièrement vieilli, est à peine entendu aujourd'hui.

Milton, le plus célèbre des poètes anglais,

Angleterre.

mort en 1674 : il était aveugle, plongé dans la misère et livré aux continuelles alarmes qu'après le rétablissement de la royauté, lui occasionnaient son apologie du régicide, et son attachement à Cromwel dont il avait été secrétaire, lorsqu'il composa son paradis perdu, ouvrage rempli des écarts d'une imagination gigantesque, de peintures monstrueuses, de personnages chimériques, de digressions inutiles, d'une affectation ridicule de savoir, manquant souvent d'intérêt, et dont le sujet ne comprend ni action, ni mœurs humaines ; mais où l'on rencontre à chaque instant des pensées sublimes, une grande richesse de comparaisons et un langage noble et élevé qu'aucun poète n'a atteint ni avant ni après lui. Ce sont ces beautés qui ont fait dire à Hume, que lorsque Milton est dans une veine heureuse et traite un sujet noble, c'est le plus sublime des poètes, sans en excepter Homère.

Butler, mort en 1780, auteur d'*Hudibras*, poëme imité de don Quichotte, rempli de traits piquants et de ce que les Anglais appellent *Henemour*, et qui eut, sur le fanatisme des partisans de Cromwel, le même succès que le roman espagnol eut sur la chevalerie.

Angleterre.

Dryden, mort en 1701 : on lui doit la plus belle ode lyrique peut-être qui existe. C'est, a dit Voltaire, si bon juge dans tout ce qui concerne les belles-lettres, lorsque la passion n'égara pas son jugement, un auteur plus fécond que judicieux et qui aurait une réputation sans mélange, s'il n'avait fait que la dixième partie de ses ouvrages.

Addisson, mort en 1719, bon poète, excellent littérateur, moraliste aimable, toujours ami des bienséances et des règles. Les charmans morceaux de critique, de morale, de littérature, dont il a rempli le *Spectateur*, en ont fait la célébrité et l'ont tiré de la classe des écrits périodiques. Ses ouvrages, respirent le goût, on y voit le bon sens paré des fleurs de l'imagination : il avait de la correction dans le style, une imagination sage dans l'expression, de l'élégance, de la force et du naturel dans ses vers et dans sa prose. Sa manière d'écrire est un excellent modèle en tout pays.

Gay, mort en 1732, a écrit comme La Fontaine des fables et des contes en vers qui sont entre les mains de tous les enfans; mais il est loin de son modèle.

Pope, mort en 1744, le I.er poète de l'Angleterre pour la grâce, l'élégance, la pureté,

Angleterre.

du langage, la beauté de la versification, toujours correcte, toujours égale, toujours facile, plein de sel attique et de feu dans ses satires, les seuls de ses ouvrages qui ne soient pas exempts de mauvais goût : plein de finesse et de traits dans son essai sur la *critique*, plein d'imagination dans *sa boucle de cheveux enlevée*, de la plus touchante sensibilité dans son épître d'*Héloïse à Abailard*, de raison et de philosophie dans ses épîtres morales : sa traduction d'Homère passe pour le chef-d'œuvre des traductions, et jamais vers, dit Voltaire, ne rendirent tant de grandes choses en si peu de paroles, que ceux de son essai sur l'homme.

Young, mort en 1765, a rempli ses nuits de lugubres et pathétiques originalités, d'idées élevées, mais souvent obscures ; de métaphores hardies et souvent forcées : il écrivait au milieu des tombeaux, s'abandonnait à sa noire et féconde imagination, et ne voyant jamais la nature vivante, ne la peignait jamais.

Johnson, mort en 1784, a écrit dans tous les genres de littérature. Sa satire intitulée, *Londres*, un de ses premiers ouvrages, imités de Juvenal, eût un très-grand succès : et son dictionnaire anglais, le mieux fait des

dictionnaires, est aussi utile pour les Anglais qui veulent connaître à fond leur langue, que pour les étrangers. Il a travaillé à une foule d'ouvrages périodiques, qu'il a rempli d'excellens morceaux de morale et de critique, écrits avec un style énergique, mais souvent dur. C'est le meilleur littérateur que les Anglais aient eu dans ces derniers temps.

Angleterre.

L'Angleterre est le pays des romans : quelques auteurs vraiment originaux et d'un esprit supérieur dans leur genre, y ont paru vers le milieu de ce siècle, et y ont formé une foule d'imitateurs qui inondent journellement le royaume de leurs productions, ne servant presque toutes qu'à amuser pendant quelques instans dans leur nouveauté, l'oisiveté et l'ennui des femmes anglaises, à leur exalter la tête, et à accroître leur sentimentale mélancolie.

A la tête de ces romanciers sont de Foë, mort en 1731, auteur de Robinson Crusoé, le plus connu et le plus utile des romans, en ce qu'il montre, par mille exemples, combien le courage, la résignation et les connaissances dans les arts méchaniques peuvent servir pour vaincre les difficultés qu'il est possible de rencontrer dans la vie, et que

Angleterre.

tous les événemens y tournent à l'instruction du lecteur.

Fielding, mort en 1754, a peint la nature telle qu'elle est : ses caractères, toujours simples, vrais et soutenus, ont une originalité piquante à la fois et naturelle: nul ouvrage ne réunit en même-temps plus de variété et d'intérêt que *Tom-Jones*: on n'a rien tracé de plus touchant, de plus aimable que Sophie Tom-Jones ; de plus vénérable qu'Ailworthy.

Ridcharson son émule, mort en 1761, a peint de plus grands tableaux, de plus fortes passions, et a sondé plus avant dans le cœur humain. Qu'elles ressources, qu'elle fécondité il déploie dans les caractères de Lowelace et de Clarisse! Comme il ménage ses effets et sait à la fois effrayer et intéresser, reposer l'attention et la ranimer, et conduire, par un charme invisible, mais attachant, au but qu'il veut atteindre!

Le meilleur morceau d'histoire qu'aient eu les Anglais avant le milieu de ce siècle, est l'histoire de la guerre civile écrite, en France, pendant son exil, par le chancelier Clarendon, mort en 1674, beau-père du duc d'Yorck, depuis Jacques second ; Gibbon auteur d'une volumineuse histoire de la

chute de l'empire romain, écrite avec une élégance de style affectée, mais recommandable par les connaissances et la douce philosophie qui y sont répandues, semble jouir d'une réputation supérieure à celle des historiens Anglais qui l'ont précédé. Angleterre.

L'Angleterre, travaillant constamment au milieu de ses dissensions intestines à assurer sa liberté et perfectionner sa constitution, a du produire nécessairement d'intéressans ouvrages sur la science du gouvernement.

Thomas-Morus, chancelier d'Angleterre, décapité en 1535, pour avoir refusé le serment de suprématie au farouche Henri VIII, publia l'utopie, république imaginaire comme celle de Platon, fondée sur la plus parfaite égalité et sur la bonté naturelle de l'homme, et qui a eu tant de réputation, que le nom en est presque devenu un proverbe.

Harringthon, mort en 1677, attribuant au renversement de la balance des propriétés, les troubles qui venaient de déchirer l'Angleterre, cherchait dans son *oceana* et dans ses aphorismes, à prévenir ces terribles convulsions des sociétés politiques, en fondant sa république sur l'égalité, comme l'utopie, et examinait quel était le plus haut

Angleterre.

période de liberté où la constitution d'un état peut être portée ; tandis que Hobbes, mort en 1669, si célèbre de son temps, et si peu lu du nôtre, aigri par cette même guerre civile, supposait dans son *cive*, tous les hommes méchans, mettait le droit dans la force seule, et enseignait que l'autorité royale ne devait point avoir de bornes.

Le célèbre Algernon-Sidney, décapité en 1683, moins pour avoir tramé des complots contre le roi que pour son ardent amour de la liberté, a écrit, sur le gouvernement, un volumineux discours dans lequel sont longuement développées les maximes du contrat originaire du peuple, source de tous les pouvoirs, la légitimité de la résistance au tyran, et les raisons de la préférence que méritent des gouvernemens libres sur le gouvernement d'un seul.

Locke, mort en 1704, a depuis, dans son traité sur le gouvernement civil, repoussé avec force l'opinion qui faisait dériver le gouvernement absolu de l'autorité paternelle dont on le disait l'image, et du droit de juridiction d'Adam sur le genre humain : il y a démontré avec cette analyse, cette méthode et cette clarté qui le distinguent, le principe du contrat originaire par lequel

l'homme, pour entrer dans l'état civil, renonce à l'état de nature où il ne peut alors retourner que par la dissolution de société; et il y a consacré le principe de la résistance à un pouvoir illégal et absolu, qui, ne reconnaissant point de pouvoir supérieur auquel on puisse appeler de ses excès, rentre dans l'état de nature relativement à ceux qui sont sous sa domination.

Angleterre.

Mais c'est dans la plus abstraite des sciences, dans la métaphysique, que cet homme célèbre s'est acquis une gloire dont l'éclat rejaillit et sur le pays qui l'a vu naître, et sur l'esprit humain lui-même, dont il a sondé la profondeur et suivi les opérations avec la plus étonnante sagacité. Il a expliqué la génération des idées, analysé l'entendement, montré l'abus des mots et l'usage qu'on en doit faire, indiqué les moyens d'étendre nos connaissances, écarté les obstacles qui s'y opposent, mesuré les dégrés de certitude, et marqué les bornes de l'entendement.

C'est surtout dans les sciences exactes que les Anglais ont acquis une supériorité marquée sur toutes les autres nations. Leur tournure d'esprit profond et réfléchi, leur penchant à la méditation, et leur patience,

Angleterre. semblent les rendre particulièrement propres à faire des découvertes ou à perfectionner celles que l'on connaît.

C'est dans le seizième siècle que naquit François Bacon, chancelier d'Angleterre, justement admiré comme orateur, homme d'état, homme de lettres et grand philosophe. Ce Père de la physique expérimentale envisagea d'un seul coup d'œil toutes les sciences naturelles, en forma le tableau raisonné, remplit les lacunes qui s'y trouvaient, dressa le catalogue de ce qui restait à découvrir, et indiqua les expériences à faire pour y parvenir. A considérer les vues saines et étendues de ce grand homme, dit d'Alembert, la multitude d'objets sur lesquels son esprit s'est porté, la hardiesse de son style, qui réunit partout les plus sublimes images, avec la précision la plus rigoureuse, on serait tenté de le regarder comme le plus grand, le plus universel, et le plus éloquent des philosophes.

Bacon, l'un des hommes qui fassent le plus d'honneur à l'Angleterre, accusé de corruption, perdit ses dignités, fut condamné à une forte amende, et mourut presque dans la misère en 1606.

Un génie immortel, né pour la gloire du

monde, et dont le nom ne se prononce qu'avec un sentiment de respect et d'admiration; Newton, l'émule de Descartes, parut en Angleterre, vers le milieu du siècle dernier, et vint éclipser tous ses prédécesseurs dans les sciences exactes. Marchant toujours l'expérience à la main, il bannit de la physique les conjectures et les suppositions, la soumit au calcul de la géométrie, découvrit ainsi une des lois générales de la nature, et parvint à faire connaître la lumière en la décomposant. L'observation d'un phénomène qui frappe sans cesse tous les yeux, la chute des corps graves, le fit remonter avec une patiente méditation, dit-il lui-même, jusqu'à la loi par laquelle tous les élémens de la matière s'attirent réciproquement, et toutes les planètes circulent dans leur orbite. Aucun philosophe n'a connu mieux que lui la route que trace une suite de vérités liées les unes aux autres, et c'est en la suivant constamment, qu'il est parvenu aux nombreuses et importantes découvertes dont il a enrichi toutes les branches des mathématiques et de la philosophie naturelle, et qui ont fait dire à Halley, son ami et son disciple, qu'il n'était pas permis à un mortel d'aprocher de plus près de la divinité. Cet

Angleterre.

Angleterre.

homme étonnant, *quem immortalem testantur tempus, natura, cœlum*, dit Pope, finit par commenter l'apocalypse, et mourut à Londres en 1727, à près de quatre-vingts ans.

Halley, mort en 1742, s'est fait avantageusement connaître en astronomie par des ouvrages sur la position des étoiles du pôle antartique, sur les variations de la boussole, sur les comètes, et par l'idée ingénieuse d'employer le passage de Vénus sur le disque du soleil à la détermination de sa parallexe. Bradley, mort en 1762, s'est rendu célèbre par deux des plus belles découvertes qu'on ait faites dans cette science, l'aberration des étoiles fixes, et la mutation de l'axe de la terre.

Une nation aussi appliquée, aussi réfléchie que la nation anglaise, devait naturellement faire des progrès dans la médecine. Aussi a-t-elle produit de grands hommes dans cette branche importante des connaissances humaines. Harvey, mort 1657, découvrit par la seule force de son raisonnement la circulation du sang.

Les médecins anglais, et surtout ceux d'Ecosse, la meilleure école de médecine de l'Europe, passent, en général, pour supé-

rieurs aux médecins étrangers ; mais les chirurgiens ont moins de réputation, et passent pour être durs, pour couper et tailler trop légèrement. Angleterre.

Il s'imprime en Angleterre, et surtout à Londres un nombre considérable d'ouvrages périodiques, qui paraissent, les uns, tous les huit jours, d'autres tous les quinze jours, tous les mois ; et il en naît et meurt tous les ans. Ces feuilles se copient les unes les autres, et se remplissent d'annonces de spectacles, de places, de livres et d'effets à vendre, de débats du parlement ; de nouvelles vraies ou fausses, de mauvaises pointes et d'histoires scandaleuses ; en général, elles s'attachent à un parti et s'en font soutenir.

Ces gazetiers ont leur bureaux où se portent les articles qu'on veut faire insérer dans leurs feuilles, articles dont le prix est fixé à tant par ligne, et dont ils répondent, ce qui les leur fait recevoir avec quelque précaution. La plus grande qu'ils prennent relativement aux satires dont ils parsèment leurs ouvrages, est de ne jamais nommer la personne qui en est l'objet, et de se contenter de la désigner de manière qu'elle ne puisse être méconue, mais de manière aussi

à ne donner prise à aucune poursuite judi-
Angleterre. ciaire.

Ces satires ne sont pas les seules à craindre en Angleterre ; il y en a de plus redoutables en ce qu'elles sont plus frappantes et plus durables : ce sont les caricatures qui y abondent, et dans lesquelles on joint toujours, à la ressemblance, des marques qui ne laissent aucun doute sur ceux qu'on désigne. Personne n'en est à l'abri, pas même le roi. Le moindre événement qui fasse tant soit peu de bruit, ne regarda-t-il souvent même que les simples particuliers, en produit, et des boutiques qu'on trouve à chaque coin de rue, en sont remplies : c'est ainsi que tout dégénère en abus, que la liberté de la presse, garant le plus sûr de la liberté des citoyens, les arts faits pour embellir leur vie, sont devenus leur fléau.

Les Anglais n'ont jamais montré beaucoup de goût pour les beaux arts, et c'est, je crois, la nation de l'Europe qui a produit le moins d'artistes distingués.

L'Angleterre a aussi ses diverses académies : la société royale incorporée par lettres patentes en 1663, est fort nombreuse ; l'admission en étant très-facile, elle se soutient par les contributions de ses membres : tout

ce qui concerne les sciences est de son ressort : un conseil de vingt membres choisis périodiquement en dirigent les travaux. La société des antiquaires, établie en 1751 : elle s'occupe particulièrement des antiquités qui peuvent se rencontrer dans la Grande-Bretagne. La société pour l'encouragement des arts et des manufactures, établie en 1753, et composée d'un nombre considérable d'associés dont les souscriptions forment des prix d'encouragement pour des inventions, et dont les nombreuses correspondances sont utiles aux progrès des arts et du commerce. Les artistes forment d'ailleurs une société particulière composée de peintres, sculpteurs, architectes et graveurs, et qui est indépendante d'une académie royale des arts, établie en 1768, laquelle entretient quelques sujets à Rome, ce qu'elle peut faire de mieux.

Angleterre.

Telle est cette nation justement célèbre, qui, avec des traits marquans et communs à tous les individus, réunit les qualités les plus opposées, les contrastes les plus frappans ; de la hauteur et de la servilité, de la fierté et de la vénalité, de la dureté et de l'humanité ; de la raison, du jugement, des connaissances et des folies religieuses ; des

Angleterre. préjugés de toute espèce; l'orgueil de la liberté, et la presse pour la marine, les engagemens perpétuels dans le militaire; une prodigalité presque toujours ridicule, et une économie souvent sordide; un grand luxe extérieur, de la mesquinerie dans la vie domestique, des femmes sages, timides, modestes, des hommes souvent effrontés, crapuleux, débauchés; une aisance généralement répandue, presque jamais l'aspect de la misère ne frappant les yeux, ne blessant le cœur, et tous les visages portant l'empreinte de la tristesse et de la mélancolie; où la liberté de la presse faite pour protéger les citoyens en est devenue le fléau; nation active et courageuse dans les entreprises, froide et impassible dans les plaisirs, qui parle sans cesse de sentiment et de bonheur domestique, et qui court sans cesse après la dissipation et le plaisir, abandonne les enfans à eux-mêmes dès leur adolescence, et délaisse ses parens dans leur vieillesse; qui aime exclusivement son pays, ses mœurs, son régime, sa société, et dont tant d'individus s'exilent volontairement pour la vie: qui par inquiétude, par avidité, par ambition n'aime et ne désire que la guerre, et qui attache exclusivement

sa prospérité au commerce essentiellement fondé sur la paix. Angleterre.

Telle est cette nation, qui, par sa position insulaire se trouve à l'abri de toute espèce d'invasion, dont les forces offensives et défensives loin d'être inutiles et à charge en temps de paix, servent alors à accroître les richesses qui les avaient défendues en temps de guerre, le commerce qu'elles avaient protégé; où tous savent également commander et obéir; où nul homme d'après la sagesse des lois et l'impartiale administration de la justice, n'en peut opprimer un autre; où l'intérêt individuel, la part qu'ont les particuliers dans les fonds publics, la crainte des troubles qui les détruiraient, soutiennent le crédit du gouvernement, appuient ses mesures administratives et lui assurent dans de nouveaux impôts ou de nouveaux emprunts, les ressources que peuvent nécessiter les circonstances; nation dont le penchant pour la mer et des navigations lointaines et périlleuses entretiennent le courage au milieu de l'opulence et du luxe; dont l'industrie est sans cesse excitée par le besoin et l'amour des richesses; dont l'avidité voudrait envahir le commerce de l'univers, et l'ambition de tout soumettre

Angleterre.

à ses lois, que les puissances étrangères doivent traiter avec fierté ; n'en exigeant que des choses justes, mais les exigeant avec fermeté et presque les armes à la main ; à qui il faut surtout qu'elles se gardent de témoigner la moindre crainte ou la moindre faiblesse, si elles ne veulent courir le risque d'en être méprisées, et bientôt après opprimées.

L'Angleterre n'a qu'une rivale, la France : par préjugé national, par orgueil, par crainte, l'Angleterre jalouse cette nation, elle la hait, elle tremble à l'idée des changemens avantageux qu'elle entrevoit pouvoir être la suite des mouvemens intérieurs qui l'ont agitée, et elle a sans cesse les yeux fixés sur toutes ses démarches : la France arme-t-elle un vaisseau, fortifie-t-elle une place, fait-elle faire quelque mouvement à ses troupes ; les papiers publics, une foule de pamphlets, un parti au parlement qui croit gagner de la popularité en déclamant contr'elle, s'empressent d'en avertir la nation, de lui dénoncer les vues ambitieuses de sa rivale, et d'exciter à en punir l'audace. Langage ridicule et méprisable qui, à chaque occasion, se répète jusqu'à satiété et

qui prouve bien plus le caractère de la faiblesse que de la force et du courage.

Angleterre.

La France, qui n'a pas besoin d'être ambitieuse et à qui des conquêtes ne seraient qu'à charge, qui doit à son heureuse positition, à la beauté de son climat, à la fertilité de son sol, des richesses indépendantes des caprices de ses voisins et dont rien ne peut la priver, qui pour augmenter sa puissance déjà trop formidable aux autres nations de l'Europe, n'a qu'à veiller sur son intérieur et exciter la confiance et l'industrie de ses habitans; la France, plus sage que l'Angleterre, lui a fait pressentir souvent qu'elle désirait son alliance et la paix durable qui en serait l'objet; mais la nation anglaise est loin encore de faire le même vœu.

Le lord Sheffield, en plaignant la politique misérable et la jalousie qui règne entre la France et l'Angleterre, et qui a réduit à rien le commerce entre deux des nations les plus éclairées, les plus libérales et les plus riches qui aient jamais existé, s'écrie: Nous croyons qu'il est nécessaire d'appeler la France notre ennemi naturel; s'il faut que nous ayons un ennemi naturel, il est heureux pour nous que ce soit une nation civilisée, grave et généreuse.

Angleterre.

Puissent de tels orateurs parvenir à détruire promptement les préjugés qui déshonorent une nation, d'ailleurs philosophe, éclairée, noble, généreuse! puissent deux nations qui s'estiment et sont faites pour s'aimer, se réunir par une alliance solide et durable, augmenter par une grande communication la masse de lumières qui les distingue, joindre leurs forces et leurs moyens pour maintenir partout l'ordre et la tranquillité, punir l'ambitieux qui voudrait troubler ses voisins, et imposer à l'Europe entière la douce loi d'une paix inaltérable!

Fin du troisième Volume.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans le troisième Volume.

LIVRE VIII.

Voyage dans les trois Royaumes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, fait en 1788 et 1789.

LIVRE PREMIER.

Fin de la Table des Chapitres du troisième Volume.

